

M.C. Beaton

Agatha Raisin
ENQUÊTE
BONNET D'ÂNE!



*Tel est pris
qui croyait
prendre*

ALBIN MICHEL ■

M.C. BEATON

Agatha Raisin
ENQUÊTE

BONNET D'ÂNE !

roman

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par François Rosso*

ALBIN MICHEL

OceanofPDF.com

© Éditions Albin Michel, 2022
pour la traduction française

Édition originale parue sous le titre :

BEATING ABOUT THE BUSH

© M.C. Beaton, 2019

Chez St. Martin's Press, New York

Tous droits réservés.

Toute reproduction totale ou partielle est interdite
sans l'accord préalable de l'auteur.

ISBN : 978-2-226-47261-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés à des fins de fiction.

OceanofPDF.com

*Aux lecteurs passionnés
qui ont été fidèles à Agatha toutes ces années :
si la détective en est à sa trentième aventure,
c'est bien grâce à vous ! Avec mon affection
et mes remerciements, Marion*

OceanofPDF.com

1

La détective privée Agatha Raisin se faisait reconduire à son cottage dans les Cotswolds par sa jeune et ravissante assistante Toni Gilmour. Par ce début de soirée d'automne, le soleil perçait par intermittence la couche sombre des nuages, étirant de longues ombres sur l'asphalte. Elles roulaient en silence : le seul son était le ronronnement du moteur, réverbéré par les talus, les arbres et les hautes haies bordant des deux côtés la petite route de campagne.

À la dérobée, Agatha jeta un coup d'œil à Toni. C'était vraiment une jolie fille : des cheveux blonds, de beaux yeux bleus et une silhouette d'une sveltesse idéale. Ses vêtements étaient pourtant un rien vulgaires, et sa jupette trop courte avait dangereusement remonté avec la conduite. Les jambes de la jeune femme, il est vrai, méritaient d'être montrées, mais elles étaient un peu trop filiformes, sans le galbe élégant de celles de sa patronne. Agatha Raisin baissa les yeux sur son tailleur Chanel d'une exquise nuance de gris, dont l'ourlet de la jupe tombait juste à la bonne hauteur, deux doigts au-dessus du genou. La veste artistement coupée moulait avantageusement son torse un peu râblé. Agatha prenait soin de sa ligne par des périodes de régime forcené. Elles duraient le temps qu'elles duraient, mais elle savait comment tirer le meilleur parti des atouts qu'elle avait conservés et pouvait encore concurrencer bon nombre de jeunettes.

Mais qui espérait-elle tromper ? Toni était sa cadette de plus de trente ans, et n'avait pas besoin de déployer des efforts pour tirer le meilleur parti

de quoi que ce soit. À son âge, elle n'avait aucun effort à faire : elle était tout simplement magnifique. Agatha éprouva une soudaine flambée de jalousie.

« Cette jupe est un peu déplacée pour le travail, vous ne croyez pas ? » dit-elle à la conductrice.

Toni lui jeta un regard d'exaspération.

« La dernière fois que je l'ai portée, vous l'avez trouvée très bien, répliqua-t-elle. Ça vous arrangeait de me faire jouer les bimbos ?

– Prenez garde à ne pas vous enfermer dans ce rôle, ma fille, la mit en garde Agatha.

– Parfois, vous êtes impossible ! » s'emporta Toni.

Et elle serra si fort le volant que les jointures de ses doigts en blanchirent.

Est-ce qu'elle imagine ses jolies mains autour de mon cou ? se demanda Agatha. Dans un rare moment de maîtrise de soi, elle se mordit la lèvre inférieure et décida de cesser d'asticoter Toni. Elle avait senti de sa part depuis le matin des vagues d'animosité à son égard et ne comprenait pas pourquoi. Après tout, la journée avait été très réussie. Elles revenaient d'une réunion dans les bureaux d'une usine d'électronique, la société Morrison's, qui avait engagé l'agence Raisin Investigations pour enquêter sur des actes d'espionnage industriel – ou du moins était-ce ce que la direction soupçonnait. L'entreprise produisait différents modèles de batteries très élaborés et en mettait un au point qui, aux dires de ses ingénieurs, doublerait l'autonomie d'un moteur de voiture électrique. Mais on avait vu rôder deux ou trois personnes suspectes. Un soir, un incendie avait même ravagé la partie des locaux réservée aux dernières recherches bien que le bâtiment fût vide à cette heure très avancée, et les pompiers n'avaient pu déterminer comment le feu avait pris. Rien, pour autant, ne suggérerait un incendie volontaire.

Albert Morrison, le grand patron de la boîte, avait signé un contrat avec Agatha Raisin, et ce contrat promettait le versement d'une somme d'argent très généreuse. Agatha lui avait assuré que ses collaborateurs et elle se mettraient au travail tout de suite. Mais l'enquête exigeait un labeur fastidieux qui n'avait rien de réjouissant. Si une société rivale s'efforçait de voler les secrets de Morrison's, elle avait forcément besoin d'un complice dans la place. Il faudrait donc fouiller le présent et le passé de tous les employés et s'entretenir avec chacun d'eux pour débusquer une possible anomalie. Chercher si quelqu'un avait eu maille à partir avec la justice, avait de gros soucis d'argent ou nourrissait quelque grief caché à l'égard de la compagnie. Et comme tous leurs collègues de l'agence avaient déjà du travail jusque par-dessus la tête, Agatha et Toni n'y couperaient pas. Le divorce, à ce qu'il semblait, était plus que jamais à la mode, et c'était à croire que la moitié des femmes du comté étaient en quête de preuves des tromperies de leur mari.

Le meilleur des adjoints d'Agatha, l'ancien policier Patrick Mulligan pour sa part, n'était pas absorbé par une des nombreuses affaires de divorce, mais par une mission de surveillance dans un hôtel de Mircester, l'Isis Palace. Les propriétaires de l'établissement soupçonnaient le gérant de se remplir les poches au moyen de divers trafics. Flâner dans cet hôtel en jouant le cadre en déplacement professionnel, passer du temps à boire au bar et à manger au restaurant était une tâche qui aurait pu séduire Agatha, mais l'Isis Palace n'avait pas grand-chose à voir avec le Savoy de Londres et sa clientèle lui faisait froid dans le dos. L'idée de rester assise dans un fauteuil du hall en éconduisant l'un après l'autre une ribambelle de sordides représentants de commerce lui semblait plus lugubre que tout.

Ce qu'Agatha ignorait, c'était que, depuis quelque temps, Toni sortait avec un interne en médecine qui venait de terminer son cursus et avait hâte de se marier. Bien que Toni ne fût pas vraiment amoureuse de lui, elle aussi aspirait profondément à fonder un foyer solide et il lui tardait de se

« caser » pour avoir un jour des enfants. Toni ne doutait pas qu'Agatha serait vent debout contre tout projet de sa part dont l'horizon serait le bonheur conjugal et une vie de famille harmonieuse. Elle s'immiscerait dans cette affaire à la minute même où elle en serait informée.

De la jeunesse d'Agatha, Toni ne savait pas grand-chose, mais elle soupçonnait qu'elle n'avait pas été très différente de la sienne, saccagée par des parents alcooliques qui évoluaient dans l'existence à travers une brume de vapeurs éthyliques, à peine conscients qu'ils avaient une fille (quant à s'occuper d'elle, n'en parlons pas). Elle se surprenait souvent à regarder sa patronne comme une figure maternelle et, de fait, celle-ci douchait régulièrement ses enthousiasmes juvéniles comme l'aurait fait une vraie mère.

Si Agatha découvrait qu'elle fréquentait le jeune médecin, voilà ce qu'elle prévoirait à coup sûr : un mariage qui ne commençait pas par un authentique amour passionnel était d'emblée voué à l'échec. Même les jeunes mariés très amoureux, estimait-elle, n'avaient pas beaucoup de chances de rester heureux à long terme. Du coup, ces temps-ci, tout chez sa patronne irritait Toni, de sa manie de fumer à celle de siffloter quand elle ne fumait pas. Et chaque fois qu'elles dépassaient un taillis sur le bord de la route, était-il vraiment indispensable qu'elle lui dise : « Voilà l'endroit rêvé pour cacher un cadavre » ?

Pourtant Agatha ne pouvait guère se poser en exemple de perspicacité dans le domaine matrimonial. Ne s'était-elle pas fiancée à un homme qu'elle avait rencontré à Heathrow et connaissait à peine ? Et n'avait-elle pas annulé ses fiançailles tout juste une semaine plus tard ? La conviction de Toni était que sa patronne était en réalité amoureuse de sir Charles Fraith, son ami et amant occasionnel. C'était l'évidence même : ils étaient faits l'un pour l'autre. L'évidence pour tout le monde, se disait Toni, à l'exception des deux intéressés.

Le mieux est que je passe ma vie sentimentale sous silence, se promit-elle. Mais pourquoi se sentait-elle coupable de cette décision ? Nous y voilà, pensa-t-elle. Elle observe cet épais taillis sur la gauche. Mais le soleil s'est couché. Que peut-elle espérer distinguer dans la pénombre ? Bon Dieu, qu'elle se retienne de parler pour une fois !

Mais bien entendu, Agatha parla :

« Voilà l'endroit rêvé pour cacher un cadavre, dit-elle.

– Vous radotez ! répliqua sèchement Toni en s'engageant dans un virage.

– ARRÊTEZ-VOUS ! » cria Agatha.

Toni freina et la voiture s'immobilisa dans un crissement de pneus, faisant gicler des gravillons.

« Reculez », ordonna Agatha.

La jeune femme passa la marche arrière et se rangea sur le bas-côté. Agatha s'extirpa de la voiture et commença d'examiner le taillis. Toni la rejoignit en toute hâte, scrutant la végétation déjà envahie par l'obscurité.

« Je ne vois rien, maugréa-t-elle.

– Mais si ! Là ! Regardez donc ! »

Toni tourna les yeux dans la direction que montrait l'index tendu d'Agatha. Un étroit puits de lumière éclairait un pied chaussé d'un confortable soulier à talon presque plat.

« C'est peut-être quelqu'un qui a eu envie de faire un somme, dit Toni.

– Au milieu d'un taillis d'épineux ? Non, il vaut mieux que j'aille voir. »

Tandis que sa patronne s'avavançait entre les buissons piquants, Toni se retourna et prit son téléphone portable dans sa poche. Il était plus que probable qu'elle serait en retard pour son rendez-vous avec son jeune médecin et il fallait qu'elle le prévienne.

« Vous venez ? » protesta Agatha derrière son dos, non sans la faire sursauter.

Toni fourra précipitamment son appareil dans sa poche et une légère rougeur de culpabilité colora ses joues.

« Je vous suis, dit-elle.

– À qui vouliez-vous téléphoner ?

– À un ami.

– Lequel ?

– Occupez-vous de vos affaires, Agatha. Voyons plutôt si quelqu'un a besoin de secours dans ces fourrés. »

Agatha se risqua parmi des ronciers qui lacérèrent ses bas et saisit une branche basse pour garder son équilibre, chancelant sur ses hauts talons plutôt faits pour traverser la salle d'un bar à cocktails qu'un hallier dans la campagne. Elle écarta les plus hautes vrilles de plantes à l'aspect sauvage pour les empêcher de s'accrocher à son tailleur et releva sa jupe pour éviter qu'elle ne fût déchirée comme ses bas.

« Ça ne vous va pas de montrer vos cuisses, commenta Toni.

– C'est l'hôpital qui se moque de la charité ! » riposta Agatha, perfide.

Puis elle s'immobilisa. Elles étaient arrivées à la limite du taillis et, à quelque distance sur leur droite, distinguaient mieux la chaussure, la cheville, le bas de la jambe... et rien d'autre. Il n'y avait pas de corps : seulement un bout de jambe scié qui gisait au milieu d'un fouillis de buissons et de feuilles mortes. Agatha fut parcourue d'un frisson qui lui glaça l'échine. Toni recula d'un pas tout en la tirant par la manche.

« Retournons sur la route pour appeler la police, dit-elle. Le tueur est peut-être encore dans les parages. »

Quelque peu hébétée, Agatha la suivit. Après le coup de téléphone au commissariat, toutes deux s'assirent dans la voiture.

« Je connais ce pied », dit soudain Toni.

Agatha la fixa en fronçant les sourcils.

« Comment pouvez-vous reconnaître un pied ? Un homme, oui. Ou une femme. On reconnaît un être humain entier, mais pas son pied !

– Pourtant, je sais à qui il appartient, insista Toni. Je l’ai vu chez Morrison. Vous vous rappelez la femme de la réception quand nous sommes arrivées pour voir le président ? Je l’ai remarquée, cette femme, parce qu’elle avait l’air sortie d’une fiction télé des années 1950. Elle portait une veste et une jupe en tweed, des bas de laine à torsades et ces drôles de chaussures pour la marche. »

Agatha aussi se la rappelait. Elle lui avait fait un effet bizarre, comme si elle n’était pas à sa place. Morrison’s était censé être une entreprise à la pointe, très XXI^e siècle, et faire accueillir ses clients par cette relique du temps passé lui avait semblé une erreur.

« Le pied tranché n’a pas de bas, objecta-t-elle. Ce n’est peut-être pas le sien.

– Celui qui l’a coupé a pu le lui enlever pour scier plus commodément.

– Mais pourquoi lui a-t-il fait ça ? Et pourquoi seulement un pied ? Pourquoi cette partie-là du corps ? On entend parler de gens qui coupent les mains ou qui arrachent les dents pour empêcher l’identification, mais un pied, à quoi bon ? Oh, nom d’un salopard à sonnette ! Il faut absolument que je fume.

– Si vous vapotiez plutôt ? suggéra Toni.

– Si la fumée vous dérange, ouvrez la fenêtre ou sortez faire un tour », répliqua sèchement Agatha.

Avant d’allumer sa cigarette, elle regarda Toni descendre de voiture et s’éloigner de quelques pas. Puis ses paupières se plissèrent. La jeune femme téléphonait à quelqu’un. Elle souriait et, dans le crépuscule qui s’obscurcissait, son visage était lumineux. Elle semblait heureuse, paisible, presque sereine. Aussitôt, un signal d’alarme sonna dans la tête de la détective. Pourvu que cette petite sotte ne soit pas tombée amoureuse ! Parce que ce serait un désastre. C’est la seule capable de diriger l’agence quand je ne suis pas là.

Elle entendit des sirènes de police approcher et écrasa sa cigarette, puis descendit de voiture à son tour et rejoignit Toni. Le décor de la route bordée de haies sous le ciel assombri était sinistre, mais prit une apparence encore plus inquiétante quand les buissons d'épineux furent éclairés par le gyrophare bleu du premier véhicule de police.

« Où est-il, ce pied ? demanda le brigadier qui descendit le premier.

– Par là, répondit Agatha. Mais la nuit tombe si vite en cette saison ! On ne le voit plus de la route. Suivez-moi, je vais vous montrer. »

Le brigadier fut rejoint par un agent.

« Votre nom ? demanda-t-il.

– Vous ne voulez pas voir le pied scié ?

– Vous savez ce qui va se passer ? La scientifique va débarquer et on nous reprochera d'avoir piétiné la scène de crime.

– Mais si un renard ou une autre bête l'emporte ? se plaignit Agatha.

– Laissez tomber, vous êtes encore en état de choc. Nom et adresse ? »

À cet instant apparut l'inspecteur Bill Wong, accompagné de l'agent Alice Peterson. Bill était un ami de longue date d'Agatha, Alice sa fiancée autant que sa collègue. Aussitôt, Agatha les supplia d'aller examiner le pied.

« J'étais en train de dire à madame, protesta le brigadier, que je ne voulais pas polluer la scène de crime avant que la scientifique...

– Ne vous inquiétez pas, coupa Bill. Nous avons nos tenues. »

Agatha attendit impatiemment que Bill et Alice aient enfilé leur combinaison et leurs chaussures. Quand ils se furent coiffés d'une charlotte et eurent placé un masque sur leur visage, ils ne furent plus que deux anonymes vêtus de blanc. Ils s'enfoncèrent dans les fourrés tandis que de nouvelles sirènes se faisaient entendre et que d'autres voitures surmontées d'un gyrophare se garaient, ainsi qu'une ambulance et un véhicule banalisé. La route était maintenant barrée dans les deux sens et des agents entouraient la scène de crime d'un large cordon de sécurité en plastique blanc et bleu,

derrière lequel la circulation à l'arrêt commençait à former une queue. Agatha, à qui la police avait interdit de s'éloigner du bas-côté, criait des instructions à Bill. Ce fut alors que de la voiture banalisée émergea la silhouette reconnaissable entre mille du commissaire divisionnaire Wilkes.

« Vous encore une fois ! grommela-t-il entre ses dents serrées. J'aurais dû m'en douter.

– Chut ! siffla Agatha. Ils approchent... »

Silence. Une pluie fine et froide se mit à tomber au moment où arrivait l'équipe de la scientifique. Quand eux aussi eurent enfilé leur tenue, ils s'enfoncèrent dans le sous-bois, cherchant l'éclat de la torche de Bill. Un hibou plana au-dessus des têtes. Agatha Raisin alluma une cigarette et s'agita. Que diable faisaient-ils ? Soudain, Bill sortit des taillis, des branchages déchirant la mince étoffe de sa combinaison.

« Agatha, dit-il, c'est un canular. Ce pied est faux ! Un bout de mannequin scié.

– Mais j'avais cru... Ouille ! » s'écria Toni.

Agatha avait tressailli et lui avait brûlé le dos de la main avec sa cigarette.

« Désolée, ma chère, dit-elle. Ce sont les nerfs.

– Qu'est-ce que vous aviez cru ? demanda Bill à Toni.

– Que je connaissais ce pied », répondit la jeune femme.

Des sirènes résonnèrent à distance. D'autres policiers entraient en scène.

« Que vous le connaissiez ? Comment peut-on connaître un pied ? s'agaça le divisionnaire.

– Il m'a fait penser à celui de Mrs Dinwiddy, la réceptionniste de la société Morrison's. Elle portait les mêmes chaussures à talon plat et des bas de laine. Je me rappelle qu'ils m'ont étonnée, ces bas. Je me suis dit qu'elle était peut-être allergique aux tissus synthétiques.

– Voilà qui est typique de votre amateurisme, ronchonna Wilkes, remontant en trombe dans sa voiture. Inspecteur, faites débarrasser le plancher à toute cette piétaille, et aussi rouvrir la route. Quant à vous deux, ajouta-t-il, se tournant vers Agatha et Toni, vous avez de la chance que je ne vous fasse pas poursuivre pour avoir dérangé la police sans raison valable ! »

Bill Wong regarda Agatha, soupira et secoua la tête.

« Vous devez reconnaître, dit celle-ci, qu'à une certaine distance on aurait vraiment cru...

– Oubliez ça, Agatha », dit l'inspecteur tout en époussetant sa tenue blanche maintenant sale et déchirée.

Agatha se laissa tomber sur le siège passager de la voiture de Toni et claqua la portière. Elle regarda ses bas, filés et bons à jeter, et fit tomber des feuilles mouillées et des débris de ronciers de sa veste et de sa jupe. Son tailleur aurait besoin d'un passage chez le teinturier, à moins que sa destination la plus sensée ne fût la poubelle.

« Il avait l'air absolument vrai », dit-elle.

Toni en tomba d'accord :

« La réplique exacte de celui de Mrs Dinwiddy, confirma-t-elle.

– Elle aurait quitté Morrison's en pleine journée ?

– Oui, dit Toni. Elle est partie après avoir apporté les contrats imprimés, vous vous souvenez ? Elle avait une après-midi de congé. À ce qu'elle a dit, elle devait faire un saut à l'hôpital de Mircester pour rendre visite à sa sœur malade. Nous sommes restées pour signer les contrats et discuter de la façon dont nous aborderions l'enquête. Ensuite, vous avez tenu à raconter à Albert Morrison toutes vos affaires brillamment résolues, et avec vous, ça peut prendre des siècles.

– Vous n'êtes pas tendre quand vous vous y mettez ! »

Un toc-toc à la fenêtre interrompit la conversation. Un agent à la casquette dégoulinante d'eau de pluie fit signe à Agatha de baisser sa vitre.

Les deux femmes allaient devoir faire une déposition détaillée, et ce ne serait que le début d'une longue soirée fastidieuse de questions et de réponses. La seule consolation d'Agatha était que le bruit de son aventure se répandrait rapidement, comme toujours dans la région. Elle était aussi presque sûre d'avoir vu un journaliste rôder sur le bas-côté de la route, juste à l'extérieur du cordon de sécurité. L'incident était si ridicule qu'il ferait forcément l'objet d'articles dans la presse locale, ce qui signifiait que sir Charles Fraith, son cher Charles, en aurait vent très vite et accourrait comme il l'avait fait tant de fois par le passé.

Agatha et Toni s'en retournèrent à Carsely en silence. Quittant l'autoroute A44, elles atteignirent le village, niché au fond d'un vallon bien caché dans les collines des Cotswolds. Une fois dépassées l'église et l'enfilade de boutiques et de maisons de pierre de la grand-rue, Agatha enjoignit à Toni de s'engager dans Lilac Lane et de la laisser devant le portail de son jardin, tout au bout du dédale de cottages. Même dans la petite rue mal éclairée, elle n'avait guère envie de se faire voir, dépenaillée comme elle l'était, et à Carsely il y avait toujours quelqu'un pour épier derrière les rideaux.

« Agatha..., dit Toni quand celle-ci descendit de voiture. Je me demandais...

– Quoi ? »

Agatha était vraiment peu désireuse de s'attarder.

Toute la vérité et rien que la vérité, soit, pensa Toni, mais quid si cette vérité signifiait qu'il fallait renoncer à son rendez-vous de ce soir avec son jeune médecin ? Elle va m'obliger à entrer et me gratifier d'un laïus qui pourrait bien durer des heures. Mieux vaut en rester aux sujets liés au travail.

« Il n'y avait pas de soleil, dit-elle. Aucun soleil couchant pour éclairer ce pied. Je pense que l'auteur du canular tenait une torche.

– Le monde fourmille de cinglés en tout genre, bougonna Agatha. Bon, à demain. »

Mais en ouvrant rapidement la porte et se glissant dans son entrée encombrée, elle pensa : qui pouvait savoir que je passerais sur cette route à cette heure ?

Agatha et Toni se trouvaient dans les locaux de Raisin Investigations, au-dessus d'une boutique d'antiquités située dans une des plus vieilles rues du centre de Mircester. Toni pressait Agatha d'en finir avec sa déposition. Lui tournant le dos, sa patronne était penchée sur le devant de son bureau pseudo-georgien trop grand, cependant qu'elle faisait le pied de grue près de la porte, une mince liasse de feuillets à la main. Dans sa propre déposition, elle avait raconté tout leur après-midi chez Morrison. On leur avait servi à déjeuner dans la salle à manger du président. À un moment, Agatha s'était excusée pour aller aux toilettes. Un jeune homme nommé John Sayer, le directeur des ressources humaines, avait demandé à Toni si Agatha était une bonne patronne. La jeune femme avait dûment fait l'éloge de son employeuse, non sans ajouter qu'elle espérait pouvoir partir à l'heure en fin d'après-midi, car elle avait un rendez-vous et il était fréquent qu'Agatha conduise lentement, scrutant les taillis sur le bord de la route et commentant : « Voilà l'endroit rêvé pour cacher un cadavre. » En quelques occasions, elle s'était montrée si sûre d'avoir repéré quelque chose qu'elle avait insisté pour que Toni descende de voiture avec elle afin de fouiller les buissons.

« Vous avez écrit ça dans votre déposition ? demanda Agatha. Et vous avez répété à ce type ce que je disais ?

– Parce que vous le dites tout le temps, répliqua Toni.

– Ce n'est pas vrai !

– Oh, si, c'est vrai. Une de vos plus agaçantes manies.

– JE N'AI PAS DE... MANIES ! » vociféra Agatha, vexée.

Toni posa deux doigts au coin de sa bouche, puis les en éloigna et exhala de l'air comme si elle soufflait de la fumée.

« Fumer n'est pas une manie ! s'insurgea Agatha. C'est une aide thérapeutique à la pensée logique et rationnelle. Mais la logique, je doute que vous sachiez ce que c'est. »

Toni dut endurer un sermon sur la loyauté, le dévouement, le devoir, la fiabilité et le fait qu'une confidente digne de confiance ne parle jamais, au grand jamais, de ses amis derrière leur dos.

« Est-ce que vous n'avez pas toujours pu compter sur moi ? insista Agatha.

– Épargnez-moi la rengaine de la culpabilité, rétorqua Toni. Il est grand temps que je vous le dise : je veux avoir une vie privée. J'ai besoin d'un peu de temps pour moi !

– Du temps pour vous, vous en avez ! tempêta Agatha. Quand je pense à toutes les fois où je me suis mise en quatre pour vous aider ! Vous le savez pourtant bien, que sans moi...

– Oh, fermez donc votre grande bouche au lieu de débiter des idioties ! cria Toni. Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? Que je démissionne ?

– Bien sûr que non, ce n'est pas ce qu'elle veut, dit l'agréable voix d'un homme qui finissait de gravir l'escalier.

– Charles ! s'écria Agatha, reconnaissant la voix de sir Charles Fraith. Qu'est-ce que tu fais là ?

– Après avoir lu le *Mircester Mail* de ce matin, j'ai pensé que tu aurais besoin d'un peu de réconfort. »

De son pas souple et agile, il dépassa Toni et entra dans le bureau.

« Faites-moi un café, Toni, dit Agatha, congédiant la jeune femme d'un geste de la main.

– Faites-le vous-même, répliqua sèchement Toni.

– Nous nous reparlerons plus tard, lui lança Agatha avec dédain. Allons boire quelque chose au pub, Charles. Je suis fatiguée et je n'ai pas envie de

supporter les humeurs de mademoiselle. »

Après avoir traversé la rue, ils s'assirent dans deux fauteuils derrière la fenêtre lambrissée du King Charles.

« Quelle mouche a piqué Toni ? s'interrogea Agatha, l'air perplexe. Je lui ai seulement fait quelques petites remarques sans méchanceté.

– Jamais tu ne fais de petites remarques sans méchanceté. Tu es la reine de la critique. Allez, explique-moi tout. »

Agatha lui raconta comment Toni avait déblatéré sur sa propension à dire « Voilà l'endroit rêvé pour cacher un cadavre » presque chaque fois qu'elles étaient sur la route. Quant au faux pied, il semblait évident qu'un mauvais plaisant l'avait déposé dans les taillis dans l'espoir qu'elle l'apercevrait, appellerait la police et, du coup, se rendrait complètement ridicule.

« Pour être franc, c'est une habitude que tu as, commenta Charles. Pas de te rendre ridicule, mais de radoter cette phrase. Et je mettrais ma main au feu que tu as rappelé à Toni tout ce qu'elle te doit. Or personne n'aime être soumis à un chantage affectif. Voilà pourquoi elle s'est mise en colère aussi. Je me dis parfois que tu n'apprécies pas les gens à leur juste valeur, Agatha. Souvent, tu t'adresses à moi en aboyant des ordres comme si j'étais un de tes sous-fifres. Et ton Roméo de Heathrow, il a réagi comment quand tu l'as envoyé promener au bout d'une semaine ?

– Je n'en sais rien et ça m'est bien égal, répondit Agatha. Il est impossible. Ce type voulait me faire courir le monde avec lui comme si nous étions indéfiniment en vacances ! Libre à lui de prendre sa retraite s'il a envie de la passer à voyager, mais il me reste trop de vitalité pour ça. J'ai une affaire à faire tourner et une demi-douzaine d'employés. Ce qui fait beaucoup de responsabilités.

– En effet », dit Charles, acquiesçant de la tête, un petit sourire au coin des lèvres.

Il savait qu'elle ne lui disait pas tout à fait la vérité. Mais il attendrait, et ils étaient conscients l'un et l'autre qu'elle finirait par la lui dire. Pour le moment, elle n'était pas prête à reconnaître qu'elle s'était précipitée dans des fiançailles avec un homme dont elle avait vite découvert qu'il avait une ribambelle d'autres fiancées à travers le monde : Stella à New York, Carrie aux Seychelles, Barbara à Brisbane – et combien d'autres. C'était le genre d'homme qui devait acheter les bagues de fiançailles en gros. Celle qu'il lui avait donnée, en tout cas, il pouvait la reprendre : elle la lui avait jetée au visage alors qu'il se remettait d'une furieuse paire de gifles, avant de le flanquer à la porte.

« Oui, en effet, dit-elle. Oh, regarde ! Les glaçons ont presque fondu dans mon gin-tonic. Je parle trop, laisse-moi boire deux ou trois gorgées.

– Saoule-toi donc tant que tu voudras. »

Silence. Puis un reniflement.

« Tu pleures ? demanda Charles. Ça ne sert à rien, Aggie. Tiens, prends plutôt ça. »

Il glissa la main dans sa veste et en tira un mouchoir immaculé et parfaitement plié. Un mouchoir blanc en batiste. De nos jours, qui diable se promenait avec un mouchoir en batiste ? En cas de besoin, n'importe quel homme fouillait le fond malpropre de sa poche de pantalon pour y trouver un vieux Kleenex froissé, pensa Agatha en se tamponnant les yeux. Mais sir Charles Fraith n'était pas « n'importe quel homme ».

Derrière l'étoffe amidonnée, ses petits yeux d'ourse brun foncé étudièrent ses mouvements pour la dix millième fois peut-être. Elle le regarda se lever et se déplacer sans effort avec son élégance naturelle. Sur sir Charles, rien ne faisait de pli. Le bas du pantalon caressait négligemment les lacets de ses chaussures Oxford marron, bien cirées mais pas trop, idéales pour la campagne, et sa veste sport tombait bien droit de ses épaules.

Le gentleman aurait émergé de la plongée dans les fourrés à la recherche du pied scié comme il serait sorti de chez son tailleur dans Savile Row, à la différence d'Agatha, qui avait eu l'air recrachée par une moissonneuse-batteuse. Même quand ils avaient escaladé tous deux de vieux murs de pierre pour s'introduire dans un monastère des Pyrénées, en quête de l'ex-mari d'Agatha, pas un fil de sa tenue ne semblait s'être déplacé. S'il devait un jour (horrible pensée !) se rider sous l'effet de l'âge, Gustav, son fidèle majordome suisse, trouverait moyen de lui repasser la peau.

« Je vais aux toilettes, je reviens tout de suite », dit-il.

Il sembla prendre tout son temps. Agatha tendit la main vers son sac à la recherche de ses cigarettes, avant de se rappeler que fumer était interdit dans les pubs du Royaume-Uni depuis plus d'une décennie. Elle tripota la boucle et le fermoir de son sac, avala ses glaçons parfumés d'un reste de gin, puis leva les yeux vers la porte. Ce fut pour découvrir Charles qui revenait vers leur table, Toni sur les talons.

« Qu'est-ce qu'elle fiche ici ? protesta Agatha.

– Je suis allé chercher Toni, expliqua Charles de son ton le plus calme, parce que, si curieux que ça puisse vous sembler, mesdames, votre histoire commence à m'intéresser. J'ai envie de savoir ce qui se passe, et pour cela j'ai besoin de vous deux. Alors, commençons par le commencement. »

Ce fut Toni qui prit la parole la première et entreprit de résumer les faits. Il était rare, dit-elle, que l'agence fût confrontée à des cas d'espionnage industriel, mais celui-ci semblait à leur portée pour qu'elles s'y fassent les dents. Comme un quatre-quarts rassis à une de ces kermesses paroissiales à mourir d'ennui, pensa Agatha, mais elle préféra ne rien dire et laisser Toni continuer. Quelqu'un, semblait-il, s'était fait une opinion assez haute de leurs capacités pour déposer ce pied de mannequin scié dans les sous-bois sur le bord de leur route à leur intention.

« En somme, dit la jeune femme, on pourrait penser que ce quelqu'un veut nous faire passer pour des idiots et nous discréditer. Il se pourrait que cette personne cherche à nous piéger de nouveau, pour pousser Morrison à résilier notre contrat et à engager quelqu'un d'autre.

– Ce pourrait être une façon de gagner du temps, intervint Agatha en acquiesçant de la tête, pour mener à bien les manœuvres entamées contre l'entreprise. Mais aller jusqu'à habiller ce pied pour qu'il ressemble à celui de la secrétaire du patron, franchement, ça me semble assez bizarre. L'idée de quelqu'un de malin, mais en même temps d'assez tordu.

– Ce n'est pas forcément une personne chez Morrison qui m'a entendue parler à John Sayer, observa Toni. Ils sont peut-être sur écoute.

– Tout ça doit être en rapport avec une batterie de voiture électrique que les ingénieurs de la firme ont inventée, dit Agatha. Il paraît qu'elle peut augmenter l'autonomie d'un véhicule plus que n'importe laquelle sur le marché, et que le brevet rapportera une fortune. Le fait qu'on ait probablement mis le feu aux locaux où se font les recherches fait remonter le début de l'opération contre Morrison's à des semaines, peut-être à des mois.

– Il y avait sept personnes dans la pièce quand j'ai fait cette observation sur Agatha, précisa Toni. Je ferai mon enquête sur elles dès demain.

– Nous la ferons toutes les deux », dit Agatha. Soudain, elle sourit à son assistante. « On fait la paix ?

– On fait la paix », concéda Toni.

Comment décrire le sourire sur les lèvres d'Agatha sans tomber dans le cliché ? se demanda sir Charles. Il illumine son visage ? Il illumine toute la salle ? Ou il fait fondre les cœurs ? Il haussa mentalement les épaules. Le plus important était de se réjouir que l'orage fût terminé.

« Il faut que je file, dit Toni. Agatha, je passe vous prendre demain matin à huit heures et demie. »

Le lendemain, Toni ne desserra pas les dents de tout le trajet. La veille au soir, pour la première fois, la compagnie de son jeune médecin lui avait semblé ennuyeuse. Elle s'était sentie abattue tout le temps qu'ils avaient passé chez lui, à dîner d'un risotto terriblement fade qu'il avait cuisiné. Elle était rentrée chez elle de bonne heure, fatiguée et apathique. Le problème venait-il de lui ? Ou d'elle ? Ou seulement du risotto ?

Quand Toni gara la voiture sur le parking, Agatha se décida à rompre le silence en disant :

« Je me demande ce qui nous attend.

– Peut-être la découverte d'un autre morceau de corps, dit Toni. Je pense qu'il se moque de nous.

– Ou elle. Ce pourrait être une femme. Allons, Toni, il faut que vous ayez les idées claires. » Puis Agatha marqua une pause : « Vous savez, je m'inquiète sérieusement pour vous. »

Toni se raidit.

« Si vous comptez fourrer votre nez dans ma vie privée, Agatha, je vous conseille d'oublier.

– Je ne savais pas que j'avais des raisons d'y fourrer mon nez », répliqua Agatha. Puis elle se hâta de revenir à leur affaire. « Si ce personnage est aussi fêlé que je le pense, il jouera à ses petits jeux pendant quelque temps, puis la cruauté reprendra le dessus dans son esprit malade et vous pourriez devenir sa cible.

– Vous aussi », observa Toni.

Agatha fut parcourue d'un léger frisson.

« Celle de nous deux qu'il jugera la plus vulnérable, marmonna-t-elle.

– J'ai apporté le détecteur de micros, dit Toni. Je propose de commencer par la salle de réunion. »

Agatha descendit lentement de voiture et fronça les sourcils. Cette nouvelle raideur dans ses articulations ne pouvait être un effet de l'âge. Peut-être était-ce ce satané siège de voiture. Oui, c'était forcément la raison.

En sortant de la BMW de Charles, elle ne se sentait jamais ni raide ni vieille.

À la réception, installée au premier étage, Mrs Dinwiddy les accueillit : chignon strict, tailleur en tweed, rang de perles, bas de laine et chaussures à talon plat. Dans sa main gauche, elle tenait un petit dictaphone dont la dragonne entourait son poignet. Elle semblait pressée de se remettre au travail et les escorta d'un pas rapide vers la salle de réunion que la direction leur avait réservée. Agatha se tint debout en silence, regardant par la fenêtre tandis que Toni auscultait méthodiquement la pièce, armée d'un objet en acier rectangulaire pareil à un vieux transistor. Elle le déplaçait de côté et d'autre, balayant la surface des murs, des lambris, des meubles et du petit matériel en métal. Elle finit par la grande table ovale en chêne foncé et sa décoration centrale, composée de deux larges cendriers anciens d'aspect insolite.

« Rien à signaler, annonça Toni, rangeant le détecteur dans son étui en plastique noir.

– Dans ce cas, mettons-nous au travail », décida Agatha.

Sur la table devant elles s'empilaient des dossiers cartonnés bourrés de documents. La première pile était la moins haute : c'étaient les renseignements sur les six personnes qui avaient pu entendre Toni bavarder avec John Sayer. Ceux sur Sayer lui-même se trouvaient dans le dossier du dessus. Après qu'elles eurent passé ce qui leur sembla des heures à étudier tous ces papiers sans intérêt, Mrs Dinwiddy reparut avec des cafés. Elle les plaça devant elles presque sans un mot et s'en repartit en hâte. Agatha portait sa tasse à ses lèvres quand Toni cria soudain :

« Ne buvez pas ! »

Agatha reposa sa tasse.

« Pourquoi ?

– Une intuition. Je ne pense pas à du poison. Plutôt à... à un laxatif.

– Un lax... » Agatha s'agita sur sa chaise. « Alors, il nous faut un cobaye. »

La porte s'ouvrit. C'était de nouveau Mrs Dinwiddy.

« Mesdames, on me charge de vous demander si vous avez besoin d'autre chose.

– Oui. Que vous goûtiez ce café, dit Agatha.

– Je ne bois jamais de café, Mrs Raisin. Mais si vous ne le trouvez pas à votre goût, je peux vous en faire refaire. J'ai aussi deux tickets pour que vous puissiez déjeuner avec les cadres de l'entreprise. Leur réfectoire est à cet étage, au fond du couloir à gauche. Au menu d'aujourd'hui, il y a du poulet en crapaudine. Un des plats préférés de notre président, Mr Albert.

– Beurk ! grommela Agatha, une fois que la secrétaire eut quitté la pièce.

– Moi, j'aime toutes les recettes à base de poulet, dit Toni. Peu importe le nom.

– Pourquoi pensez-vous qu'il y a du laxatif dans le café ?

– Parce que je persiste à voir notre adversaire comme une sorte de gamin ou de gamine à l'esprit pervers. Un laxatif puissant pourrait nous... euh... nous indisposer toutes les deux d'une façon extrêmement humiliante. Une fois encore, pour nous tourner en ridicule. »

Au déjeuner, Toni jugea le poulet en crapaudine excellent et Agatha dut reconnaître que la viande marinée aux herbes et bien grillée était savoureuse. Le plat, servi en portions très copieuses, fut suivi d'un pudding au riz, aux dattes et au caramel aussi lourd qu'on pouvait le prévoir et, en se levant de table, les deux femmes se sentirent somnolentes et regrettèrent d'avoir tant mangé. Agatha plus que Toni, car la sensation de sa jupe qui lui serrait la taille était mauvaise pour son moral.

La police semblait s'être désintéressée de l'affaire du pied de mannequin, sans doute parce qu'elle considérait qu'il s'agissait d'une

mauvaise farce, car personne du commissariat ne s'était présenté chez Morrison pour en savoir davantage – du moins à en croire Mrs Dinwiddy.

Agatha s'efforça de se concentrer sur les dossiers des membres du personnel étalés devant elle, mais son esprit ne cessait de vagabonder. Elle pestait contre la tyrannie des mots nouveaux. On n'était plus censé dire « personnel », mais « ressources humaines ». Franchement ! Un jour prochain, les enfants des écoles primaires crieraient « Personnel ! » dans la cour et recevraient une claque parce qu'ils avaient dit un gros mot. Sauf que les claques avaient été interdites aussi. C'était probablement une bonne chose, mais elle pensait à certaines personnes à qui cela ne ferait pas de mal. Et plus elle y pensait, plus la liste de ces gens lui semblait longue – avec en tête son ignoble menteur d'ex-fiancé. Quel goujat, celui-là ! En esprit, elle revit le visage à l'expression blessée de Charles, éclairé par un réverbère, regardant du trottoir les lumières de sa réception de fiançailles à laquelle il n'avait pas été invité.

Nom d'un salopard à sonnette ! Concentre-toi ! se morigéna-t-elle. Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? Ses yeux se fixèrent soudain sur un document devant elle. Il parlait de Jennifer Williams, vingt-huit ans, précédemment trapéziste. C'était curieux. En règle générale, les artistes de cirque restaient cantonnés à leur domaine. Elle téléphona à Mrs Dinwiddy et demanda à avoir au plus vite un entretien avec cette Jennifer.

« Elle travaille aux emballages, répondit la réceptionniste. Si elle est à son poste, je vous l'envoie tout de suite. »

Agatha expliqua à Toni pourquoi elle avait convoqué la jeune femme et, quand la porte s'ouvrit et qu'elle apparut, toutes deux l'observèrent attentivement.

« Voici Miss Williams », annonça Mrs Dinwiddy en la poussant légèrement dans la pièce.

La raison pour laquelle Jennifer Williams n'était plus trapéziste sautait immédiatement aux yeux. Sous ses cheveux noirs et frisés, elle avait un

gros visage tout rond au-dessus d'un triple menton, des seins pareils à deux coussins rebondis et des hanches si larges qu'on aurait dit des falaises de part et d'autre de son corps, dressées dans une immense jupe noire qui, par derrière, n'était pas sans rappeler un chapiteau de cirque.

« Nous cherchons des anomalies dans le C.V. des employés, lui expliqua Agatha.

– Je suis britannique à cent pour cent, répliqua Jennifer. Pas d'anoma-je-ne-sais quoi dans ma famille.

– Vous travailliez dans un cirque. Pourquoi avez-vous cessé ?

– Il m'a lâché la main. Je suis tombée et j'ai failli me rompre le cou.

– Qui vous a lâché la main ?

– Mon cousin Alfie. Il a prétendu que j'étais devenue trop lourde. Il a dit aussi qu'un des sequins de mon costume avait sauté et l'avait aveuglé. Mon père s'occupe du dressage des chevaux. Vous croyez qu'il aurait pris mon parti ? Pensez-vous ! Il a dit que je devais commencer par perdre du poids. Mais moi, j'ai toujours eu envie d'un boulot ici. La cantine est la meilleure à des kilomètres à la ronde.

– Vous vous entendez bien avec vos collègues ? s'enquit Agatha.

– Avec la plupart, oui, répondit Jennifer, même s'il y en a certains qui se croient supérieurs aux gens comme moi. Cette salope fainéante derrière sa réception, par exemple.

– Vous voulez dire Mrs Dinwiddy ? demanda Toni.

– Elle, non, sourit Jennifer. Celle d'avant, la pouffe qui s'est fait virer. La jeune blonde. Même si la Din-machin ne vaut pas beaucoup mieux. Tout le monde sait qu'elle garde sa place en dansant le boogie-woogie avec le grand patron, si vous voyez ce que je veux dire.

– Albert Morrison a une liaison avec Mrs Dinwiddy ? »

Agatha était incrédule.

« Faites comme si vous n'aviez rien entendu ! grommela Jennifer. De toute façon, je ne dirai plus rien. J'aime bien travailler ici. Ils servent un très

bon *sheperd's pie* tous les jeudis. »

Agatha congédia l'ex-trapéziste, qui sortit de la pièce en se dandinant.

« Voilà un petit ragot fort intéressant, commenta Toni. Morrison et Dinwiddy ensemble ? Est-ce que c'est possible ?

– C'est exactement le mot que j'emploierais, dit Agatha. Un ragot. Ou du moins une info à peine croyable, mais qui mérite qu'on la garde à l'esprit. Morrison est un homme marié et c'est une situation qui pourrait donner un mobile à sa femme, ou même à Dinwiddy, pour lui en vouloir et en vouloir à l'entreprise. Et cette jeune réceptionniste blonde ? Nous devons découvrir pourquoi elle s'est fait licencier.

– Le mieux maintenant, dit Toni, ce serait de laisser toute cette paperasse de côté et de parler aux gens qui étaient présents quand j'ai fait cette remarque malheureuse. »

Ravalant une envie soudaine, pleine de fiel, de se quereller de nouveau avec son adjointe, Agatha poussa un soupir et acquiesça.

Les personnes dont Toni avait parlé étaient au nombre de six, auxquelles il fallait ajouter le président, Albert Morrison. Mais avant qu'aucune d'elles pût être convoquée, Mrs Dinwiddy fit de nouveau irruption dans la salle.

« Je suppose que vous voulez savoir combien d'employés de la maison sont au courant de l'observation de mademoiselle sur ce que dit Mrs Raisin de l'endroit rêvé pour cacher un cadavre, dit-elle. Mais voyez-vous, je crains que tout le bâtiment ne l'ait entendue. Mr Morrison croit aux vertus de la transparence. Vous êtes dans une des seules salles où l'on peut parler en confidence. Ailleurs, toutes les discussions sont diffusées par micro. C'est un système qui se fonde sur un modèle japonais que Mr Morrison a admiré quand il a visité le pays l'année dernière.

– Merci de nous prévenir », dit Agatha d'un ton morose.

Quand la secrétaire fut repartie, elle ajouta :

« Si seulement ç'avait été un vrai pied en chair et en os ! Toute la police de la région serait sur l'affaire et nous pourrions au moins glaner quelques bribes d'information. »

Elle alluma une cigarette et souffla un nuage de fumée vers le néon au plafond.

« On n'a pas le droit de fumer dans une entreprise, Agatha, objecta Toni.

– Ah oui ? Et qui a dit ça ?

– Tout le monde le dit.

– Eh bien, que tout le monde aille se faire foutre. »

Un détecteur de fumée qu'Agatha n'avait pas remarqué se déclencha au-dessus de sa tête, émettant des ululements aigus et assourdissants. Elle monta sur la table et, chancelant sur ses hauts talons, agita le mouchoir que Charles lui avait donné pour dissiper la fumée qui atteignait les capteurs de l'appareil. Faisant un pas de côté pour garder son équilibre, elle plongea son talon gauche dans sa tasse de café toujours pleine. L'horrible son plaintif décrut et mourut lentement, mais quand elle sortit son talon de la tasse et en secoua les gouttes, elle se pencha trop d'un côté et fit tomber la table sur le sol. L'instant d'après, la porte s'ouvrit et un homme en salopette entra. Il dépassa Agatha couchée par terre, releva la table, monta dessus et dévissa l'alarme.

« La direction a donné l'ordre qu'on vous laisse fumer », bougonna-t-il.

Puis il sauta sur le sol et ressortit, laissant Agatha médusée, gisant toujours par terre et fixant la porte qui se refermait. Toni accourut pour l'aider à se remettre debout.

« Ouf ! J'ai eu une peur bleue », dit Agatha, se laissant tomber avec soulagement sur une chaise. Elle essuya son talon avec le mouchoir de Charles. « Je ne dirais pas non à un petit verre pour me remettre d'aplomb.

– Il y a un pub pas très loin sur la route principale, dit Toni. Sinon, vous avez raison : moi aussi, cet endroit me fait peur. On ne voit que des gens

très étranges. Pourquoi ce type ne vous a-t-il pas tendu la main pour vous relever ? Bizarre, non ?

– Sortons », décida Agatha, et elles se mirent en route pour le pub.

OceanofPDF.com

Le pub le plus proche se trouvait à environ un kilomètre et demi de l'usine et avait l'aspect d'une auberge de campagne confortable, bien qu'un peu délabrée. Mais quand on s'approchait, il était évident qu'il n'était pas aussi ancien que les poutres en bois noircies décorant sa façade blanche auraient pu le laisser croire : sa construction devait remonter aux années 1930, époque de la grande vogue des enjolivures pseudo-Tudor. Se balançant mollement dans la brise de l'après-midi, une enseigne défraîchie montrait un paysan à la figure allègre dansant la gigue avec un cochon rose et annonçait mélancoliquement que l'établissement avait pour nom The Jolly Farmer. Toni se gara sur le petit parking. À part un fourgon rouillé, il n'y avait pas d'autre véhicule à proximité. Ce n'était pas une heure d'affluence.

À l'intérieur, le plafond bas était orné d'autres poutres factices et les murs d'éperons et de mors en cuivre terni alternant avec des photographies de paysans pauvrement vêtus qui fronçaient des sourcils méchants en direction de l'objectif – et donc d'Agatha aussi. Elle les regarda en retour avec la même acrimonie. À la différence de nombreux autres pubs des Cotswolds, The Jolly Farmer n'avait pas adopté la mode de servir de la bonne chère et aucun effort n'avait été accompli pour attirer une clientèle régulière de gourmets de la région ou de touristes de la ville. Aux personnes aventureuses guidées par une fringale désespérée, la maison ne proposait

qu'un grand bocal d'œufs en saumure sur le comptoir et, dans un présentoir en verre, une maigre sélection de sandwiches à la fraîcheur douteuse.

« Quel boui-boui ! » maugréa Agatha entre ses dents. Puis elle avisa le barman qui leur souriait derrière les robinets à bière et lança d'une voix plus forte : « C'est vraiment très tranquille chez vous. »

Le barman était un petit homme propre, qui ressemblait davantage à un comptable ou à un clerc de notaire qu'au gérant d'un pub. Sa voix était aiguë et grêle.

« Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, mesdames ? Oui, il n'y a jamais grand-monde à cette heure-ci, sauf de temps en temps un poivrot qui vient commencer à se biturer avant l'heure de sortie des bureaux. »

Agatha, clignant nerveusement des paupières, eut une vision soudaine de sa propre personne penchée au-dessus du bar, saisissant le petit homme par le col et lui criant : « Vous osez me traiter de poivrote ? » Au lieu de quoi elle répondit :

« Un gin-tonic, s'il vous plaît. Double. Et vous, Toni, qu'est-ce que vous prenez ?

– Je me contenterai d'un jus d'orange. »

Elles emportèrent leurs verres à une table près d'un feu de fausses bûches qui ne prodiguait aucune chaleur. La table était faite pour ressembler à une grosse souche dressée, et il y avait une lampe en forme de champignon au milieu.

« J'ai l'impression d'être Alice au pays des merveilles, s'amusa Toni.

– Ma foi, ça ne me surprendrait guère de rencontrer un Chapelier fou chez Morrison, dit Agatha. Je veux dire... Ce type qui est apparu tout à coup, qui a dévissé l'alarme incendie et qui a filé sans demander son reste en me laissant étalée par terre n'était pas exactement sain d'esprit, pas vrai ?

– Sans parler de l'ex-trapéziste boulimique et de Mrs Dinwiddy, avec son air sournois et ses bas tricotés, dit Toni. Aucun des employés que nous

avons rencontrés n'est vraiment ce qu'on appelle normal.

– C'est vrai, acquiesça Agatha. Pour autant, aucun d'eux ne me fait l'effet d'être un espion ni un saboteur. La première règle en matière d'espionnage, c'est de se fondre dans la masse, de ne pas attirer l'attention. Ce que je sens dans cette affaire, c'est qu'il y a un esprit tordu à la manœuvre. Quelqu'un de très malin et qui ne reculera devant rien. Nous pourrions passer des semaines à éplucher les dossiers sans trouver le moindre indice.

– Ce que je trouve curieux, réfléchit Toni, c'est que la trapéziste ait été embauchée. Je sais bien qu'on n'a pas besoin du Q.I. d'Einstein pour s'occuper des emballages, mais les demandeurs d'emploi ne manquent pas. Pourquoi avoir choisi quelqu'un qui souffre clairement de problèmes psychologiques ?

– Peut-être que sa formation d'artiste de cirque lui a donné des mains particulièrement habiles, plaisanta Agatha, et qu'elle est capable d'empaqueter les choses plus vite que n'importe qui. Il va nous falloir établir si ce qu'elle a dit sur la secrétaire et le patron contient une part de vérité. Et parler au responsable des embauches et des licenciements.

– Vous voulez dire John Sayer. C'est lui, le DRH de la boîte. Nous ferions bien de nous presser si nous voulons le voir aujourd'hui. Il m'a dit que les ouvriers font les trois-huit, mais que la plupart des cadres partent vers cinq heures et demie. »

Agatha finit son verre et se leva.

« Bon, allons-y.

– Oh, vous partez déjà ? » C'était la voix flûtée du barman. Agatha le fusilla du regard et s'apprêtait à lui dire quelque chose du genre « Pas trop tôt ! », mais il pépia de nouveau : « Pas vous. La jeune demoiselle. Il y a des semaines qu'on n'a pas vu une belle blonde dans la maison.

– Et on n'en verra jamais plus si elles vous repèrent en train de les reluquer, sale petit pervers ! » gronda Agatha.

Toni la prit par le bras et la traîna presque hors du pub.

« Honnêtement, Agatha, vous devenez de pire en pire. Autrefois, vous n'étiez pas si colérique.

– JE NE SUIS PAS COLÉRIQUE ! »

Agatha s'installa sur le siège passager de la petite voiture de Toni et alluma une cigarette. Un instant, réfléchit-elle. Qu'avait dit ce minable, déjà ? Au moment où Toni tournait la clef dans le contact, elle rouvrit la portière et redescendit en trombe.

« Je reviens dans une minute ! » lança-t-elle par-dessus son épaule en marchant à grandes enjambées vers la porte du pub.

Toni serra le volant entre ses poings et posa la tête sur le dos de ses mains fermées. Que diable cherchait sa patronne cette fois-ci ? Ne pouvait-elle s'empêcher de leur attirer des ennuis ?

« Je vous manquais déjà, pas vrai ? gazouilla le barman en voyant Agatha entrer. Où est l'autre, la jolie ?

– Elle est dehors à faire la blonde, répondit Agatha, souriant mais les dents serrées. Elle ne trouve pas ses clefs de voiture.

– Vous voulez un autre verre en attendant ?

– Non, merci. Mais ce que vous avez dit sur les blondes m'a intriguée. Je rédige une enquête pour... euh... *Cheveux de rêve*, le magazine de coiffure. Les gens me disent que les blondes se rencontrent de moins en moins, qu'elles sont comme une espèce en voie d'extinction, vous voyez ? Et vous m'avez affirmé que vous n'en aviez vu aucune depuis des semaines ?

– Aucune, confirma le barman. C'est comme ça depuis que Josie est partie courir le monde.

– Josie ? répéta Agatha. C'était une habituée ?

– Oui, elle venait assez souvent. Elle était réceptionniste chez Morrison. Elle prenait un ou deux verres après son travail, puis elle y retournait une fois la nuit tombée.

– Pourquoi avaient-ils besoin d’une réceptionniste le soir ?

– Oh, je ne pense pas que la jeune Josie passait sa soirée à la réception, stridula le barman avec un regard rusé. Plutôt les jambes en l’air, sur un canapé dans le bureau du patron ! Mais si votre ravissante fille a vraiment perdu ses clefs, elle ferait mieux d’appeler un serrurier et d’entrer avec nous en l’attendant.

– Ce n’est PAS ma fille ! aboya Agatha. Et dans le doute, un homme bien élevé aurait parlé de ma sœur !

– Oh, on voit très bien que ce n’est pas votre sœur, dit le barman, vu la différence d’âge et de poids.

– J’ai changé d’avis, dit subitement Agatha. Tout compte fait, je vais reprendre un verre.

– Et ce sera ?

– Une pinte de... blonde, puisque nous en parlions. »

Elle fit sonner quelques pièces de monnaie sur le comptoir tandis que le petit homme faisait couler le liquide doré dans une grande chope.

« Je ne vous voyais pas comme une buveuse de bière, dit-il.

– Je n’en bois pas, confirma Agatha. Mais elle peut avoir son utilité. »

Et en prononçant ces mots, elle saisit l’anse de la chope et la renversa sur la tête du malappris, puis ressortit à grands claquements de talons rageurs.

Quand la voiture de Toni ralentit devant le portail de chez Morrison, un attroupement de jeunes ouvrières sortait du complexe et se dirigeait en bavardant vers la grand-route qui conduisait vers le centre de Mircester, à quelques minutes à pied.

« Donc, Albert Morrison couchait avec cette Josie ? demanda Toni.

– L’histoire ne dit pas s’ils restaient toujours couchés, ironisa Agatha, regardant les filles passer et se demandant si l’industriel vieillissant avait tenté sa chance avec certaines d’entre elles. Et si c’était sa maîtresse, pourquoi l’a-t-il fait virer ? Si nous voulons savoir la vérité, il faudra nous

montrer très prudentes en choisissant quelles questions nous poserons sur le sujet et à qui nous les poserons. »

À travers le pare-brise, elle observa les bâtiments. Les lumières étaient allumées, la belle pierre grise des Cotswolds éclairée de jaune, mais elle se confondait à l'obscurité du soir tombant à mesure qu'on s'éloignait des fenêtres. À cette heure, l'usine, en dépit de ses extensions modernes, semblait franchement petite.

« Autre chose, dit-elle tandis que la voiture franchissait le portail. Leurs locaux ne sont pas très étendus. S'ils produisent des batteries, nous aurions dû entendre des bruits de machines, vous ne croyez pas ? Elles sont grosses comme quoi, ces batteries ? Nous devons en apprendre un peu plus long sur ce qui se fait ici. »

Elles roulaient au pas sur la courte allée bordée de buissons qui menait à l'usine et étaient arrivées à mi-chemin quand Agatha cria soudain :

« Arrêtez-vous ! »

Alarmée, Toni observa la végétation à droite et à gauche, mais ne vit rien.

« Quoi ? demanda-t-elle.

– Il n'y a pas de vigile à l'entrée, expliqua Agatha. Toute entreprise est censée en employer au moins deux, n'est-ce pas ? Un pour le jour, un pour la nuit. Pour une société obsédée par l'espionnage industriel, Morrison's ne prend pas la sécurité très au sérieux. »

Toni se gara devant l'entrée du bâtiment principal et, une fois franchie la porte, elles trouvèrent Mrs Dinwiddy assise derrière le bureau de la réception.

« J'ai cru comprendre que vous aviez déserté pour vous rafraîchir au pub, dit-elle d'un ton désapprobateur. Du coup, il est trop tard pour vous entretenir avec qui que ce soit. Comme vous le voyez, il est cinq heures et demie et tout le personnel est rentré chez lui. Ce que je m'appête à faire moi aussi.

– On nous avait dit qu’il n’y avait que les cadres qui partaient à cinq heures et demie, objecta Agatha. Que la main-d’œuvre faisait les trois-huit et que la boîte tournait vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Oui, mais pas ici, dit Mrs Dinwiddy d’une voix pincée, rajustant la dragonne qui attachait son dictaphone à son poignet. Comment avez-vous pu imaginer que nous fabriquions des appareils électroniques dans des locaux si exigus ? Ils abritent les bureaux de la direction, mais leur fonction est principalement administrative. Il y a bien un service d’emballage et d’expédition pour les échantillons et les petites commandes, mais aucun produit n’est manufacturé dans les environs.

– Et la véritable usine, alors, où est-elle ? interrogea Agatha.

– En Europe de l’Est. Pour être exacte, à Sekiliv, dans la partie orientale de la Pologne. Là-bas, pas de problèmes avec les syndicats. Et des salaires abordables.

– Vous avez commencé la production de la nouvelle batterie pour voitures électriques ?

– Pas encore. Nous continuons à fabriquer nos autres produits, mais l’incendie de l’unité de recherche a retardé la mise au point finale de cet équipement de haute technicité.

– Cet incendie me semble plus qu’un simple contretemps, dit Agatha. Les flammes ont complètement ravagé le bâtiment de l’unité de recherche.

– Mais la recherche continue quand même. À ceci près que les travaux se déroulent maintenant à Sekiliv.

– Pourquoi personne ne nous a-t-il parlé de Sekiliv ? » La frustration et la méfiance transparaissaient dans la voix d’Agatha. « D’ailleurs, ici même, pourquoi ne nous a-t-on pas fait visiter les bâtiments ? Comment peut-on attendre de nous que nous fassions notre travail si nous n’avons pas une image bien précise...

– Mrs Dinwiddy, intervint Toni pour éviter que le ton ne monte, nous sommes très intriguées par l’affaire de ce pied scié dans les taillis.

– Une méchante farce à vos dépens, sans aucun doute, dit Mrs Dinwiddy avec dédain.

– Oui, c'est le plus probable, reconnut Toni, mais ça ne vous inquiète pas qu'on ait tout fait pour qu'il ressemble à votre pied ? Je veux dire... Pourquoi prendre cette peine ? Est-ce que quelqu'un pourrait tenter de vous faire peur ? Quelqu'un qui aurait un grief contre vous ? »

Mrs Dinwiddy partit d'un rire étonnamment juvénile. Agatha observa à la dérobée les petites rides aux coins de ses yeux et celles, un peu plus profondes, aux commissures de ses lèvres. Elle vit une légère rougeur apparaître sur les joues de la réceptionniste et prit soudain conscience qu'à part une touche rudimentaire de rouge à lèvres, Mrs Dinwiddy ne portait aucun maquillage. Elle ne fait rien pour se flatter, pensa-t-elle, avec son tailleur sinistre, ses vilaines chaussures à talon plat et ses cheveux raides, mais elle n'est probablement pas beaucoup plus âgée que moi. En cas d'impérieuse nécessité, Agatha voulait bien admettre qu'elle avait passé le cap de la cinquantaine. Elle était toutefois ravie qu'on la crût plus jeune si la combinaison d'un régime strict et récent, d'une tenue seyante achetée chez un styliste renommé et de quelques verres de gin-tonic bien tassé pouvait créer l'illusion. Mrs Dinwiddy, réfléchit-elle, n'était peut-être pas la veuve à l'ancienne mode qu'on pouvait croire, mais se pouvait-il qu'elle fût la veuve joyeuse qui prenait du bon temps avec le grand patron ? C'était encore moins imaginable que la grosse Jennifer se balançant sur un trapèze.

« Il arrive à certains membres du personnel de médire sur mon compte », dit calmement la réceptionniste. Elle toisa un instant Toni avec des yeux durs. « Les jeunes femmes immatures peuvent se montrer si cruelles ! »

Toni s'agita sur sa chaise, mal à l'aise. Mrs Dinwiddy montra son dictaphone qui, déclara-t-elle, ne la quittait jamais.

« J'enregistre leurs méchants petits racontars, que ce soit dans les couloirs ou au pot de fin d'année, et je les leur fais entendre le lendemain.

Elles savent que si je les y reprends, je ne manquerai pas de passer l'enregistrement à Mr Albert. »

À cette dernière phrase, le visage si ordinaire de Mrs Dinwiddy prit une expression mauvaise. Ses yeux s'étrécirent en même temps que sa bouche telle une plante carnivore refermée sur un insecte.

« En d'autres termes, dit Agatha, vous savez toujours dans quels placards sont cachés les cadavres.

– Oui, on peut dire ça comme ça. Mais le vigile attend pour fermer. Veuillez partir maintenant.

– Mrs Dinwiddy, insista Toni, le pied que nous avons trouvé portait une chaussure exactement comme les vôtres. Pouvez-vous nous suggérer une explication ?

– Pas vraiment... Oh, mon Dieu, si, bien sûr ! J'en garde toujours une paire de rechange dans mon vestiaire. Je vais voir si elles sont bien à leur place. »

Les confortables semelles à talon plat de Mrs Dinwiddy claquèrent sèchement sur le linoléum terne. Un silence, puis elle poussa la porte du vestiaire des employés. Un souffle de vent tourbillonna autour du bâtiment. Puis elle revint de son pas d'adjudant.

« Elles ne sont plus là... C'est vraiment très curieux ! »

Agatha échangea un regard avec Toni. Pour le canular du pied scié, peut-être y avait-il moyen de réduire la liste des suspects, ce qui pourrait éclairer d'un jour nouveau l'affaire des actes d'espionnage industriel.

« Il faut absolument que nous parlions à John Sayer, dit-elle. Et que nous nous penchions sur les registres de présence et les horaires des uns et des autres, pour déterminer qui a eu l'opportunité de s'absenter d'ici et de déposer le pied à un endroit où j'avais toutes les chances de le voir.

– Oui, oui, dit Mrs Dinwiddy qui enfilait son manteau et regardait par-dessus son épaule, mais à cette heure-ci, Mr Sayer est parti et je vois le

vigile qui arrive pour toutes nous mettre dehors. Le mieux, c'est que vous reveniez demain. »

Agatha se targuait de savoir faire un compliment quand il était mérité et, tandis qu'elles rejoignaient la voiture de Toni sur le parking, elle lui dit avec chaleur :

« Vous vous êtes montrée très perspicace, ma chère. Je vous félicite. J'aurais dû réfléchir davantage à la raison pour laquelle c'est le pied de Mrs Dinwiddy, ou plutôt un pied identique, qu'on a placé dans le sous-bois. Le sien, et pas celui de quelqu'un d'autre.

– Cette femme, je la trouve un peu intimidante, confessa Toni. Ces yeux bleu pâle qu'elle a... Elle a le regard vide, mais quand elle fixe soudain quelque chose... Eh bien, on croirait un requin qui vient de repérer sa proie.

– En général, c'est moi qui remarque ce genre de choses, dit Agatha. Ce sont des détails auxquels je suis sensible. Et même hypersensible. »

D'ordinaire, pensa Toni, vous êtes aussi sensible qu'un rhinocéros qui charge. Mais l'instant d'après, comme pour la démentir, Agatha montra qu'elle était en effet capable de déceler des indications subtiles :

« Cette Dinwiddy est peut-être intimidante, dit-elle, mais elle tenait beaucoup à éviter le vigile, pas vrai ? Elle n'avait qu'une hâte : partir avant qu'il n'entre pour faire sa ronde.

– Il faut vraiment que nous parlions aux vigiles dès demain, estima Toni.

– Tout à fait d'accord. Maintenant, s'il vous plaît, ramenez-moi chez moi. Je n'ai pas le courage de repasser à l'agence.

– Est-ce que James est revenu de voyage ? »

James Lacey, l'ex-mari d'Agatha, était aussi son voisin.

« Je n'en sais rien et ça m'est égal », répondit-elle d'un ton rogue.

Il était parti sans passer lui dire au revoir, ce qu'elle considérait comme un simple oubli sans importance quand c'était elle qui s'envolait pour l'étranger sans même prendre la peine de lui dire où elle allait, mais comme

une faute de la part de James. Et pour ne rien arranger, il n'avait pas été là quand elle avait eu besoin d'aide lors d'une récente équipée en Bulgarie. À quoi bon un ex-mari qui était un ancien militaire et l'auteur de guides de voyage si l'on ne pouvait pas compter sur lui au cours d'une mission en terre étrangère ? Mais James, à cette époque, était trop commodément embourbé dans son divorce avec sa dernière épouse en date, une Croate beaucoup trop jeune, beaucoup trop belle et beaucoup trop sotte. Celui qui était venu à sa rescousse, c'était Charles. Charles, à sa manière imprévisible, était l'homme dans sa vie sur lequel elle pouvait compter. Capricieusement fiable. Pouvait-on associer ces deux mots ? Si quelqu'un le pouvait, c'était Charles.

Le lendemain, Agatha et Toni arrivèrent chez Morrison de bon matin, fraîches et disposes, et furent conduites à la salle de réunion par l'inévitable Mrs Dinwiddy, toujours aussi impavide. Elle se montra polie, mais ne fit aucune mention de leur conversation de la veille au soir. Agatha demanda à rencontrer John Sayer, et la réceptionniste lui répondit que Mr Sayer était déjà informé de sa requête et se présenterait d'une minute à l'autre pour répondre à ses questions.

De fait, à peine eut-elle tourné les talons que Sayer apparut. Énergique, rasé comme dans une publicité, il exsudait la confiance en soi comme seul le peut un homme d'à peine plus de vingt-cinq ans, dans l'éclat de sa jeunesse. Grand et bien bâti, il arborait sur ses jambes athlétiques un pantalon dont les petits carreaux discrets suggéraient qu'il s'assortissait à une veste de costume coupée sur mesure, de toute évidence laissée dans son bureau. Sa chemise blanche parfaitement repassée se parait d'un élégant col Kent et de manchettes à deux boutonnieres dont Agatha savait qu'elles étaient la marque de fabrique d'un grand tailleur londonien de Jermyn Street. Cette chemise, c'était visible, n'avait jamais connu la constriction d'un nœud de cravate. Trop xx^e siècle, trop ringard.

Il salua les deux femmes, gratifiant Toni d'un sourire admiratif alors qu'Agatha n'avait droit qu'à un bref hochement de tête. Ce n'est encore qu'un gamin, pensa-t-elle avec magnanimité, beaucoup trop jeune pour le poste qu'il occupe, ce qu'elle ne put s'empêcher de lui faire observer :

« Directeur des ressources humaines, lui dit-elle dès qu'il se fut assis, c'est une sacrée responsabilité. Nous nous sommes déjà rencontrés brièvement, mais dans le cas contraire je me serais attendue à quelqu'un d'un peu plus... mûr.

– Je vais sur mes vingt-huit ans, répondit Sayer avec décontraction, et j'ai un master en sciences de gestion d'entreprise. Je ne sors pas vraiment du jardin d'enfants, Mrs Raisin.

– Excusez-moi, dit Toni, se levant sur des jambes chancelantes et crispant sa main sur son ventre. Il faut que j'aille aux... »

Agatha acquiesça de la tête et la jeune femme sortit de la pièce presque en courant.

« J'espère qu'elle n'est pas malade, dit Sayer, d'un ton d'inquiétude convaincant. Elle est si...

– Passons aux choses sérieuses », le coupa Agatha, légèrement décontenancée par le fait que chaque fois qu'il se renversait contre le dossier de sa chaise, les pectoraux du jeune homme saillaient sous le mince coton de sa chemise. Il avait aussi des lèvres d'un rouge cramoisi troublant. « Si nous ne comptons pas Mr Morrison, l'entreprise est dirigée par six cadres. Vous avez ici deux douzaines d'employés et d'ouvriers, mais le gros de la main-d'œuvre se trouve à... Je ne sais plus le nom. Vous êtes aussi leur DRH ?

– Vous parlez de Sekiliv ? Non, j'ai là-bas un homologue polonais qui se charge des embauches et des licenciements. Ce n'est ni la même langue, ni la même législation, ni la même culture entrepreneuriale. Mais pour toute décision importante, il reçoit ses instructions du siège central britannique.

– Dans ce cas, qui est sous votre responsabilité ici ?

– Les gens du service des emballages et des expéditions, le personnel d'entretien et celui de la cantine, les vigiles et notre technicien à plein temps, l'homme qui s'occupe de tous les petits problèmes pratiques, des tuyaux qui fuient aux ordinateurs en panne.

– Je dois dire, poursuivit Agatha, que j'ai été assez surprise que vous ayez recruté, même pour les emballages, cette ex-artiste de cirque. Elle est vraiment très, très grosse !

– Mrs Raisin ! s'offusqua-t-il. Traiter quelqu'un de gros à notre époque, c'est comme... Comme lui cracher à la figure ! Ce ne sont pas des mots qu'on emploie.

– Quoi qu'il en soit, continua Agatha avec une patience qui ne lui ressemblait guère, je voudrais savoir pourquoi vous l'avez embauchée. »

Il avait, se dit-elle, de beaux yeux noisette comme mouillés de larmes, et à cet instant ces yeux s'emplirent d'une expression lointaine.

« C'est son passé dans le monde du cirque qui m'a séduit », répondit-il. Il eut un sourire mélancolique. « Un rêve de gamin, en quelque sorte. Le trapèze volant m'a toujours fasciné. Ça m'était bien égal qu'elle soit maintenant un peu... forte. J'aimais l'idée qu'elle ait été trapéziste. De toute façon, c'était seulement pour les emballages.

– Elle adore votre cantine. Et les deux seules fois où j'en ai profité m'ont révélé qu'il y avait quelqu'un de très compétent en cuisine.

– Oui, notre bonne vieille Grand-Mère Florence. C'est Mrs Dinwiddy qui nous l'a dénichée. Plus exactement, c'est une de ses parentes éloignées. Je n'ai pas eu grand-chose à voir avec son recrutement. Ici, personne ne dit non à Mrs Dinwiddy.

– Vraiment ? Et pourquoi ?

– C'est elle qui tient les rênes. Sans jamais le dire, Mr Albert lui fait une confiance aveugle. À travers lui, elle est derrière presque toutes les embauches.

– Ce doit être assez vexant pour vous, observa Agatha, qu’une simple secrétaire qui doit approcher de la retraite prenne de facto ces décisions à votre place.

– Pas du tout, dit Sayer. C’est un grand plaisir de travailler avec Mrs Dinwiddy. Mr Albert est un homme très occupé et le fait qu’il lui délègue beaucoup de choses nous fait gagner un temps précieux.

– Je vois. Autre chose : nous aimerions échanger quelques mots avec vos deux vigiles, Mr Bream et...

– Angus Bream et Farley Dunster. Angus est là le jour, Farley la nuit.

– Tous les deux des anciens des commandos de l’armée ? »

Tout en parlant, Agatha feuilletait les dossiers.

« Exact, répondit le jeune homme.

– C’est toujours comme ça avec les agents de sécurité, dit-elle avec une touche d’aigreur. Si la moitié de ceux qui prétendent avoir été militaires avaient vraiment combattu, il y en aurait une cohorte romaine. Vous avez vérifié leur passé ?

– Pas vraiment, reconnut Sayer. Vous comprenez, ils se sont présentés avec de très bonnes références et j’ai eu tout de suite l’impression d’avoir affaire à des types bien. »

Ce n’était pas la circonspection dont était censé faire preuve un efficace et ambitieux jeune DRH, jugea Agatha in petto.

« Puisqu’il travaille le jour, dit-elle, je voudrais parler à Angus Bream dès que possible.

– En fait, vous pourrez leur parler à tous les deux cet après-midi. Il y a un pot pour tout le personnel au domicile de Mr Albert. Mrs Morrison rentre chez elle après une assez longue absence, et c’est pour lui souhaiter la bienvenue. Vous devriez venir avec votre jeune collègue, si elle se sent en état.

– Oh, je suis sûre que oui. » Agatha sourit. « En général, elle guérit le mal par le mal. Une bonne friture bien grasse pour déjeuner et elle aura les

boyaux comme neufs.

– Vraiment ? » Sayer ne put cacher une expression ahurie. « Je n’aurais jamais cru... Je veux dire, elle semble si...

– Et votre ancienne réceptionniste, celle qui s’appelait Josie, si je suis bien renseignée ? Pourquoi est-elle partie ?

– Vous voulez dire Josie Trent ? Elle avait envie de voyager, de voir le monde. On ne peut pas lui en vouloir. »

À cet instant, Toni rentra dans la pièce et Sayer considéra sa réapparition comme le signal du départ. Il se leva avec un soupir, secouant la tête et lui lançant un dernier regard à la dérobée.

« Qu’est-ce qu’il a ? demanda la jeune femme quand la porte se fut refermée sur lui.

– Vos habitudes alimentaires lui donnent du souci, répondit Agatha avec un petit rire.

– Oh, je vois... » Toni hocha la tête. « Vous lui avez dit que j’avais l’intestin en révolution ?

– Oui, en brodant un peu. Alors, ça s’est passé comment ?

– C’était une bonne idée, cette excuse pour sortir fureter incognito, dit Toni. Je me suis promenée de couloir en couloir et j’ai regardé dans les bureaux et dans les autres pièces. La plupart étaient vides, je n’ai croisé personne. C’est un vaisseau fantôme, cette boîte ! Même au service des emballages et des expéditions, les employés ne faisaient que bavarder. Les gens ne travaillent pas ou presque pas, on a l’impression qu’il n’y a rien à faire ici. La trapéziste était assise avec deux autres filles à peu près de son âge, à manger des brioches au sucre et à boire du thé. Je me suis faite toute petite dans un coin quand j’ai vu arriver un des vigiles, le dénommé Dunster, je crois. Mais ce n’est pas la nuit qu’il est censé monter la garde ?

– Aujourd’hui, ils sont là tous les deux pour un pot de bienvenue. La femme de Mr Albert rentre chez elle après une longue absence. Et nous sommes invitées.

- Qu'est-ce que nous faisons maintenant ?
- Puisque vous en avez parlé, je ne dirais pas non à des brioches au sucre et à du thé.
- Excellente idée, approuva Toni en pouffant.
- Je connais le chemin de la buvette de Grand-Mère Florence, la cuisinière de la maison. Il faut sortir par-derrière et traverser la cour. Allons-y. »

Agatha prit son sac ainsi qu'un parapluie bienheureusement oublié dans la salle de réunion. Il semblait pleuvoir dehors, et sa veste Dior mohair et soie n'aurait pas supporté sans dommage d'être mouillée. Toni et elle s'engagèrent dans un couloir aux murs nus, sans rien entendre d'autre que le claquement de leurs talons sur le lino froid.

« Vous avez raison, dit Agatha quand elles arrivèrent au bout. Cet endroit est complètement mort ! En comparaison, la Société des dames de Carsely pourrait passer pour la dernière boîte à la mode. Il y a de quoi se demander si Morrison's n'est pas une couverture pour cacher autre chose. Un grand décor vide que tout le monde prend pour une entreprise active et prospère.

– Dans ce cas, nous y sommes intégrées, à ce décor, observa Toni. Le duo de détectives engagé pour que les non-initiés croient qu'il y a quelque chose à voler. Quelque chose à protéger.

– Quelque chose de plus important que les brioches au sucre de Grand-Mère Florence, vous voulez dire ? » plaisanta Agatha. Puis elle reprit son sérieux. « Ce que nous savons maintenant, c'est que la nouvelle batterie révolutionnaire, retardée ou non, se trouve à des milliers de kilomètres, et que... Attendez une seconde. Vous avez entendu ? »

Le bruit s'éleva de nouveau. Nasillard, sur deux notes, impossible à confondre avec un autre. Agatha rayonna d'enthousiasme.

« Un âne ! s'écria-t-elle. J'entends braire un âne !

– Quand nous sommes venues la première fois, John Sayer m’a dit que c’était l’animal de compagnie de la femme du patron, expliqua Toni. Il y a une écurie de l’autre côté des décombres de l’unité de recherche, sur le chemin du manoir des Morrison.

– Je veux le voir, décida Agatha, les yeux soudain humides d’émotion. J’adore les ânes.

– Par pitié, non ! protesta Toni d’un ton plaintif. Des brioches au sucre bien collantes, c’est beaucoup plus intéressant qu’un vieil âne puant. »

Mais Agatha n’était pas disposée à céder. Pour elle, les ânes faisaient partie des rêves d’enfant qu’elle n’avait jamais réalisés. Ils figuraient en bonne place sur sa carte postale personnelle de la campagne anglaise idéale, celle des promenades en selle au bord de la mer et du bonheur des vacances familiales dans des lieux comme Weston-super-Mare ou Scarborough, qui lui avaient toujours semblé délicieusement exotiques. Aussi se dirigea-t-elle vers une porte qui, selon ses calculs, devait s’ouvrir sur le chemin pavé de l’écurie.

« Bon, d’accord, soupira Toni, trottant derrière elle pour la rattraper. Puisque vous y tenez, allons le voir, cet âne. Pour votre gouverne, il s’appelle Wizz-Wazz... »

L’endroit était désert et seule une vieille Land Rover éclaboussée de boue était garée dans un coin. De l’unique box occupé, l’âne poussa de sonores braiements de bienvenue en entendant qu’il avait de la visite. À l’angle était posé un seau de carottes, dont Agatha choisit la plus propre avant de continuer son chemin, sur la pointe des pieds pour ne pas égratigner les talons en cuir délicat de ses élégants escarpins Christian Louboutin dans les traîtres interstices entre les pavés. Mais au bout d’une dizaine de pas, elle renonça et tendit le parapluie à Toni, car elle jugeait plus prudent de se déchausser. La carotte dans une main, la paire de Louboutin dans l’autre, elle s’approcha à petits pas du box.

Quand elle fut assez près – la longueur d'un bras lui sembla la bonne distance –, elle regarda par-dessus la porte pour découvrir la bête qui brayait par intermittence à l'intérieur. C'était un bourricot courtaud et très poilu, à la robe et à la crinière d'un brun tirant sur le roux, avec une large tache blanche sur le chanfrein et autour de la bouche. Des poils blancs aussi entouraient et soulignaient ses doux yeux couleur chocolat et, quand il cligna des paupières, Agatha eut le temps d'admirer les plus longs cils noirs qu'elle eût jamais vus, recourbés, qui donnaient à l'animal un regard presque langoureux.

« Il est joli comme un cœur, vous ne trouvez pas ? » dit-elle à Toni. Puis elle s'avança d'un pas de plus, avant de reculer en toute hâte, fronçant très fort le nez. « Oh, mais ce monsieur a de gros problèmes d'hygiène corporelle !

– Son box a grand besoin d'être décrotté, dit Toni, jetant un coup d'œil par-dessus la porte. Et ce n'est pas un monsieur, c'est une dame. Ce que les éleveurs britanniques appellent une Jenny, alors qu'un âne mâle, c'est un Jack. »

Agatha posa sur elle un regard interrogateur.

« Oh, c'est juste un documentaire que j'ai vu une fois à la BBC », expliqua la jeune femme. Puis elle haussa les épaules. « De toute façon, c'est vous qui êtes censée être une passionnée des ânes.

– À vrai dire, avoua Agatha, c'est la première fois que j'en vois un pour de vrai. Et je ne suis plus très sûre de les aimer autant que je le croyais. »

De nouveau, elle fit un pas en avant et tendit la carotte à la bête. Wizz-Wazz dénuda ses longues dents jaunes et étira le cou, arrachant la carotte à l'instant où Toni lui assenait un coup de parapluie juste au-dessus des naseaux. L'ânesse leva la tête et la fixa des yeux, incrédule. Agatha en fit autant.

« Pourquoi... ?

– J'ai cru qu'elle allait vous mordre. »

Wizz-Wazz sembla réfléchir tandis que sa mâchoire inférieure s'activait en rond et qu'elle mastiquait la carotte. Puis elle recula au fond du box et marqua un temps d'arrêt avant de charger, le front en avant. Au grand effroi des deux femmes, la porte céda et s'ouvrit toute grande. L'animal franchit le seuil et regarda Toni d'un air mauvais. Ses yeux bruns s'étaient réduits à deux étroites fentes sinistres et leur blanc était injecté d'un rouge étonnamment cruel. Agatha fit bravement un pas de côté, un talon aiguille Louboutin au bout de chaque main et, ainsi armée, s'interposa entre l'ânesse et sa jeune assistante. Mais pourquoi se mettait-elle en danger ? se demanda-t-elle. N'était-ce pas Toni qui les avait fourrées dans ce pétrin ? Toutefois, d'autres mouvements trop vifs seraient sûrement imprudents.

Wizz-Wazz prit quelques instants de plus pour décider comment réagir au perfide coup de parapluie, et ce fut la colère qui l'emporta. Si quelqu'un avait voulu voir à quoi ressemblait une ânesse en fureur, c'était la bonne occasion. Ses dents apparurent de nouveau et elle lança la tête en avant tout en émettant un braiement rageur, aspergeant Agatha d'une giclée de salive gluante et de bribes de carotte mâchée.

Tandis qu'elle prenait une profonde inspiration et se préparait à une autre attaque, Agatha ne vit qu'une chose à faire et cria :

« Filons ! »

Les deux femmes s'enfuirent en courant de toute leurs forces et ne s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle qu'une fois qu'elles se crurent hors de portée de l'animal.

Agatha baissa les yeux sur sa tenue souillée de bave d'ânesse et de bouts de carotte. Elle voulut faire un commentaire.

« Plus tard, Agatha ! clama Toni, jetant un coup d'œil vers la cour de l'écurie. Elle nous poursuit ! »

Elles foncèrent vers le bâtiment principal, jusqu'à la porte par laquelle elles étaient sorties, mais ce fut pour découvrir qu'elle n'avait pas de poignée à l'extérieur : c'était une porte coupe-feu qui ne s'ouvrait que du

dedans. Wizz-Wazz surgit au coin du bâtiment et les regarda méchamment, leur montrant ses effrayantes dents jaunes.

« Le parking ! dit Toni. C'est notre seule chance. »

Courant de nouveau, cette fois vers l'endroit où la jeune femme s'était garée, à quelques pas de l'entrée principale, elles se jetèrent dans la voiture et Toni se dépêcha de faire rugir le moteur pour rouler en toute hâte en direction du portail de l'usine.

« Tout ça est de votre faute », gronda Agatha pantelante.

Avec le pouce et l'index, elle ôtait de ses cheveux des fragments de carotte baveux et, du revers de la main, faisait tomber de sa veste – sa belle veste mohair et soie de la boutique Dior de Londres – des grumeaux de bouillie orange.

« Ce n'est pas moi qui ai voulu voir cette sale bête, se défendit Toni avec humeur.

– Non, mais c'est vous qui l'avez frappée avec le parapluie comme une tortionnaire d'animaux ! Pourquoi diable avez-vous fait ça ?

– J'ai voulu vous protéger. Je l'ai sentie hostile et agressive.

– Allons donc ! Elle n'a fait que tendre le cou pour attraper la carotte.

– À moins qu'elle n'ait voulu vous arracher les doigts avec ses dents !

– Oh, qu'est-ce que ça peut faire, quelques doigts, comparés à une veste comme on n'en a qu'une fois dans sa vie ? gémit Agatha consternée, frottant les taches qui maculaient l'étoffe. Ramenez-moi chez moi, j'ai besoin de me changer. Nous reparlerons de tout ça plus tard. »

Elles traversèrent en silence le centre de Mircester pour prendre la route de Carsely. L'humeur dans la voiture était aussi pesante que les gros nuages menaçants qui s'amassaient dans le ciel orageux.

Agatha prit une douche prolongée, lava ses cheveux visqueux et se remaquilla avec le plus grand soin. Puis elle fouilla dans son abondante garde-robe et choisit un chemisier en soie blanche à l'encolure échancrée, ainsi qu'une veste Ted Baker d'une subtile nuance rose corail qui flattait sa silhouette aussi bien boutonnée qu'ouverte. Aujourd'hui, décida-t-elle, elle la laisserait déboutonnée. C'était la veste d'un ensemble, et le pantalon assorti s'arrêtait à mi-mollet. Complété par des sandales gris argent à haut talon, ce pantalon faisait paraître ses jambes plus longues et plus belles. Mais, jetant un coup d'œil par la fenêtre au ciel couleur de plomb, Agatha s'interrogea : le corail n'était-il pas une couleur trop estivale ? Bah ! De toute façon, Toni et elle étaient invitées à quelque chose de festif. Et elle serait en compétition avec sa jeune assistante, réchappée sans dommage du drame de la carotte, et avec Mrs Morrison, qui aux dires de John Sayer était une femme d'une grande beauté.

Après un dernier regard à son reflet dans le miroir en pied, Agatha soupira. Pouvait-elle les concurrencer ? Devait-elle-même s'y essayer ? Il n'y avait pas d'homme chez Morrison sur qui elle pût, même de loin, envisager de jeter son dévolu. L'athlétique Mr Sayer était un jeune homme intrigant, mais à peine sorti de l'adolescence boutonneuse. Dans ces conditions, qu'avait-il pour susciter son intérêt ? Eh bien, quelque chose d'insolite. Quelque chose qui n'était pas vraiment « normal ». Mais à vrai

dire, cette observation s'appliquait à toutes les personnes qu'elle avait rencontrées chez Morrison.

De nouveau, elle fixa le visage sans joie qui lui rendait son regard dans le miroir et se secoua mentalement. Ne te laisse pas abattre, Agatha. Tu n'as pas besoin d'entrer en compétition avec les autres femmes. Tu es la détective Agatha Raisin, c'est à elles d'entrer en compétition avec toi ! Prenant sur le dossier d'une chaise un de ses manteaux préférés, en fausse fourrure d'un rouge profond, elle l'enfila. La fourrure cramoisie était une fantaisie juvénile et frivole, mais pourquoi fallait-il que ce soient seulement les jeunes qui aient le droit de se faire plaisir ?

Au rez-de-chaussée, dans le salon, elle trouva Toni qui envoyait un texto de son téléphone.

« Un nouveau petit ami ? demanda-t-elle.

– Non... Ou plutôt... Euh... Je veux dire..., balbutia la jeune femme.

– Peu importe pour le moment, décréta Agatha. Quant à cet épisode de ce matin avec l'ânesse... J'ai décidé que nous n'en parlerions plus. » Sur ces mots, elle en parla en long, en large et en travers, achevant un soliloque de plusieurs minutes en ces termes : « Voilà pourquoi les décisions trop hâtives peuvent avoir de fâcheuses conséquences et... Mais qu'est-ce qui ne va pas ? »

La poitrine de Toni se soulevait, car elle luttait contre les sanglots. Qu'est-ce qui lui prend ? se demanda Agatha. C'est à peine si j'ai dit deux phrases.

« C'est seulement que... »

Toni faisait passer son téléphone d'une main à l'autre.

« Je vois. Des problèmes avec un homme », dit Agatha.

Elle lui avait délivré sa leçon debout près de la cheminée, mais s'assit sur le sofa à côté de son assistante, les fesses sur le bord du coussin pour ne pas froisser son pantalon. Agatha n'était pas réputée pour sa nature compréhensive. Elle n'était pas non plus encline aux épanchements de

compassion, mais si elles devaient découvrir ce qui se passait chez Morrison, elle avait besoin que son adjointe fût au meilleur de sa forme, non accablée et larmoyante comme une lycéenne fraîchement plaquée. Même si à vrai dire, pensa-t-elle, Toni n'était pas beaucoup plus âgée qu'une lycéenne.

« Vous... Vous avez envie d'en parler ? »

L'idée lui vint qu'elle devrait réconforter la jeune femme d'un câlin maternel, mais elle vit une grosse larme laisser une traînée de mascara sur la joue de Toni et se ravisa. Une veste détruite dans la journée, c'était assez. Elle prit sur la table basse une boîte de mouchoirs en papier et la lui tendit.

« Le problème, dit Toni presque dans un murmure, c'est qu'il est pressé de se marier... et j'aimerais bien aussi, mais...

– Mais pas avec lui, coupa Agatha pour la tirer d'embarras. Vous n'êtes pas vraiment amoureuse de lui, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas...

– Alors, c'est que vous ne l'êtes pas. Si vous l'étiez, vous le sauriez. Et un mariage célébré sans que les fiancés se portent un amour sans réserve est voué à l'échec.

– Je savais que vous diriez ça, dit Toni en reniflant.

– Donc, vous savez aussi que j'ai raison. D'ailleurs, j'ai toujours raison.

– Mais je crois que lui est amoureux de moi...

– Évidemment qu'il l'est ! Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Vous êtes une beauté, le rêve de n'importe quel jeune homme. Sans parler des hommes âgés. Mais pas en ce moment. Vous avez plutôt une tête de déterrée. » Puis Agatha sourit et ajouta : « Mais même en déterrée, vous n'êtes pas vilaine du tout, vous savez ?

– Il faut que je me rafraîchisse, dit Toni, se mouchant avec un bruit de corne de brume si puissant que même Wizz-Wazz en aurait été jalouse.

– Vous savez où est la salle de bains. Faites vite, on nous attend pour ce pot de bienvenue et un petit verre ne nous fera pas de mal.

– À ce propos, révéla Toni, s’arrêtant un instant à la porte, j’ai téléphoné à Mrs Dinwiddy pendant que vous vous prépariez, pour avoir des détails sur cet après-midi. Ce ne sera pas vraiment un pot, parce qu’on ne servira que du thé.

– Quoi ? s’écria Agatha. Est-ce que c’est une façon de fêter le retour de quelqu’un qui revient après une absence ? Mrs Morrison n’aime pas boire ?

– Un peu trop au contraire, répondit Toni, s’engageant dans l’escalier. Mrs Morrison revient d’une cure dans une clinique très chic et très chère pour personnes souffrant d’addiction. »

Agatha traversa le salon, ouvrit les portes du bar et se servit une bonne rasade de gin.

Tandis que Toni les conduisait chez les Morrison, Agatha repassa dans sa tête tout ce qui s’était passé dans la matinée, jusqu’à la rencontre malheureuse avec Wizz-Wazz. Ce dernier incident, décida-t-elle, était à enfouir au fond de sa mémoire. Un jour, dans un futur lointain et encore très flou, peut-être parviendrait-elle à en rire, mais rien n’était moins sûr.

« Quelque chose me gêne chez John Sayer, dit-elle. Il m’a semblé très sûr de lui. Et même assez imbu de sa personne.

– J’ai lu son dossier, dit Toni. Il n’y a pas grand-chose à signaler. Il est passé par une école privée dont je n’ai jamais entendu parler, il a fait ses études supérieures dans une université de seconde zone, puis plus rien jusqu’à son engagement chez Morrison il y a environ un an. Le salaire qu’il touche n’est pas mirobolant.

– Voilà ce qui cloche ! Il n’est pas beaucoup payé, mais de toute évidence il dépense une fortune pour s’habiller. D’où vient l’argent ? »

Le seul homme de la connaissance d’Agatha qui eût des goûts vestimentaires aussi dispendieux était Charles. Certes, ses terres ne constituaient pas une grosse source de revenu, insuffisante en tout cas pour l’entretien de sa vaste propriété et pour son train de vie exorbitant, mais Agatha l’avait aidé à équilibrer ses finances en lui faisant connaître un des

meilleurs gestionnaires de patrimoine de la City de Londres, celui qui était en charge de ses propres investissements. Cette rencontre avait été assez fructueuse pour que depuis lors Charles ne fût plus jamais dans le rouge à la banque, même s'il était clair qu'il ne roulerait jamais sur l'or. « Riche en titres, pauvre en argent » : ainsi pouvait-on le définir. Mais, pensa Agatha, la formule ne s'appliquerait jamais au jeune Mr Sayer, qui n'appartenait pas à l'élite sociale du pays ni à sa petite aristocratie terrienne et, faute d'être né dans la famille qu'il fallait, n'en ferait jamais partie même s'il avait passé des années à en exhiber les coûteux codes vestimentaires. Combien d'années ? C'était l'autre question posée par le cas John Sayer.

« Donc, résuma-t-elle, il a suivi des études universitaires et il s'est fait recruter par Morrison's l'année dernière. C'est tout ?

– C'est tout, confirma Toni. Aucune trace d'un passage chez un autre employeur.

– Mais il a dû quitter l'université vers vingt-deux ans, et il n'a commencé chez Morrison qu'à vingt-sept ans. Où diable était-il dans l'intervalle ?

– Bonne remarque, reconnut Toni. Mais il y a autre chose que j'ai trouvé curieux. Vous vous rappelez comme Mrs Dinwiddy a semblé agitée hier soir ? Elle tenait obstinément à ce que nous soyons parties avant l'arrivée du vigile. À croire qu'elle avait peur de lui.

– Bonne remarque également, dit Agatha. Il faudra que nous la revoyions seules à seule. Si nous la poussons dans ses retranchements, elle laissera peut-être échapper quelque chose. »

Toni tourna à gauche et franchit un portail aux hauts montants surmontés de deux énormes ananas en pierre.

« Des ananas ? s'étonna-t-elle. Qu'est-ce qu'ils font là ?

– Ce sont des symboles de richesse », expliqua Agatha, se remémorant quelque chose que Charles lui avait appris un soir où ils achevaient un somptueux dîner au Savoy de Londres (dont elle avait payé l'addition) par

une tarte renversée et meringuée à l'ananas. « Quand ce manoir a été construit, au milieu du XVIII^e siècle, seuls les gens fortunés pouvaient se permettre de consommer des ananas mûris en serre ou importés des Amériques. Quand ils avaient des invités, ils en faisaient souvent l'ornement central de leur table. Ce n'était même pas pour les manger, seulement pour décorer, ou si vous voulez pour en mettre plein la vue. Et ils les réutilisaient encore et encore jusqu'à ce qu'ils commencent à pourrir. »

Elles dépassèrent l'écurie qui abritait la redoutable Wizz-Wazz, et l'allée dans laquelle elles s'engagèrent les conduisit au manoir. Entre deux chênes majestueux, la façade apparut, en pierre grège, surmontée d'un toit d'ardoises. La grande porte d'entrée superbement ornée était flanquée de trois fenêtres de chaque côté, aux encadrements peints en blanc. D'autres fenêtres similaires s'ouvraient aux deux étages supérieurs, et au niveau du toit la bâtisse se parait de pignons triangulaires. Sûrement l'ancien quartier des domestiques, se dit Agatha tout en admirant l'édifice. Sensiblement moins grand que la demeure de Charles, il était néanmoins assez imposant pour impressionner, mais aussi assez intime pour que ses occupants y mènent une vie confortable.

Toni se gara au côté d'autres voitures parkées sur le côté gauche. Puis, quand Agatha et elle s'approchèrent de la lourde porte en chêne, celle-ci s'ouvrit et Angus Bream apparut, qui les avait certainement vues arriver. Il les salua d'un bref hochement de tête et elles entrèrent dans un grand hall de réception. Du côté droit se dressait une large cheminée élégamment festonnée, mais sans feu brûlant dans l'âtre. Ensuite venait une série de portes en bois poli, et de l'autre côté un assez pompeux escalier conduisant au premier étage. Le personnel de la société Morrison's, que pour la plupart Agatha n'avait encore jamais rencontré, se tenait debout par petits groupes de trois ou quatre, une tasse sur sa soucoupe dans une main, l'autre main attrapant au passage d'appétissantes mignardises sur des plateaux portés par deux serveuses en robe noire stricte.

Agatha et Toni étaient arrivées juste au bon moment : John Sayer, accoudé au manteau de la cheminée et arborant à présent un veston un peu serré pour son torse et ses bras musclés, mais toujours pas de cravate, souleva une clochette en argent et la fit tinter. Les conversations se réduisirent à un murmure, puis se turent complètement quand Mr Albert Morrison s'avança. Au cours des quelques jours écoulés depuis leur précédente rencontre, pensa Agatha, il avait trouvé moyen de devenir encore plus terne. Le peu de cheveux qui lui restait, couleur gris trottoir, était ramené en arrière sur son crâne rosâtre et luisant, et sa silhouette trapue semblait franchement rondouillarde à côté de celles de Sayer planté derrière lui et du très svelte et très nerveux Farley Dunster, resté un ou deux pas en deçà.

Morrison ôta ses lunettes cerclées d'écaille, en replia soigneusement les branches et les rangea dans la poche poitrine de son blazer bleu marine.

« Bonjour tout le monde, commença-t-il, et bienvenue chez nous. Comme vous le savez, j'ai toujours considéré Morrison's comme une entreprise familiale, et vous faites tous partie de cette famille.

– Je n'ai jamais entendu quelqu'un d'aussi peu sincère, murmura Agatha dans l'oreille de Toni, depuis que votre concessionnaire vous a vendu votre horrible petite voiture.

– Chut ! » protesta un petit homme en se retournant vers elles.

Agatha lui adressa un rictus acrimonieux et il détourna aussitôt les yeux.

« Voilà pourquoi, poursuivit Morrison, je vous ai tous invités dans cette maison pour accueillir de nouveau mon adorable épouse Aphrodite Morrison. »

Il tendit le bras vers l'escalier et Agatha eut tout juste le temps de se dire que ce « de nouveau » signifiait selon toute vraisemblance que les médecins avaient déjà mis la dame au régime sec par le passé. Puis une vision se matérialisa en haut des marches.

Sans conteste, Aphrodite était une vraie beauté. Grande et svelte, elle prit la pose un instant, tête haute, la main gauche sur la rampe, la droite élégamment abandonnée le long de son torse. Ce bras droit devait être lesté par la grosseur du diamant à son doigt, qui dardait des rayons de lumière dans toute la pièce. Moins une bague qu'une boule à facettes comme dans les boîtes de nuit à l'époque du disco. Toni était bouche bée.

Dans sa longue robe sans manches qui luisait comme seule le peut la plus belle qualité de soie, Aphrodite descendit lentement et la « famille » des employés de son mari applaudit chacun de ses pas. La robe était ceinte à la taille d'une guirlande de myrte et de roses, les fleurs de la déesse grecque de l'amour, se rappela Agatha qui, au temps où elle travaillait dans la communication (mille ans plus tôt, lui semblait-il), avait assisté à une séance photo sur le thème de la Grèce antique. Elle s'émerveilla de la chevelure d'Aphrodite, d'un blond doré et rutilant, retenue par un bandeau en velours piqueté de pierreries qu'il aurait peut-être été plus juste d'appeler diadème, mais débordant quand même en flots abondants de boucles qui lui cascadaient sur les épaules. Tous ces cheveux, ce ne pouvait être naturel, pensa Agatha. Elle avait sûrement eu recours à des extensions, car aucune femme ne pouvait se vanter d'une crinière aussi torrentielle.

La petite assemblée s'écarta quand Aphrodite foula le sol du hall pour prendre gracieusement la main tendue de son mari. Elle avait au moins vingt ans de moins qu'Albert, dont Agatha situait l'âge autour de la cinquantaine. Glissant plus qu'elle ne marchait sur le dallage en marbre blanc, elle adressa aux présents des saluts de la tête et des sourires, mais sans qu'aucun de ces sourires creuse la moindre ride sur sa peau nacrée et parfaite. Puis, soudain, le sourire s'effaça. Les yeux d'Aphrodite se plissèrent, et en l'espace d'un instant son expression passa d'une douce et olympienne tranquillité à la fureur.

« Où c'est qu't'as laissé ma Wizz-Waaaazz ? » brailla la déesse avec un fort accent paysan.

– Chérie, ce n'est pas un endroit pour un âne, lui expliqua calmement son mari. Ce n'est pas possible de la faire entrer dans la maison.

– Cette foutue fête est pour moi et j'la veux, moi, ma Wizz-Waaaazz ! » vociféra Aphrodite.

Le son de sa voix se situait quelque part entre la sirène de police et la cornemuse trouée.

« Ne t'inquiète pas, chérie, la rassura Morrison. Nous allons faire venir Wizz-Wazz dans quelques minutes. »

Agatha, qui s'était faufilée vers l'avant pour assister de plus près à la scène, remarqua une autre transformation : se tournant vers John Sayer, Albert Morrison, de patron débonnaire qu'il semblait deux minutes plus tôt, s'était brusquement mué en tyran menaçant et sinistre.

« Dinwiddy est encore à l'usine, lança-t-il au jeune homme d'un ton dur. Allez lui dire qu'elle file à l'écurie et qu'elle nous fasse monter l'âne par Peter. Exécution ! »

Il regarda autour de lui, s'aperçut qu'Agatha l'observait et darda sur elle un regard venimeux. La détective recula et prit Toni par le bras. Mrs Morrison était maintenant silencieuse et avait étrangement retrouvé sa beauté sereine.

« À votre avis, qu'est-ce que c'est, cet accent qu'elle a ? demanda la jeune assistante quand elles furent ressorties du manoir.

– Quelque chose entre la campagne à vaches du Gloucestershire et les bas-fonds de Brooklyn, tout ça crié d'une voix de corneille qu'on étrangle, répondit Agatha. Venez vite, conduisez-moi à l'écurie. Nous avons peut-être une chance de prendre la Dinwiddy au dépourvu. »

Prenant la route, les deux femmes arrivèrent à destination en quelques instants. Quand elles descendirent de voiture, un vent froid avait commencé de souffler et Agatha resserra son col en fausse fourrure autour de son cou tout en longeant l'écurie pour en rejoindre l'entrée.

« Morrison a dit que Dinwiddy était encore à l'usine, rappela-t-elle à Toni. Je vais regarder si elle traîne dans les parages. Vous, vérifiez la réception et les bureaux. Voyons si nous pouvons la dénicher quelque part. »

Mais à peine eut-elle fait deux pas dans la cour de l'écurie qu'elle se figea sur place.

« Toni ! cria-t-elle. Revenez ! Je l'ai trouvée... »

Mrs Dinwiddy gisait sur les pavés, et du sang ruisselait d'une méchante plaie à l'arrière de sa tête. Elle avait la bouche ouverte et ses yeux fixaient le ciel gris, sans le voir. Près d'elle se tenait Wizz-Wazz, silencieuse et immobile. Toni apparut près d'Agatha et découvrit la scène. En quelques pas rapides, elle alla s'agenouiller à côté de Mrs Dinwiddy et lui tâta le pouls.

« Il faut... Il faut que nous appelions une ambulance, dit Agatha, fourgonnant dans son sac pour y trouver son téléphone bien qu'elle sût déjà ce que son adjointe allait lui dire.

– Trop tard, confirma celle-ci au bout d'un instant. Mrs Dinwiddy est morte. »

Agatha marcha jusqu'à Wizz-Wazz dont les immenses yeux bruns fixaient les pavés où était étalée la défunte Mrs Dinwiddy. Toni était déjà au téléphone et parlait à quelqu'un du commissariat. Agatha posa la main sur le dos de l'ânesse, dont le poil lui sembla rêche et piquant, et l'échine de la bête tressaillit sous la caresse. Wizz-Wazz était tremblante et, à présent qu'elle était tout près, Agatha entendit un murmure très sourd et très rauque qui provenait des profondeurs de son poitrail.

« Ma pauvre petite, lui dit-elle doucement. Tu crèves de peur, pas vrai ? Je pense que tu sais ce qui s'est passé. »

Elle ôta son manteau rouge et le drapa sur les épaules de l'animal pour le réchauffer, nouant sans les serrer les manches autour de son cou. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? se demanda-t-elle. Je l'adore, ce manteau. Il

n'est pas fait pour couvrir une vieille ânesse malodorante et... Mais la vision de Wizz-Wazz, ses beaux yeux bruns fixés sur le cadavre, lui arracha le cœur. Elle lui caressa le nez, puis se demanda soudain si elle n'était pas blessée. Baissant le regard, elle découvrit avec horreur que les deux sabots arrière de Wizz-Wazz étaient couverts de sang encore humide et ses pattes de derrière éclaboussées de taches très nettes d'un rouge obscur. Et ce n'était pas son sang, car le corps de l'ânesse ne portait pas même une égratignure.

« Non ! s'écria Agatha, faisant un pas en arrière. Ce n'est pas possible que tu l'aies... »

Quand la police arriva, une petite foule d'employés de la société Morrison's s'était déjà rassemblée. Ni Albert ni Aphrodite n'étaient descendus du manoir, mais les deux vigiles, Bream et Dunster, avaient eu la présence d'esprit de faire reculer tout le monde hors du périmètre de la cour, qui maintenant, à part le corps de Mrs Dinwiddy et Wizz-Wazz traumatisée, était complètement vide. L'ânesse n'avait pas bougé d'un pouce. Agatha se tenait près de l'entrée de l'écurie et fumait une cigarette, cependant que John Sayer guidait les premiers policiers et les ambulanciers vers le cadavre.

De loin, elle voyait Toni assise dans sa voiture, qui parlait au téléphone. Le petit ami de nouveau, sans aucun doute. Elle se demanda à quoi il pouvait ressembler. Un beau garçon, sûrement : Toni ne se serait pas entichée d'un homme dénué de charme. Agatha elle-même ne l'avait jamais fait. Ses amants passés avaient parfois été riches, parfois désargentés (Charles appartenait à cette seconde catégorie), mais il n'y en avait jamais eu de laid. Elle n'aurait pas voulu qu'on la voie au bras d'un homme que les autres femmes n'auraient pas trouvé attirant, sinon à quoi bon ? Ce qu'il y avait d'intéressant avec les hommes, c'est qu'on pouvait les exhiber comme une paire de belles chaussures neuves ou un bronzage en plein mois de janvier, quand tout le monde a le teint blafard et l'air lugubre.

Les hommes, reconnut-elle en son for intérieur, pouvaient aussi parfois être de bonne compagnie. Sans conteste, c'était le cas de Charles. Soudain, elle se demanda où il était, ce qu'il faisait. Il n'était pas planté au bord d'une cour d'écurie toute crottée à attraper la mort, c'était certain. Qu'est-ce que je fiche ici ? pensa Agatha, morose. Comment me suis-je fourrée dans ce guêpier ? Quel démon m'a poussée dans cette usine d'électronique sans intérêt, à perdre mon temps avec une ânesse maniaco-dépressive et, maintenant, le corps sans vie d'une secrétaire ?

Ce fut à cet instant que deux autres voitures de police apparurent. De la première descendit Bill Wong, qui marcha tout droit vers Agatha.

« Pas trop choquée ? lui demanda-t-il.

– Elle est affreuse, cette cravate, décréta Agatha, montrant du doigt le nœud autour du cou de Bill. Elle ne va pas du tout avec votre costume. Pas non plus avec votre teint. C'est tout sauf la couleur qui vous convient.

– Mais... C'est Alice qui m'en a fait cadeau.

– Ne la laissez pas vous habiller, Bill. Qu'elle s'occupe plutôt de vous déshabiller.

– Ce n'est pas vraiment le moment pour ces considérations, Agatha, dit Bill avec un soupir. Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé ici ? »

Agatha lui résuma succinctement la réunion pour le thé chez les Morrison, le comportement déroutant d'Aphrodite, Wizz-Wazz tremblante près du corps et ses précédents démêlés avec l'ânesse. Tandis qu'elle parlait, la haute silhouette efflanquée du divisionnaire Wilkes surgit à leur côté. Il était accompagné d'un homme plus petit, en qui elle reconnut le docteur Alec Bunbury, médecin légiste. Pendant que celui-ci allait examiner la dépouille de Mrs Dinwiddy, Wilkes se planta devant Agatha.

« Un vrai cadavre, cette fois, grogna-t-il. Pas un pied de mannequin. Une morte en chair et en os. Vous devez être très contente de vous, Mrs Raisin !

– *Contente ?* s’insurgea Agatha. Comment pouvez-vous croire qu’on puisse être content de découvrir une scène pareille ?

– J’ai cru comprendre que vous étiez la première sur le lieu de l’accident. J’ose espérer que vous n’avez pas...

– C’est un peu tôt pour classer cette mort comme un accident, vous ne croyez pas ? l’interrompit Agatha.

– C’est pourtant ce qu’indiquent les rapports préliminaires de mes hommes, dit Wilkes d’un ton autoritaire, et tout donne à penser que le coroner le confirmera. Ce dont personne n’a besoin, c’est d’une détective amateur empotée comme vous qui vienne fourrer son nez dans ce qui ne la regarde pas.

– EMPOTÉE ? cria Agatha. Je pense, cher inspecteur divisionnaire, que mes succès dans des enquêtes précédentes montrent assez...

– Si des investigations plus approfondies sont nécessaires, vous me ferez le plaisir de laisser mes hommes s’en charger ! aboya Wilkes. Et je suis commissaire divisionnaire, pas inspecteur !

– Vraiment ? ricana Agatha. Mais qu’est-ce qu’il faut faire pour être bombardé commissaire de nos jours ? Faire sauter une demi-douzaine de capsules de canettes de bière et trouver un slogan qui claque sur la prévention de la délinquance ?

– Prenez soin de noter la déposition de ce témoin, Wong, ordonna Wilkes à Bill avant de tourner les talons et de rejoindre Bunbury près du cadavre.

– Agatha, dit Bill quand il fut trop loin pour les entendre, vous ne pouvez pas lui parler sur ce ton. Après tout, c’est lui mon chef !

– Mon pauvre ami ! compatit ironiquement Agatha, s’éloignant de deux ou trois pas vers le centre de la cour, où le légiste était agenouillé près du corps. Mais taisons-nous maintenant. Je veux entendre ce que dit l’homme de science.

– La cause du décès ne laisse pas beaucoup de doutes, se prononça Bunbury, se relevant et ôtant ses gants en latex tachés de sang. Cette femme est morte d'un coup violent derrière la tête, porté avec un objet contondant. Je suis sûr de pouvoir le confirmer après l'autopsie. Et on dirait que le coupable est déjà en garde à vue. La forme de la plaie peut parfaitement correspondre à un traumatisme causé par un sabot. Donc, voici l'assassin le plus probable, ajouta-t-il avec un geste du menton vers l'infortunée Wizz-Wazz.

– C'est bien ce que je pensais ! croassa Wilkes d'un ton de triomphe. De toute évidence, nous avons affaire à un accident.

– Mais... Mais regardez ses chaussures, intervint Agatha. Vous ne trouvez pas un peu bizarre, pour le moins, que nous tombions sur un pied portant la chaussure de Mrs Dinwiddy, et qu'elle trouve la mort de cette façon deux jours plus tard ?

– Je trouve que c'est tragique, Mrs Raisin. Voilà ce que je trouve. Un tragique accident, voilà ce que c'est, et je vous interdis de nous faire perdre notre temps en essayant de nous prouver qu'il pourrait s'agir d'autre chose !

– La vraie tragédie, c'est que vous soyez en charge de cette affaire, riposta Agatha. Vous ne verriez pas un meurtre si on le commettait devant vous sous des projecteurs.

– Je me fiche comme d'une guigne de votre opinion », dit Wilkes d'un ton de mépris. Puis il se tourna vers Bill. « Inspecteur, je veux que cette histoire soit réglée le plus vite possible. Sans gaspiller une minute de plus. Nous avons déjà bien assez de pain sur la planche. »

Le divisionnaire partit en trombe vers sa voiture et Bill laissa Agatha seule quelques instants pour s'entretenir avec des agents en uniforme. Puis elle le rejoignit et lui demanda :

« Qu'est-ce qui va se passer, pour Wizz-Wazz ?

– Je suis incapable de vous le dire, répondit Bill, de toute évidence assez irrité contre elle. Le vétérinaire l'a examinée et elle ne porte aucune

blessure. Mais tout ça ne vous concerne plus, Agatha. »

À ce moment, un petit homme maigre et basané, en veste de ciré malpropre et coiffé d'une vieille casquette, arriva près d'eux. Il avait les mains enfoncées dans les poches, un exemplaire du *Racing Post* plié sous le bras et un bout de cigarette pendant au coin de la bouche.

« Eh bien, qu'est-ce qui se passe ici ? interrogea-t-il d'une voix éraillée.

– On peut savoir qui vous êtes ? demanda Bill en retour.

– Je m'appelle Peter Trotter », répondit l'homme. Du menton, il désigna une fenêtre au premier étage. « J'ai mon appartement là-haut, au-dessus de l'écurie. Je suis le palefrenier, je m'occupe de l'ânesse pour Mrs Morrison. C'est cette vieille peau de Dinwiddy qui est étalée dans la cour ?

– Dites-nous d'abord d'où vous venez, ordonna Bill.

– De la boutique d'un bookmaker à Mircester. J'ai parié sur le trot attelé de Cheltenham.

– Ne vous éloignez pas, dit Bill. Un de mes adjoints va prendre votre déposition. En attendant, veuillez rentrer l'ânesse dans son box. Le légiste et le vétérinaire en ont fini avec elle. »

Fourrant son journal dans sa poche, Trotter prit un harnais accroché à un clou dans le mur, puis se dirigea vers Wizz-Wazz. Il lui fixa le harnais sur la tête et le serra avant de tirer sur la bride.

« Allez, avance, vieille rosse puante », grommela-t-il en étouffant une toux.

Mais Wizz-Wazz refusa de faire le moindre mouvement.

« Allez, allez ! J'ai pas toute la soirée ! » beugla Trotter.

Aucune réaction de l'ânesse, décidément entêtée. Trotter prit son *Racing Post*, le roula en cylindre serré et frappa l'animal sur le côté de la tête.

« Mais... Qu'est-ce qui vous prend ? se récria Agatha, chargeant sur lui pour lui faire face. Vous ne voyez pas qu'elle est sous le choc ?

– Mêlez-vous de vos affaires, pauvre conne ! » lui lança Trotter.

Agatha se tendit et inclina la tête très légèrement de côté. D'une voix basse et sourde, elle demanda :

« Qu'est-ce que vous venez de dire ?

– J'ai dit... »

Mais Trotter n'eut pas le temps de répéter. Agatha lui arracha son journal et le souffleta avec force des deux côtés du visage.

« Arrêtez ! » Bill s'interposa entre eux et saisit le poignet d'Agatha avant qu'elle pût frapper de nouveau l'odieux personnage. « À quoi jouez-vous, Agatha ?

– Vous avez vu ce qu'il a fait ? répliqua-t-elle.

– Et elle, vous l'avez vue ? dit Trotter d'un ton furieux, pointant sur elle un doigt sale. Ça s'appelle une agression ! Je ne porterai pas plainte, mais croyez-moi, je n'oublie rien non plus. »

Agatha lui tourna le dos et saisit la bride pendante.

« Viens avec moi, Wizz-Wazz », dit-elle, et l'ânesse, calme et docile, la suivit jusque dans son box.

« Rentrez chez vous maintenant, Agatha, lui dit Bill. Nous pourrions reparler de tout cela demain. »

Quand Agatha et Toni parcoururent les dernières dizaines de mètres de l'allée reliant le portail aux ananas à la grand-route, une pluie assez forte avait commencé de tomber. Agatha fouilla dans son sac. Elle avait envie de fumer, mais ne voulait pas baisser la vitre de crainte d'être mouillée. Toni tourna à droite en direction de Mircester.

« Ça pouvait très bien être un accident, vous ne croyez pas ? dit-elle, se penchant vers le pare-brise où les essuie-glaces avaient écrasé des chiures de mouche dans son champ de vision. Je veux dire... Nous savons par expérience que Wizz-Wazz peut se montrer très agressive.

– Parler d'un accident, c'est comme dire qu'il coule du gin des robinets de ma cuisine, trancha Agatha. Bien sûr, ce serait pratique, mais ce n'est pas

la vérité. Il se passe trop de choses louches chez Morrison. Et sur le lieu de la mort, il y avait quelque chose qui clochait. »

Elle se représenta la cour pavée dans sa tête, tentant de visualiser ce « quelque chose » qui n'allait pas, qui ne cessait de la tarabuster, tapi au fond de sa mémoire mais lui criant : « Regarde ! Je suis là ! Je suis l'évidence même, conne que tu es ! » Le mot lui fit repenser à Trotter et, par association, elle revit l'image de l'ânesse.

« Oh, zut et zut ! s'écria soudain Agatha. J'ai laissé mon beau manteau autour du cou de Wizz-Wazz.

– Vous voulez que nous retournions le chercher ? proposa Toni en ralentissant.

– Non, oubliez. Ça peut attendre, répondit Agatha. Et ce sera une bonne excuse pour revoir l'écurie demain. Parce que je veux savoir ce qui s'y est vraiment passé. Ce n'était pas un accident, Toni. Mrs Dinwiddy a été assassinée.

– Pourtant, on aurait bien dit que l'ânesse s'était mise en colère et l'avait tuée d'une ruade, objecta la jeune femme.

– C'est ce qu'on a voulu faire croire. Et tout le monde, la police en tête, est gentiment tombé dans le panneau.

– Mais comment voulez-vous qu'on oblige un âne à tuer quelqu'un ? Un meurtre avec un âne en guise d'arme du crime, c'est inédit dans les annales.

– Wizz-Wazz ne l'a pas tuée, dit fermement Agatha. Je ne suis pas très familière des animaux, mais j'ai bien senti que cette pauvre bête était terrifiée. Et les taches de sang sur ses pattes n'étaient pas crédibles. Trop régulières, trop parfaites. Pas du sang qui avait giclé. Plutôt comme si quelqu'un les avait peintes. Il y a eu meurtre, croyez-moi. Je ne sais pas encore comment, mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

– Il y a quelque chose de bizarre dans tout ça, je le reconnais, dit Toni, en s'engageant sur la route familière de Carsely. Ce qui est le plus bizarre,

c'est que Mrs Dinwiddy ait trouvé la mort juste au moment où nous sondons ce qui se passe chez Morrison.

– Bizarre n'est pas le bon mot, rectifia Agatha. Je dirais plutôt suspect. Je sens qu'il y a un loup dans la bergerie, Toni.

– Un loup déguisé en âne, dit Toni avec un sourire.

– J'ai l'impression que vous ne prenez pas cette affaire au sérieux », lui reprocha Agatha avec humeur.

Les pleins phares balayèrent les lilas battus de pluie qui conduisaient à son cottage. Toni s'arrêta devant le portail.

« Bon. Je vous attends à l'agence demain à la première heure, dit Agatha. D'ici là, j'aurai réfléchi à ce qu'il convient de faire maintenant.

– Vous vous souvenez que demain, j'aurai un peu de retard ? lui rappela son assistante. Je vous ai dit que j'avais rendez-vous chez le dentiste...

– Compris, soupira Agatha. Nous discuterons demain quand vous aurez quitté la chambre de torture.

– Ce n'est qu'une visite de routine, tempéra Toni, souriant de nouveau. Ça ne vous ennuie pas d'être seule ce soir ? Je peux rester avec vous si...

– Non, tout ira très bien, dit Agatha. Je suis sûre que vous avez un meilleur endroit où passer la soirée.

– Ma foi, je...

– À demain. »

Agatha se hâta de remonter son allée, voûtant les épaules et baissant la tête sous la pluie. Elle farfouilla dans son sac pour trouver ses clefs, puis se rua à l'intérieur, secouant ses cheveux mouillés tout en pressant l'interrupteur. Boswell et Hodge, ses deux chats, apparurent en trotinant sur leurs délicats coussinets, la queue dressée, les yeux brillants.

« Bonsoir, vous deux ! roucoula-t-elle. C'est gentil de venir m'accueillir. Mais vous avez faim, je suppose ? » Elle s'accroupit pour les caresser tandis qu'ils tournaient autour de ses jambes et se frottaient à ses

chevilles. « Passons dans la cuisine, que je vous trouve quelque chose à manger. »

Ils étaient souples et bien chauds sous sa main, réconfortants, agréables au toucher. Comme leur fourrure était plus douce que les poils rêches sur le dos de Wizz-Wazz ! Et ils ronronnaient très fort, sur un rythme régulier comme s'ils avaient un tout petit moteur bien réglé dans la poitrine. Agatha continua de leur caresser la tête, puis leur chatouilla le dos. Eux étaient de vrais animaux de compagnie. Par quelle aberration nourrissait-on une ânesse psychotique, un animal qui vous crachait dessus des bouts de carotte baveux et vous courait après ?

Il lui semblait impossible qu'Aphrodite Morrison s'intéresse réellement à Wizz-Wazz. Comment la pauvre bête pouvait-elle trouver sa place dans la vie d'une femme comme elle ? L'inadéquation était flagrante. L'ânesse était bien trop têtue, exigeante et imprévisible, sans compter qu'elle sentait très mauvais. L'idée traversa Agatha qu'elle était peut-être un peu comme Wizz-Wazz – à part l'odeur, évidemment. Peut-être étaient-elles deux inadéquates et, du coup, l'une et l'autre condamnées à la solitude.

Elle se demanda comment elle s'était débrouillée pour se retrouver seule ce soir. James, bien sûr, était absent, occupé à s'émerveiller de quelque monument tout couvert de poussière au sommet d'une montagne que personne ne connaissait dans un pays indifférent au reste de la planète, mais où diable était passé Charles ? À l'heure qu'il était, son grand ami, ou plus probablement Gustav, son majordome, avait dû apprendre par le téléphone arabe qu'elle avait sur les bras un autre dossier délicat. Il s'était dit intéressé par ce qui se passait chez Morrison. Dans ce cas, où était-il maintenant que le problème, qui n'était d'abord qu'intrigant, s'était mué en une affaire de meurtre ?

Mais y avait-il vraiment eu meurtre ? Agatha remplit de pâtée les bols de ses chats et réfléchit au triste sort de la pauvre Mrs Dinwiddy. C'était une femme peu sympathique, pour ne pas dire franchement irritante, mais

qui au monde avait pu la haïr ou la trouver dangereuse au point de vouloir la tuer ?

Dans l'hypothèse assez invraisemblable où elle aurait entretenu une liaison avec Albert Morrison et où cette situation aurait pris un tour violent, il n'était pas impossible que soit lui, soit Aphrodite ait voulu l'éliminer. Elle avait aussi travaillé en étroite collaboration avec le jeune John Sayer. Peut-être avait-elle découvert quelque chose sur son mystérieux passé – ce « trou » de plusieurs années sur son C.V. – et cette découverte lui avait-elle coûté la vie ? Et que penser de Josie, l'ancienne réceptionniste, qui avait possiblement été sa rivale dans les amours de son patron ? Pouvait-elle être mêlée à sa mort ? À moins qu'il ne faille chercher du côté du vigile que Mrs Dinwiddy avait semblé si alarmée de croiser.

Agatha laissa échapper un gros soupir et baissa les yeux. Ses chats dévoraient leur pâtée, ce qui lui rappela qu'elle n'avait pas pris un vrai repas de toute la journée. Elle ouvrit le freezer et en tira deux plats tout préparés sous vide, qu'elle pouvait enfourner directement dans le micro-ondes. Curry de poulet ou lasagnes ? Ni l'un ni l'autre. Elle remplaça les deux boîtes en carton dans leur sépulture de glace, alluma une cigarette et se versa un verre de vin.

Toute à ses réflexions sur la macabre découverte du jour, elle entendit frapper à la porte. Qui cela pouvait-il être ? Charles, peut-être ? Enfin, il se montrait ! Mais quand elle ouvrit, ce fut pour découvrir sur le seuil Margaret Bloxby, la sympathique femme du pasteur, les deux mains gantées de maniques molletonnées et tenant devant elle une petite marmite en fonte avec son couvercle.

« Bonsoir, Mrs Raisin. On m'a rapporté qu'il s'était passé quelque chose d'horrible chez Morrison, dit aussitôt Mrs Bloxby. Vous devez avoir eu un terrible choc, n'est-ce pas ? Du coup, je me suis dit qu'un peu de compagnie ne pouvait pas vous faire de mal.

– Vous êtes le réconfort en personne, répondit Agatha, touchée. Entrez vite vous abriter de la pluie. »

Mrs Bloxby se dirigea tout droit vers la cuisine, disant par-dessus son épaule :

« Je parie que vous n’avez rien mangé de bon de la journée, mais je vous ai préparé un ragoût comme vous les aimez. Alf travaille à une homélie et il n’a pas besoin de moi. Cette nuit, je pourrais coucher dans votre chambre d’amis pour que vous ne restiez pas seule.

– Merci beaucoup, dit Agatha, qui se sentit brusquement sur le point de fondre en larmes. Vous êtes vraiment une amie en or.

– Maintenant, dit Mrs Bloxby, posant deux assiettes sur la table, racontez-moi tout ce qui s’est passé. »

Agatha était assise à la table du petit déjeuner en face de Mrs Bloxby, sirotant un mug de café et croquant une tartine grillée qu'elle venait de beurrer avec soin. C'était le parfum du pain grillé qui l'avait réveillée, et elle s'était hâtée d'enfiler sa robe de chambre et de descendre au rez-de-chaussée, où elle avait retrouvé son amie devant le fourneau.

« Vous avez bien meilleure mine ce matin, lui dit celle-ci. C'est incroyable, les bienfaits d'une bonne nuit de sommeil.

– Si je me sens plus en forme, c'est entièrement grâce à vous, répondit Agatha. Votre ragoût était un délice, et pouvoir me décharger de toute cette histoire d'espionnage et de meurtre était ce qu'il me fallait pour me remettre les idées en place.

– Sachez que je suis toujours là si vous avez besoin de moi, dit Mrs Bloxby avec un sourire. À ce que vous m'avez expliqué, on dirait bien que cette malheureuse femme s'est vraiment fait assassiner. Mais il ne faut pas que vous essayiez de résoudre l'affaire toute seule. Miss Toni vous aidera. Et faites aussi appel à votre bras droit, Mr Mulligan.

– Je ne manquerai pas de me faire assister par Patrick, acquiesça Agatha en faisant tomber des miettes des coins de sa bouche. Il a passé tant de temps dans ce sinistre hôtel de Mircester qu'il doit avoir besoin de se changer les idées. Et il a gardé beaucoup de contacts pour se renseigner sur le passé de tous ces gens, à commencer par les vigiles et John Sayer. Toni m'accompagnera à l'usine Morrison's tout à l'heure. Je veux savoir ce que

les employés pensent de la mort de Mrs Dinwiddy, et je veux aussi fureter encore une fois.

– Dans ce cas, il vaut mieux que je vous laisse, dit Mrs Bloxby, enfilant son manteau. À dix heures, j’ai une réunion de la Société des dames et à partir de midi, la chorale de Mircester vient répéter dans la salle paroissiale. Ce devrait être assez particulier, parce que le chef de chœur a des idées très innovantes pour associer Monteverdi et Motörhead. Sans compter qu’Alf a lui aussi besoin de son petit déjeuner.

– Merci encore pour hier soir, lança gaiement Agatha tandis que la femme du pasteur se dirigeait vers la porte. Il est temps que je me prépare. Raisin Investigations est sur la trace d’un meurtrier ! »

Toni rongea son frein dans la salle d’attente du dentiste. Il y avait maintenant un bon quart d’heure qu’elle patientait et elle commençait à sérieusement s’ennuyer.

Elle observa les affiches sur les murs. L’une d’entre elles exhibait un jeune couple se promenant main dans la main le long d’une plage déserte sous un beau ciel d’un bleu d’azur. Leurs sourires éblouissants brillaient plus fort que le soleil, car c’était une publicité pour le blanchiment dentaire. Toni se demanda si ces jeunes gens étaient aussi amoureux qu’ils en avaient l’air. Sûrement pas : l’un et l’autre n’étaient que des mannequins payés pour prendre la pose. Ils n’avaient pas besoin de passer des soirées ensemble, et encore moins le reste de leur vie. Et pas besoin non plus de rencontrer leur future belle-famille. Ou de feindre d’aimer les mêmes musiques que l’autre, les mêmes programmes télévisés ou la même couleur de peinture pour les murs de la salle à manger. Il était même possible qu’ils ne se trouvent pas sympathiques. Peut-être la seule chose que le couple avait en commun était-elle leur dentition d’une blancheur inconcevable.

Toni poussa un gros soupir. Elle tentait désespérément de combattre la pensée que son jeune médecin et elle avaient eux aussi très peu en commun. Peut-être n’était-il simplement pas celui qu’il lui fallait. Ou alors, c’était

une question de timing. Peut-être n'était-elle pas prête pour la relation à long terme à laquelle elle croyait aspirer. Mais comment le lui expliquer ? Elle claqua la langue d'exaspération et prit en haut de la pile en désordre sur la table basse devant elle un magazine de potins mondains imprimé sur papier glacé. À sa grande surprise, c'était un numéro de cette année, et même celui du mois en cours, publié quelques jours plus tôt.

Elle feuilleta des pages bourrées de publicités pour des marques de luxe de montres, de vêtements, de voitures et de bijoux ainsi que de photos de maisons à la campagne qui resteraient toujours très au-dessus de ses moyens. Elle promena un œil distrait d'une photo à l'autre : des hommes et des femmes de l'aristocratie et des membres mineurs de la famille royale sortant de restaurants, de clubs et de boîtes de nuit eux aussi bien trop chers pour elle. Puis elle s'arrêta soudain et revint deux pages en arrière. Elle était sûre d'avoir vu passer un visage qu'elle connaissait. Oui, c'était bien lui : Charles ! Sir Charles Fraith ! Encore plus soigné et plus chic que de coutume dans son élégant smoking complété par un nœud papillon noir – et avec à son bras une jeune femme, aux traits tristement ordinaires.

Sir Charles Fraith, disait la légende, au sortir d'un dîner de famille au Savoy de Londres avec Miss Mary Darlinda Brown-Field. Ce dîner était donné pour une occasion bien particulière. Miss Brown-Field nous a déclaré...

« Je suis immensément heureuse d'annoncer mes fiançailles avec Charles ! lut Toni à voix haute.

– Voilà une bien jolie nouvelle, ma chère petite, dit en souriant une vieille dame assise dans un coin de la salle.

– Non, pas moi... C'est... C'est l'ami de ma... », tenta d'expliquer Toni en bafouillant. Puis elle renonça. « Oh, peu importe.

– Miss Toni Gilmour ? »

L'assistante du dentiste avait passé la tête par la porte du cabinet.

« Plus pour longtemps ! pépia la vieille dame. Elle vient de se fiancer.

– Vraiment ? dit l’assistante. Mes félicitations, Miss Gilmour.

– Non, non, ce n’est pas moi... », protesta Toni d’une voix faible en se levant de sa chaise et en reposant le magazine sur la pile.

Et ce ne sera jamais moi, pensa-t-elle en suivant l’assistante dans le cabinet. À cette idée, elle aurait pu sentir une lourde chape de plomb peser sur elle, n’eût été son effroi soudain quand elle prit conscience qu’Agatha ne savait encore rien des fiançailles de sir Charles. Sa patronne serait folle de rage ! Tôt ou tard, il faudrait lui annoncer la nouvelle, mais Toni fit intérieurement des vœux pour que sir Charles rassemble son courage et la lui annonce avant elle. Et elle espérait bien ne pas être dans les parages quand cette tornade atteindrait le rivage. La douceur contestable de la chaise du dentiste était bien préférable aux déchaînements de fureur d’Agatha Raisin.

Agatha venait de finir de s’habiller quand elle entendit frapper à la porte. Elle avait choisi une robe Valentino en crêpe noir, avec sur les manches des broderies de fleurs en macramé. Cette tenue lui semblait adaptée à une visite en des lieux où une femme était morte – assassinée – pas plus tard que la veille. Puis elle hésita. Le noir était la couleur du deuil, mais on en portait le plus souvent le soir et il n’était que neuf heures du matin. Ôtant la robe Valentino, elle la remplaça par un ensemble rouge Justin Thornton, affichant son respect pour la défunte Mrs Dinwiddy en lui appariant un sac noir et une paire de bottines en daim, noires aussi. La semelle des bottines était un peu trop glissante et leurs talons un peu trop hauts pour qu’elle pût courir dans l’escalier jusqu’à la porte, et elle descendit prudemment en crabe. On frappa de nouveau, cette fois à plusieurs reprises.

« J’arrive, j’arrive ! cria-t-elle du bas des marches. Mais j’ai des chaussures qui glissent ! »

Qui ça pouvait-il être ? Toni ? Non, elle était chez le dentiste. Bill Wong ? Probablement. Il lui avait dit qu’ils se reparleraient aujourd’hui.

Elle traversa l'entrée en quelques enjambées plus sûres et posa la main sur la poignée de la porte.

« Je suis beaucoup plus à l'aise en... Charles ! »

Sir Charles Fraith était debout sur le seuil, comme toujours tiré à quatre épingles. La seule chose inhabituelle dans son aspect était son sourire légèrement de travers, moins confiant que de coutume.

« Bonjour, Aggie. J'ai su que tu avais eu quelques ennuis et...

– Puisque tu l'as su, où diable étais-tu ? le coupa Agatha. C'était hier soir que je t'attendais.

– Je serais volontiers venu, dit Charles, mais j'ai été retenu par une autre obligation. Je voulais te parler de quelque chose qui...

– Plus tard. Je suis pressée. » Agatha prit au vol un imperméable au portemanteau et le fit redescendre du perron. « Mais puisque tu es là, profite-en pour me conduire chez Morrison. J'ai un ou deux coups de fil à passer, mais ensuite je te donnerai les dernières nouvelles. Tu m'as dit que tu t'intéressais à cette affaire et c'est le moment de le montrer. Allons-y. »

Quand ils arrivèrent à l'usine, le portail était fermé et Farley Dunster surgit de sa guérite de gardien. Il se pencha pour regarder dans la voiture tandis que Charles baissait sa vitre. Dunster était un homme au visage émacié et dur, avec une bouche aux lèvres minces.

« Bonjour, Mrs Raisin, dit-il. Je n'avais pas reconnu le véhicule. » Ses yeux se fixèrent sur Charles. « Et vous, monsieur, vous êtes... ?

– Un de mes associés, mentit effrontément Agatha. J'ai besoin de son aide pour finir d'étudier les dossiers et pour mener les entretiens avec le personnel.

– La direction a donné sa journée à tout le monde en raison de ce qui s'est passé hier.

– Et pas à vous, Mr Dunster ? Sans compter qu'il me semblait que vous travailliez la nuit.

– Normalement oui, mais Angus assure l'intérim à la réception. Il faut au moins quelqu'un pour répondre au téléphone. Si vous voulez étudier les dossiers, je vais le prévenir de votre arrivée. »

Dunster rentra dans sa guérite, prit le téléphone et parla quelques secondes avant de presser le bouton commandant l'ouverture du portail. Quand ils l'eurent franchi et eurent parcouru quelques mètres dans la cour, Agatha et Charles trouvèrent Angus Bream qui les attendait.

« Je ne pensais pas vous voir ici aujourd'hui, Mrs Raisin, dit-il, fronçant légèrement les sourcils. Il n'y a personne, vous savez ? Tout est désert.

– Pas de repos pour la canaille ! lui répondit Agatha avec un sourire. Nous avons un contrat avec l'entreprise Morrison's et nous devons nous remettre au travail.

– Tous les dossiers du personnel sont encore dans la salle de réunion, dit Bream. Je vous accompagne au premier.

– Inutile. Je connais le chemin. »

Agatha descendit de voiture et fit un pas vers l'entrée.

« Il vaut quand même mieux que je vienne avec vous », insista Bream, se plantant devant elle.

À l'étage, il ouvrit la porte de la salle de réunion, puis laissa seuls les deux visiteurs.

« J'ai eu la nette impression qu'il surveillait où nous allions, remarqua Charles quand ils se furent assis.

– C'est certain. » Agatha hocha la tête. « On ne veut pas que nous explorions l'endroit tout seuls. Je ne sais pas ce qui se trame ici, mais on tient beaucoup à nous empêcher de le découvrir. »

Charles mit un doigt sur ses lèvres et, de sa main libre, fit un geste autour de la salle.

« Des micros ? dit Agatha, méprisante. Ils n'oseraient pas. Toni a scanné la pièce et ils ne prendraient pas le risque qu'en recommençant nous trouvions quelque chose. »

Elle passa rapidement en revue les dossiers empilés sur la table, en choisit deux et poussa les autres vers Charles.

« En voici quelques-uns que je n'ai pas encore bien étudiés, dit-elle, prenant dans son sac ses cigarettes et son briquet. Si tu y jetais un coup d'œil pour voir si un détail te frappe ? Même si j'en doute, parce qu'ils ne contiennent pas grand-chose.

– On a le droit de fumer dans cette boîte ? demanda Charles en haussant un sourcil.

– *Moi*, j'ai le droit, répondit Agatha en soulignant le mot d'un hochement de tête autoritaire. Personne ne m'a fait la moindre remarque. On a même mis à ma disposition ces deux cendriers bizarres, tu as vu ?

– Oui, je les ai remarqués, dit Charles, qui en prit un pour le regarder de plus près. Tu sais ce que c'est, n'est-ce pas ?

– Eh bien... Des cendriers, non ? Avec de drôles de petits couvercles.

– Bien sûr que ce sont des cendriers, mon cœur. Mais un peu particuliers. On les a fabriqués avec des sabots de cheval.

– Avec *quoi* ? Quelle horreur ! » De dégoût, Agatha fronça très fort le nez, puis se hâta de le défroncer de peur qu'il ne reste ridé. « Tu veux dire qu'on a coupé un pied à des chevaux rien que pour... ?

– Mais non, Aggie. Ce sont des souvenirs, expliqua calmement Charles. Quand le cheval préféré du duc de Wellington est mort, une bête qui s'appelait Copenhagen et qu'il adorait, on a enlevé de son corps au moins un de ses sabots pour en faire un encrier. Même chose pour l'ennemi juré de Wellington, Napoléon. À la mort de son cheval Marengo, on a pris un de ses sabots pour en faire un encrier aussi et un autre qu'on a transformé en tabatière. La tabatière est exposée au musée de la Cavalerie de la Garde royale, à Whitehall.

– Ça sert parfois à quelque chose d'être diplômé en histoire, commenta Agatha ironique en allumant sa cigarette.

– Ces trucs n’ont pas toujours une valeur historique », tempéra Charles, qui reconnaissait rarement être diplômé en quoi que ce soit bien que sa thèse, soutenue à Oxford, lui eût valu les félicitations du jury. « J’en ai vu beaucoup ailleurs que dans les musées. Ces deux-ci sont plus lourds que nature, parce qu’on les a garnis d’une couche de plomb à la base, sûrement pour qu’ils soient plus stables. Leur décoration en argent est un peu excessive, mais je la trouve assez jolie. » Il retourna le cendrier-sabot. « Il y a une inscription en bas sur le côté. Apparemment, celui-ci est le sabot d’un pur-sang qui a gagné à Ascot.

– Ça ne lui a pas évité qu’on lui scie un de ses sabots, dit Agatha avec dédain.

– Oh, seulement après sa mort, et je doute qu’il s’en soit soucié. Il y a une belle patine, mais l’argent s’est beaucoup terni. » Charles reposa l’objet sur la table. « Sur l’autre en revanche, on dirait que l’inscription est effacée. On l’a trop frotté pour le nettoyer. »

Il tendit la main pour examiner le second cendrier.

« N’Y TOUCHE PAS ! » cria Agatha.

Charles retira précipitamment sa main.

« Pourquoi ?

– Parce que cet objet, mon cher Charles, est une pièce à conviction. Ce n’est pas seulement un sabot ou un cendrier. C’est ce dont on s’est servi pour tuer Mrs Dinwiddy. Autrement dit l’arme du crime.

– L’arme du crime ? répéta Charles. Tu es sûre ?

– Sûre et certaine ! » affirma Agatha, débordant de confiance en soi et convaincue d’avoir découvert la preuve irréfutable que la réceptionniste avait bien été assassinée. « Ce cendrier était beaucoup moins propre et moins bien astiqué la dernière fois où je suis entrée dans cette pièce. Celui qui l’a tuée a voulu faire croire que la coupable était l’ânesse. Voilà pourquoi il lui a fracassé le crâne avec un sabot alourdi de plomb, puis barbouillé ceux de Wizz-Wazz avec le sang de sa victime, en ajoutant des

traînées sur ses pattes de derrière pour faire bonne mesure. Si ce gros bibelot affreux est propre comme un sou neuf, c'est parce qu'on l'a nettoyé avec soin pour qu'il n'y ait plus la moindre trace de sang qui le désignerait comme l'arme évidente du crime. »

Charles réfléchit quelques instants à sa théorie.

« Mais un sabot de cheval, objecta-t-il, ça n'a pas la même forme qu'un sabot d'âne.

– L'assassin a dû l'envelopper dans une chaussette ou je ne sais quoi. Du moment qu'il avait à peu près la bonne forme, c'était tout ce qu'il lui fallait. Il savait que la police ne chercherait pas plus loin. C'est beaucoup plus malin que d'avoir estourbi sa victime avec une pelle ou un pavé. Le stratagème n'aurait pas fonctionné. Non, c'est du cendrier que le tueur s'est servi. »

Elle prit son téléphone dans son sac et appela Bill Wong.

« Bonjour, Agatha, comment allez-vous ? J'allais justement vous téléphoner. Pas de nouveau corps ou morceau de corps à me signaler ce matin, j'espère ?

– À vrai dire, répondit Agatha, d'une certaine façon, je... »

Elle lui expliqua ce qu'elle avait compris du petit cours d'histoire de Charles et de l'observation du cendrier-sabot trop propre et, bien que Bill tentât bravement de soutenir que la mort de Mrs Dinwiddy était accidentelle, il n'était pas de taille à tenir tête à Agatha Raisin une fois qu'elle était lancée. Ce fut elle qui l'emporta, le laissant médusé et chancelant au bout du fil, un peu comme un cheval privé de son sabot, de sorte qu'il lui promit qu'avant la fin de la matinée, il passerait chez Morrison pour emporter le cendrier et le faire expertiser au plus vite par la scientifique. Satisfaite, Agatha raccrocha et leva les yeux sur Charles avec un sourire de triomphe.

« N'y touchons surtout pas, dit-elle. Bill va venir le prendre pour le faire examiner par ses experts.

– Tu penses qu’ils trouveront quelque chose dessus ? demanda Charles, un peu sceptique. On voit qu’il a été soigneusement récuré...

– Ils sont très équipés de nos jours. Et même s’ils ne trouvent rien, le fait qu’on l’ait si méticuleusement frotté et brossé est en soi très suspect. J’ai l’impression que l’écheveau commence à se défaire, Charles. Maintenant, voyons si nous pouvons jeter un coup d’œil dans le bâtiment sans vigile pour nous fliquer. »

Elle se leva, marcha jusqu’à la porte et l’ouvrit sans faire de bruit. De l’autre côté, le couloir était silencieux et, comme elle s’y attendait, il n’y avait personne en vue.

« Où allons-nous ? murmura Charles, lui emboîtant le pas dans la pénombre, la main contre le mur pour se guider.

– Peu importe, répondit Agatha, parlant elle aussi sotto voce. Le service emballages et expéditions, l’unité de recherche incendiée... Partout où nous pouvons repérer quelque chose. »

Au bout de quelques mètres, le couloir formait un coude vers la gauche.

« Assure-toi qu’il n’y a personne derrière, dit Agatha avec un geste du pouce par-dessus son épaule. Moi, j’avance pour voir si la voie est libre. »

Lentement, à petits pas, elle s’approcha du tournant, courbant les épaules pour épier discrètement du coin de l’œil. Puis elle se figea, immobile comme une statue. Dans le couloir perpendiculaire s’avançait Angus Bream. Elle fit volte-face pour rebrousser chemin au plus vite. Malheureusement, Charles arriva derrière elle à cet instant précis et son sein droit heurta violemment son coude. Elle réprima un cri de douleur, puis recula en chancelant, battant des bras pour recouvrer son équilibre comme si elle tentait de nager dans l’air. Elle fit un grand pas en arrière, et ce fut alors que le talon de sa bottine gauche se cassa et qu’elle tomba lourdement sur les fesses. PLOF ! Elle se traîna sur le linoléum, mais ne parvint pas à se relever et finit étalée sur le dos, massant avec la main son séant contusionné.

« Besoin d'un coup de main, Mrs Raisin ? »

Elle ouvrit les yeux pour découvrir les grosses chaussures noires poussiéreuses et le pantalon d'uniforme bleu d'Angus Bream. Il ricanait. Oui, il ricanait, le malotru ! Elle en oublia son sein endolori et son postérieur qui l'était encore davantage. Sa première idée fut d'ordonner sèchement au vigile de la fermer et de l'aider. Mais s'il trouvait la situation drôle et la prenait simplement pour une gourde qui ne tenait pas sur ses jambes, pourquoi ne pas en profiter ?

« Oui, vous me rendriez service », minauda-t-elle en lui tendant la main.

Maintenant, Charles aussi était debout à son côté. Bream et lui la prirent chacun par une main pour la hisser, et un instant plus tard elle était enfin debout.

« Ça va, ma pauvre chérie ? lui demanda Charles, inquiet.

– Ça peut aller, merci, répondit Agatha, respirant lourdement. Mon... ma dignité en a pris un coup. Merci beaucoup, Mr Bream.

– Je peux savoir ce que vous faisiez dans ce couloir, Mrs Raisin ? questionna le vigile.

– Nous voulions... descendre à l'écurie, improvisa Agatha. J'ai laissé un beau manteau autour du cou de l'ânesse et je voulais le récupérer.

– Je vois, dit Bream. Dans ce cas, je vous y emmène. Il ne faudrait pas que vous vous perdiez ou que vous tombiez de nouveau, pas vrai ? »

Charles ramassa le talon cassé et le tendit à Agatha. Elle le remercia d'un sourire si suave qu'il comprit qu'elle avait quelque chose en tête. Agatha, dans le cas contraire, n'aurait jamais abîmé une paire de bottines de prix et fait comme si rien de fâcheux ne s'était passé : aucun sourire, suave ou non, n'aurait embelli son visage pour le reste de la journée. À vrai dire, les hurlements d'un enfant qui fait un caprice n'étaient rien comparés aux clameurs furieuses d'Agatha Raisin pour une belle chaussure endommagée. Non, c'était sûr, elle avait une idée. Charles prit donc ce signal en compte et décida de jouer docilement le jeu. Flanquée des deux hommes, Agatha se

mit en marche, une épaule plus haute que l'autre, son talon intact cliquetant, la semelle de l'autre pied rendant un son mat sur le lino. Clic-flop, clic-flop. Ce rythme, à la longue, était agaçant.

« Vous connaissez ces bâtiments comme votre poche, n'est-ce pas, Mr Bream ? dit-elle.

– C'est la base de mon travail, Mrs Raisin.

– Est-ce que cette usine est très différente de celle de Seli... Selki... Je ne me rappelle plus le nom. Vous y êtes déjà allé ?

– Sekiliv ? Oui, j'y suis allé trois ou quatre fois pour organiser la sécurité. C'est très différent. Quelques membres du personnel britannique s'y sont installés, maintenant. Nous avons même un service de courrier rien qu'à nous qui opère une fois par semaine.

– Un service de courrier ? répéta Agatha. Mais pour quoi faire ?

– Ça en impose, pas vrai ? dit Bream avec un petit rire. Mais en réalité, c'est seulement une camionnette avec deux gars à bord qui se relaient au volant. Ils arrivent de Pologne avec différents modèles de batteries, de petites commandes, à l'occasion un passager qui rentre au pays pour des vacances. Au retour, ils emportent des documents et des projets que le patron préfère ne pas envoyer par e-mail, mais aussi des pots de chutney ou de marmelade pour faire plaisir aux expatriés. Je l'ai fait, le voyage en camionnette. C'est très long, il peut faire très chaud, mais je dois dire qu'on rigole bien.

– Ce doit être charmant », dit Agatha, hypocrite.

Avec quelques clic-flop de plus, ils atteignirent un escalier qui les conduisit à la porte que Toni et elle avaient empruntée la première fois qu'elles s'étaient rendues à l'écurie. Au sortir du bâtiment, un signal aigu et répété se fit entendre et Bream tira de sa poche un talkie-walkie. Il fit signe à Charles et à Agatha de continuer pendant qu'il répondait à l'appel et, avant de traverser la cour pavée qu'elle connaissait, celle-ci reconnut la voix de Farley Dunster à travers les crachotements. Ils dépassèrent les murs

calcinés de l'unité de recherche et aperçurent au fond de la cour la silhouette maigre de Peter Trotter, qui arrosait les pavés et les frottait avec un balai-brosse.

« Vous ! » Voyant Agatha boitiller vers lui, Trotter l'accueillit en crachant par terre. « Qu'est-ce que vous foutez encore ici ? »

Sans répondre, Agatha renifla. L'air sentait fort l'eau de Javel. De toute évidence, Trotter finissait de nettoyer les taches de sang. Elle fit un pas de côté pour éviter une coulée d'eau sale. Il était peut-être possible de remplacer son talon cassé, mais ses bottines seraient définitivement fichues si leur beau daim noir était maculé d'eau javellisée.

« Je suis venue récupérer le manteau que j'ai laissé autour du cou de Wizz-Wazz, dit-elle enfin.

– Pfff ! Vous aurez de la chance si vous y arrivez, ronchonna Trotter. Cette sale bête ne m'a pas laissé y toucher, elle m'a presque arraché la main avec ses dents. Je ne peux même plus l'approcher.

– Comme toutes les créatures de sexe féminin, je suppose, dit Agatha.

– Faites attention à vous, espèce de vieille peau snobinarde... »

Trotter brandit dans sa direction le manche de son balai, puis avança vers elle d'un air furieux et batailleur. Charles fit un pas pour s'interposer, mais l'homme s'immobilisa, regardant par-dessus son épaule l'autre bout de la cour pavée, où Agatha voyait du coin de l'œil que Bream les observait en secouant la tête.

« Un jour, dit le palefrenier d'un ton menaçant, vous aurez ce que vous méritez.

– Commencez plutôt par prendre un bon bain, conseilla Agatha. Vous empestez encore plus que l'ânesse. »

Trotter rebroussa chemin, ouvrit la portière de sa vieille Land Rover et prit sur le siège son exemplaire du *Racing Post* avant de se diriger vers l'escalier aux marches métalliques qui conduisait à son appartement. Quand il eut disparu, Agatha choisit dans le seau une carotte bien fraîche et bien

propre et s'approcha du box de Wizz-Wazz. La première fois, lui offrir une carotte n'avait pas donné les meilleurs résultats, mais il lui fallait bien un moyen de la tenter pour qu'elle la laisse reprendre son manteau. Il faudra le faire nettoyer, songea-t-elle, peut-être même étuver, mais j'y tiens trop, à ce manteau. Quelle idée d'en couvrir les épaules de cet animal stupide !

Elle se pencha au-dessus de la porte et vit Wizz-Wazz la regarder avec ses grands yeux bruns mouillés. Tu le savais, que j'étais là, pas vrai ? pensa Agatha. Tu as entendu ma voix. Tu sais que je veux mon manteau. Voilà pourquoi tu me regardes avec ces yeux si tristes et ce visage long d'une aune. À moins qu'il ne soit toujours long ? Tu ne peux pas vraiment le raccourcir, je suppose ?

« Ne me regarde pas comme ça, ma belle, dit-elle à voix haute. Je t'offre un marché honnête. Une carotte contre mon manteau. »

Wizz-Wazz leva la tête et accepta la carotte. Elle la mâcha bruyamment et Agatha tendit la main pour attraper son manteau. Mais d'un mouvement souple, l'ânesse s'écarta vers le mur pour être hors de portée de quelques centimètres. Agatha se retourna et agita le bras.

« Charles ! appela-t-elle. J'ai besoin de ton aide. »

Charles avait le bras plus long, mais Wizz-Wazz se montra étonnamment vive et agile et déjoua ses tentatives.

« Agatha, dit-il entre deux efforts inutiles, depuis des heures, j'attends de pouvoir te parler de...

– Concentre-toi donc ! le rembarra-t-elle. Oh, et puis zut. Tout ça ne sert à rien. Le mieux, c'est que tu entres dans le box avec cette bête.

– Bonjour ! » lança derrière eux une voix familière.

Tous deux se retournèrent pour découvrir Toni qui venait d'arriver. Bream s'éloignait, de toute évidence après l'avoir escortée jusqu'à l'écurie. La jeune femme scruta le visage de Charles, qui fut soudain saisi d'un sinistre pressentiment. Il ne lui a rien dit, devina-t-elle. Charles, pour sa part, ne pouvait penser qu'une chose : Toni est au courant !

« Toni, vous voilà, dit Agatha. Pas trop tôt. Venez donc m'aider à récupérer mon manteau. Qu'est-ce que tu voulais me dire, Charles ?

– Moi ? Ah, oui... À la réflexion, ce n'est ni le bon endroit ni le bon moment, répondit Charles. Mais vois-tu... euh... Il y a quelqu'un dont je voudrais beaucoup que tu fasses la connaissance. » Il hésita quelques secondes. « Oui, c'est ça. Tu m'as dit que tu voulais en savoir plus sur ces batteries de voitures électriques, et je connais l'homme qu'il te faut. Il est ingénieur, mécanicien, je ne sais quoi. Il me loue une grange près de l'ancien gué. Chris... Chris Quelquechose. Je lui annoncerai ta visite, mais... mais il est temps que je file. »

Et sur ces mots, il s'éloigna presque au pas de course.

« Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Agatha ahurie, s'écartant du box et faisant tomber des brins de paille de son imperméable.

– Aucune idée », répondit Toni.

Derrière Agatha retentit un léger bruit métallique et la porte du box s'ouvrit, ce qui ne présageait rien de bon. Wizz-Wazz fit deux ou trois pas et sortit de la pénombre.

« Attention, Agatha ! cria Toni. Elle est de nouveau dehors ! »

S'enfuir en courant avec un talon cassé et des semelles qui glissaient n'était pas envisageable... et pas non plus nécessaire, se dit soudain Agatha. Elle resta calmement debout, laissant l'ânesse s'approcher. L'animal lui glissa doucement la tête sous le bras et poussa un petit braiement de satisfaction.

« On dirait qu'elle vous aime bien, commenta Toni. Franchement, je me demande pourquoi. »

Agatha grimaça et détourna la tête de l'odeur presque insupportable de l'ânesse, âcre et puissant mélange d'urine et de sueur séchée.

« N'oubliez pas que je lui ai prêté un manteau très beau et très cher », dit-elle avec quelque aigreur. Elle regarda le vêtement en question et vit qu'à la luxueuse fausse fourrure s'étaient mêlés non seulement de la paille,

mais tout un assortiment d'autres saletés, qu'elle préféra ne pas tenter d'identifier tant elles étaient répugnantes. « Je le lui ai prêté et je pense qu'elle peut le garder, soupira-t-elle avec résignation.

– Bon. Quel est le programme pour aujourd'hui ? demanda Toni.

– Honnêtement, je commence à m'ennuyer dans cette usine, répondit Agatha, caressant distraitemment les longues oreilles de Wizz-Wazz. Nous sommes surveillées de trop près pour pouvoir trouver quoi que ce soit. Allons plutôt voir l'homme aux mains dans le cambouis dont Charles a parlé à l'instant. Suis-moi, toi, ajouta-t-elle, ramenant Wizz-Wazz vers son box. Il est temps de rentrer à la maison. »

Toni emboîta le pas à Agatha et, clic-flop après clic-flop, celle-ci la précéda hors de la cour jusqu'au parking.

« Si je vous connaissais moins bien, dit la jeune femme, je dirais que vous vous êtes prise d'affection pour cette ânesse.

– Vous ne me connaîtrez jamais vraiment, ma chère, répliqua Agatha. Je suis une femme pleine de mystère.

– Qu'est-ce qui est arrivé à votre bottine ?

– Voilà un autre de mes mystères. »

Tendant le bras derrière elle, Agatha massa doucement son fessier douloureux. Aucun doute, elle aurait un gros bleu.

Le domaine de sir Charles Fraith s'étendait sur plus de quatre cents hectares de terre arable, cultivée par des fermiers qui la lui louaient. Toni savait exactement où se trouvait l'ancien gué. Du côté sud des prairies et des champs, une route étroite en terre battue était coupée par une petite rivière, sans pont pour la traverser. La passer à gué en voiture dans de grandes giclées d'eau claire était quelque chose d'amusant, mais qui n'allait pas sans un rien de crainte. Et si la voiture s'embourbait ? Ce jour-là, elle n'en fit rien, mais la jeune femme ne put s'empêcher de penser qu'il en allait différemment de ses amours. Comme il était sans doute inévitable, sa

relation avec son aimable jeune médecin s'était enlisée dans la vase. Une autre affaire de cœur qui se soldait par un fiasco.

« Souriez donc, Toni ! lui enjoignit Agatha. Regardez, le soleil perce à travers les nuages. Nous n'en avons pas eu beaucoup ces jours derniers. On se sent mieux quand il fait beau, vous ne trouvez pas ? »

Sauf que mon derrière me fait mal, se dit-elle quand la voiture tressauta dans un nid-de-poule, mais elle se garda d'en parler.

« Je crois que nous y sommes », dit Toni.

Elle gara sa petite voiture sur le bas-côté de la route, au voisinage d'un groupe de vieux bâtiments agricoles. La double porte d'une des granges était ouverte et un homme sortit sur le seuil, vêtu d'un bleu de travail parsemé de taches de cambouis. Agatha descendit prestement et, toujours aussi claudicante, s'avança vers lui pour se présenter.

« Bonjour mesdames. » L'homme les accueillait avec un large sourire. « Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

Il était de taille moyenne, avec un corps musclé bien qu'assez peu charpenté et une épaisse tignasse de cheveux bruns ondulés qui grisonnaient légèrement aux tempes. Sans doute avait-il entre quarante-cinq et cinquante ans. Sa mâchoire était carrée et son sourire creusait des plis sympathiques dans son beau visage avenant. Tout cela, Agatha le capta en un regard, mais ce qui la frappa le plus fut ses yeux, au point qu'elle ne put en détacher les siens. Ils étaient d'un bleu vibrant, d'une intensité étonnante, et elle fut aussitôt sous le charme.

« Bonjour. Nous sommes à la recherche de Chris... Chris Quelquechose. »

Et elle le gratifia de son sourire le plus éclatant.

« Firkin, dit l'homme.

– Pardon ?

– Chris Firkin. C'est moi. Vous devez être Agatha. Sir Charles m'a téléphoné pour me prévenir de votre visite. »

Il ôta un de ses gants en latex bleu et tendit une main qu'Agatha serra. C'était une main forte et franche, et aussi la plus propre qu'elle eût vue de sa vie chez un mécanicien. Chaque fois qu'elle avait eu besoin de faire réparer sa voiture, les ouvriers du garage lui avaient semblé avoir des années d'huile de vidange et de cambouis incrustées dans la peau de leurs mains. Et leurs ongles ! Les mécaniciens devaient naître avec des ongles couleur suie, c'était la seule explication. Mais la main de Chris Firkin était blanche et immaculée, sans la moindre trace noirâtre ou graisseuse.

Poliment, il serra aussi la main à Toni, puis se tourna de nouveau vers Agatha, intrigué qu'elle se tînt de guingois, et baissa les yeux vers ses pieds.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

– Ma bottine ? Oh, un petit incident vestimentaire, répondit Agatha, riant jaune. Ça n'a aucune importance.

– Je pense que je peux vous arranger ça, fit-il, s'agenouillant pour inspecter la chaussure abîmée. Vous avez le talon cassé ? Attendez une seconde. »

D'un pas vif, il rentra dans la grange, puis revint un instant plus tard avec une paire de tennis blanches toutes neuves.

« Il ne faut pas marcher avec ces bottines, dit-il, s'agenouillant de nouveau. Vous allez les esquinter toutes les deux. Enfilez plutôt celles-ci. » Il saisit Agatha par la cheville, la droite, puis la gauche, la soutenant avec délicatesse tout en lui ôtant ses bottines avant de la chausser de sa propre paire de tennis. « Ça ira pour le moment, estima-t-il, examinant de plus près le talon cassé. Et nous pouvons réparer ce petit malheur tout de suite. Mais il faudra attendre un peu que la colle ait fini de sécher. »

À peine eut-il tourné le dos qu'Agatha s'était débarrassée de son imperméable et remis du rouge à lèvres dans ce qui semblait un seul et même mouvement de la plus parfaite fluidité. Les plus brillants

prestidigitateurs auraient été impressionnés, pensa Toni admirative. D'où avait surgi le bâton de rouge ?

« Ma chère Toni, dit-elle assez fort pour que Firkin l'entende, ce n'est pas la peine que vous attendiez avec moi. Si vous retourniez à l'agence pour organiser une réunion générale demain matin ? » Puis elle ajouta dans un murmure : « Je suis présentable ? »

Toni sourit à sa patronne, debout au soleil dans son bel ensemble Justin Thornton rouge cerise, avec son rouge à lèvres exactement de la même nuance, son imperméable parfaitement plié sur son bras et ses pieds chaussés de tennis immenses. Agatha Raisin en mode séduction était une vision qui valait le détour.

« Vous êtes magnifique, répondit-elle. Je vous laisse. À demain matin. »

Agatha traîna les semelles jusqu'à la grange pour y rejoindre Firkin. À l'intérieur, il en avait fait un grand atelier de mécanique éclairé au néon. Aux murs était accrochée une forêt d'outils de toute taille, suspendus en rangées bien nettes, chacun occupant la place qui lui était dévolue. Agatha n'aurait su dire à quoi la plupart servaient, mais quelques-uns avaient un aspect menaçant d'instruments de torture. Au milieu de cet espace trônait un vieux camping-car Volkswagen. Sa peinture toute neuve était d'un beau rouge brillant, mais l'avant et le toit, jusqu'au-dessus des fenêtres, étaient blancs. Agatha longea le coquet véhicule et découvrit qu'à l'arrière, là où, elle en était sûre, aurait dû se trouver le moteur, il y avait un grand trou béant.

« Pour la pose d'un moteur électrique, expliqua Firkin, enduisant de colle ultra-forte le talon cassé d'Agatha. C'est ma spécialité : transformer de vieilles voitures avec un moteur à l'ancienne en véhicules modernes à moteur électrique.

– Ah oui ? dit Agatha. Voilà pourquoi Charles m'a recommandé de venir vous consulter. »

Avec une décontraction étudiée, elle s'appuya au camping-car, mais glissa sur sa carrosserie rutilante et n'eut que le temps de reprendre son équilibre et d'éviter une nouvelle chute.

« Oui, dit Firkin, posant la bottine sur le côté. J'ai même été consultant pour la société Morrison's. Et je peux vous dire une chose : je serai très étonné s'ils réussissent à faire marcher leur fameuse nouvelle batterie.

– Vraiment ? Vous n'y croyez pas ?

– Ils rencontrent trop de problèmes. Je peux vous servir un café ? »

Dans une réserve au fond de la grange, il alla prendre une banquette arrière de voiture et l'emporta à l'extérieur, où il la posa au soleil. Agatha et lui s'y assirent, chacun avec un grand mug de café.

« Pourquoi ne marchera-t-elle pas, cette batterie ? demanda Agatha.

– À la base, répondit Firkin, c'est le genre d'équipement que tous les ingénieurs essaient de mettre au point. Pour donner aux voitures électriques la même autonomie que les voitures à essence. Mais on peut faire un plein d'essence en deux minutes, alors qu'un moteur électrique était par le passé très long à recharger. Personne n'avait envie d'attendre des heures et des heures que sa batterie se recharge. Voilà pourquoi depuis quelques années, on a vu apparaître dans les stations-service et sur les parkings des supermarchés des chargeurs beaucoup plus rapides, qui font le travail en à peine plus d'une demi-heure. On peut recharger son moteur pendant qu'on fait ses courses ou qu'on va prendre un café. Le gros problème avec la batterie Morrison's, c'est qu'elle ne s'adapte pas aux chargeurs rapides.

– Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

– Vous vous rappelez qu'il y a quelques années, les compagnies aériennes ont interdit certains téléphones portables parce que leurs batteries chauffaient trop et qu'elles pouvaient causer des incendies ? C'est ce qui s'est passé avec la batterie Morrison's quand on l'a branchée à des chargeurs rapides.

– Vous voulez dire qu'elle risquait de prendre feu ?

– Pas qu'elle risquait. Elle *a* pris feu. Et même à plusieurs reprises.

– Alors, c'est ce qui a causé l'incendie qui a ravagé l'unité de recherche ?

– Je ne travaillais plus pour Morrison's quand c'est arrivé, dit Firkin, mais oui, je suis à peu près sûr que c'est ce qui s'est passé. »

Donc, pensa Agatha, ce n'était pas du sabotage. Le feu a été provoqué par la dangereuse batterie. Mais Firkin passa du coq à l'âne :

« Maintenant, proposa-t-il, si nous allions déjeuner ? »

Il se leva et ôta son bleu de travail, sous lequel il portait un pantalon en toile bleu marine bien repassé et un polo blanc avec une couronne rouge brodée sur la poitrine.

« Je ne suis pas vraiment habillée pour sortir », objecta Agatha.

Elle sourit et agita ses pieds chaussés des tennis trop grandes.

« Vos bottines doivent être prêtes maintenant », la rassura Firkin.

Il rentra dans la grange pour aller les chercher. Puis, à son retour :

« Je connais un excellent petit pub de l'autre côté de Chipping Norton, dit-il. On y mange bien. »

Agatha enfila ses bottines, puis fit un geste du menton vers le camping-car.

« Votre fourgonnette n'a pas de moteur.

– Ce n'est pas celle-ci que nous prenons, dit Firkin, fermant à clef son atelier. J'ai une autre voiture derrière la grange. »

Le visage d'Agatha s'affaissa quand ils eurent contourné le bâtiment et qu'elle découvrit la Coccinelle qu'il avait garée. Elle n'avait rien du charme du joli camping-car pimpant. Sa carrosserie était d'un gris terne et tous les chromes en avaient été retirés. À l'intérieur, il n'y avait pas de tapis de sol, mais beaucoup de surfaces peintes du même gris souris déprimant.

« Ne vous inquiétez pas, elle est parfaitement sûre, dit Firkin. Elle a seulement besoin de quelques finitions esthétiques. »

Agatha prit lentement place sur le siège passager, grimaçant un peu quand ses fesses contusionnées le touchèrent, et ils partirent sur la petite route en terre battue dans un silence quasi total.

« Je croyais que les Coccinelle faisaient une sorte de crépitement bruyant, s'étonna-t-elle, haussant les sourcils.

– Celle-ci a un moteur électrique, expliqua Firkin, tournant la tête vers elle avec un sourire. C'est beaucoup plus silencieux.

– En tout cas, tout est parfaitement bien rangé, apprécia Agatha. Mes voitures à moi ont toujours eu tendance à refléter...

– Votre séduisante personnalité ? suggéra Firkin. Votre charme et votre élégance ?

– Non. Le foutoir de mon sac à main. »

À l'entrée de la petite ville de Chipping Norton, ils s'arrêtèrent à un feu et ce fut alors qu'Agatha s'aperçut qu'un homme dégarni au volant d'une voiture de sport s'était rangé juste à côté d'eux. Elle le regarda considérer leur Coccinelle avec des yeux pleins de dédain. Sa première réaction fut de lui faire un bras d'honneur, mais elle réussit à se retenir juste à temps. Firkin observait ce qui se passait et se mit à rire.

« Si nous lui donnions une petite leçon ? » proposa-t-il.

Le feu passa au vert et la Coccinelle bondit aussitôt en avant. La nuque d'Agatha heurta l'appuie-tête et elle sentit son corps poussé contre son dossier. Le moteur électrique émit un ronronnement aigu comme un vaisseau spatial dans une série fantastique. La très chic voiture de sport ne put que vrombir désespérément dans leur sillage.

« Vous avez vu ça ? dit Firkin non sans fierté. Il est obligé de passer d'une vitesse à l'autre avant de pouvoir atteindre le couple maximal, d'accélérer et de rouler ensuite à plein régime. Alors qu'un moteur électrique est à son pic de couple constamment et immédiatement et...

– Assez parlé de couple et de régime, l'interrompt Agatha en levant la main, parce que je n'y comprends rien. Nous dirons que votre Coccinelle

est plus rapide, voilà tout. Électriquement rapide.

– Comme vous voudrez ! » dit Firkin, riant de nouveau.

Au pub, ils prirent place à une table tranquille près d'une des fenêtres et, à travers les vitres, goûtèrent ce qui restait de la tiédeur de ce jour, qui se rafraîchissait vite. Ils se régalèrent d'un excellent *fish and chips* : la morue était cuite à point dans une fine pâte à frire à la bière, qui croquait sous la dent avant de fondre dans la bouche. Agatha l'accompagna de plusieurs verres de vin blanc sec, cependant que Firkin, qui conduisait la voiture, se limitait à un seul. Puis ils s'attardèrent longuement, trop longuement, passant dans le petit pub le plus clair de l'après-midi. Sans merci, Agatha fit raconter à Firkin toute sa vie par le menu. Ancien de la Royal Navy, il avait servi dans les sous-marins. Il avait été marié, mais, dit-il, « être absent si souvent a beaucoup compliqué nos vies et nous nous sommes éloignés. On a raison de dire "Loin des yeux, loin du cœur". » Le soir commençait de tomber quand la Coccinelle électrique s'engagea presque en silence dans Lilac Lane en direction du cottage d'Agatha. Suivant ses indications, Firkin s'arrêta au portail.

« C'était une journée délicieuse, lui dit-elle en descendant. Il faudra recommencer.

– Bien sûr, dit-il. Que diriez-vous de vendredi prochain ? Pour dîner ?

– Rendez-vous noté. »

Elle se pencha pour l'embrasser sur la joue, mais il tourna la tête et ce furent leurs lèvres qui se rencontrèrent.

« C'est aller un peu vite en besogne, remarqua-t-elle en reculant.

– Électriquement rapide ! »

Elle fit un pas en avant et l'embrassa de nouveau, plus lentement. Un long baiser passionné.

« C'est aller plus lentement en besogne, s'amusa Firkin. Je préfère ça. Je passe vous prendre vendredi en fin d'après-midi. »

Agatha traversa son jardin à petits bonds pleins d'allégresse. Cette journée, se dit-elle, s'était avérée plus que fructueuse. Et vivement vendredi.

OceanofPDF.com

Tôt le lendemain matin, après avoir servi leur petit déjeuner à ses chats, Agatha s'assit à la table de sa cuisine pour savourer une tasse de délicieux café sans sa cigarette habituelle. Une idylle était dans l'air et ce jour était bien choisi pour prendre une bonne résolution et répudier sa mauvaise habitude. Elle sourit en remarquant (ce n'était pas la première fois) que la queue de ses chats, quand ils étaient contents, dessinait un grand point d'interrogation tout poilu. Si j'avais une queue, se dit-elle, je ferais la même chose ce matin. Au lieu de quoi j'ai les fesses violacées. Ce qui n'arriverait jamais à Boswell ou à Hodge. Si leur dignité était malmenée par une chute du dossier du sofa ou de la clôture du jardin, ils s'arrangeaient toujours pour retomber sur leurs pattes et faire comme si cette chute était délibérée.

« Mais vous n'êtes pas obligés de porter des talons aiguilles, pas vrai ? » leur dit-elle à voix haute, avant de rire en voyant que ses chats la fixaient avec de grands yeux, apparemment horrifiés par cette idée.

À cet instant, on frappa à la porte.

« Qui ça peut-il être, mes jolis ? De la visite matinale deux jours de suite ? »

Elle traversa sa petite entrée en quelques enjambées et, quand elle ouvrit la porte, trouva sur le seuil Doris Simpson, sa fidèle femme de ménage.

« Vous arrivez tôt ce matin, ma chère Doris, dit-elle en s'écartant pour la laisser entrer. Et nous sommes samedi, ce n'est pas votre jour.

– C’est vrai, excusez-moi, répondit Doris. Mais ma cousine Rita est clouée au lit par sa sciatique. Je vais aller passer deux ou trois jours chez elle et j’ai pensé que ça ne vous ennuerait pas si je faisais votre ménage aujourd’hui plutôt que lundi.

– Pas de problème. Mais vous auriez pu entrer sans frapper comme d’habitude. » Agatha retourna dans la cuisine pour finir son café. « Vous n’avez pas perdu vos clefs ?

– Non, dit Doris, mais je me demandais si vous n’étiez pas avec ce monsieur. Votre nouvel ami. »

Stupéfaite, Agatha écarquilla les yeux et ses sourcils lui montèrent jusqu’en haut du front. Chris Firkin l’avait ramenée hier soir à la nuit tombante, dans une voiture qui ne faisait aucun bruit, et Doris savait déjà tout ce qu’il y avait à savoir. En matière de renseignement, l’Intelligence Service aurait pu prendre des leçons du réseau d’espions de Carsely. À l’évidence, si sa femme de ménage s’était présentée de si bonne heure, c’était dans l’espoir de voir à quoi ressemblait le nouvel homme dans la vie d’Agatha. La première personne à pouvoir le décrire serait en possession d’un potin en or.

« Comme vous voyez, dit-elle en désignant l’unique tasse de café, il n’y a que moi dans la maison. Dites-moi, Doris, vous connaissez quelqu’un qui travaille chez Morrison ?

– Ma foi non, répondit Doris. Ce n’est pas très grand, n’est-ce pas ? Ils font des batteries de voiture ou je ne sais quoi. La fille d’un cousin de mon mari, la petite Tracy, y a travaillé quelques mois, mais elle a préféré les plaquer. Trop de gens dans cette boîte qui ne lui plaisaient pas.

– C’était il y a combien de temps ? demanda Agatha. Est-ce qu’elle a connu Josie, l’ancienne réceptionniste ?

– Bien sûr qu’elle l’a connue ! dit Doris en riant. Tout le monde connaissait Josie, et tout le monde était au courant de ses frasques avec cet Albert Morrison. Là-dessus, Tracy ne manquait pas d’histoires à raconter.

– Qu'est-ce qu'elle est devenue, cette Josie ?

– Elle est partie un soir en annonçant qu'elle ne reviendrait pas. Tracy a dit qu'elle l'avait vue partir avec son sac bourré de grosses coupures. »

On frappa de nouveau à la porte. Agatha avala sa dernière gorgée de café, puis se hâta d'aller ouvrir.

« Bonjour ! dit-elle gaiement en découvrant Toni sur le perron. Je ne vous attendais pas ce matin. Je pensais vous retrouver à l'agence.

– Je sais, dit Toni, faisant un pas dans l'entrée, mais je me suis dit que vous pourriez profiter de ma voiture... et puis, il y a quelque chose dont je voudrais vous parler en privé. Voilà, c'est... Ça s'est passé comment hier, avec ce Firkin ?

– À merveille, répondit Agatha. Un après-midi très agréable et plein d'enseignements. Mais vous n'aviez pas besoin de venir jusqu'ici pour me demander... »

Un autre toc-toc à la porte. Incroyable, pensa Agatha. Qui pouvait frapper cette fois ? C'était Bill Wong, accompagné d'Alice Peterson.

« Bonjour, Agatha. Ça ne vous ennuie pas si nous entrons quelques minutes ?

– Pourquoi pas ? répondit Agatha. Tant que nous y sommes, joignez-vous aux autres. »

L'entrée bondée de son cottage ne laissait pas beaucoup de place pour aller et venir, surtout après que Doris fut apparue avec l'aspirateur.

« Passons au salon, décida Agatha avec un geste de la main vers Bill et Alice. Doris, vous pouvez commencer par l'étage. Toni, voulez-vous être un amour et nous refaire du café ? »

Les deux policiers s'assirent sur le sofa cependant qu'Agatha se perchait sur le bras d'une chaise. Elle avait beaucoup à faire aujourd'hui et tenait à leur faire comprendre qu'ils n'avaient pas tout leur temps. Mais elle grimaça de douleur quand son postérieur contusionné rencontra la dureté du bois et se laissa doucement glisser sur le coussin du siège.

« Avez-vous trouvé quelque chose sur le sabot ? demanda-t-elle à Bill.

– Rien du tout, répondit-il. On l’a récemment récuré avec un détergent chimique. Du coup, pas d’empreintes digitales ni rien qu’on puisse verser au dossier.

– Sauf le fait qu’on l’a récuré, dit Agatha. Pourquoi l’a-t-on si soigneusement nettoyé ? Celui-ci et pas l’autre ?

– Selon Bream, simplement parce que quelqu’un a fumé et s’en est servi, dit Alice. Vous, je suppose.

– Ridicule ! s’agaça Agatha. Quand quelqu’un s’est servi d’un cendrier, on le vide et on lui donne un bon coup de chiffon, c’est tout. On ne le frotte pas au détergent comme un lavabo encrassé.

– C’est assez curieux, je vous l’accorde, reconnut Bill, et il y a des gens chez Morrison qui ne me plaisent pas beaucoup. Mais nous n’avons aucun indice qui suggère que la mort de Mrs Dinwiddy n’est pas ce que tout le monde pense. Un accident causé par une ruade. Maintenant, nous avons besoin de votre déposition, puisque vous êtes la personne qui a découvert le corps. Nous avons pris celle de Toni hier.

– C’est donc si urgent ? demanda Agatha en fronçant les sourcils.

– Le divisionnaire Wilkes tient à ce que tout soit réglé avant l’audience devant le coroner, expliqua Alice.

– Qui est prévue quand ?

– Cet après-midi à deux heures, dit Bill.

– Vous plaisantez ! s’écria Agatha. Une audience du coroner un samedi ?

– Ce n’est pas la procédure normale, confirma Bill, mais ce décès est considéré comme un accident très simple. Une petite affaire qu’il sera facile de classer. Le commissaire tient à s’en débarrasser, parce que nous n’avons ni de temps ni de budget à gaspiller. Le coroner a bien voulu s’en occuper aujourd’hui du moment que le dossier est prêt. Tout ce qui nous manque, c’est votre déposition.

– Eh bien, voici ce que je déclare, répliqua Agatha, la voix et la mâchoire tendues. Le divisionnaire Wilkes est un sinistre abruti ! »

Alice, qui avait déjà un bloc-notes et un stylo tout prêts, se couvrit la bouche pour cacher qu'elle pouffait de rire. Bill, pour sa part, se frotta les tempes et soupira.

« C'est une déclaration qui ne nous est pas très utile, Agatha, dit-il avec lassitude.

– Utile ? se récria Agatha, se levant brusquement. Ce qui serait utile, c'est une investigation approfondie sur ce qui se passe chez Morrison et qui a conduit à ce qu'une femme meure ASSASSINÉE !

– Calmez-vous, Agatha, dit Toni, qui arrivait avec le plateau du café. Ça ne sert à rien de vous mettre dans tous vos états. Si vous fumiez une cigarette ?

– J'AI ARRÊTÉ DE FUMER ! » rugit Agatha.

Les autres se regardèrent en hochant la tête d'un air entendu.

« Cessez de me mater, continua Agatha, se rasseyant et tendant vers les trois visiteurs un index accusateur. J'ai parfaitement le droit d'être en colère, parce que hier j'ai découvert le cadavre d'une femme qu'on a tuée et que ce bouffon de Wilkes préfère laisser le meurtrier dans la nature.

– Mais qui est-il, ce meurtrier dans la nature ? demanda Bill.

– Je l'ignore encore, répondit Agatha, mais j'ai bien l'intention de le savoir bientôt. »

Après avoir pris une tasse de café des mains de Toni, elle se résigna à fournir aux deux policiers une version résumée des événements qui l'avaient menée à la découverte du corps dans la cour de l'écurie. Elle marqua une pause au moment de décrire cette dernière scène : Mrs Dinwiddy gisant dans son sang sur les pavés et Wizz-Wazz immobile et choquée à côté d'elle. Quelque chose d'important manquait à ce tableau, se dit-elle pensivement, mais quoi ?

Dans la voiture qui les conduisait à l'agence, Agatha et Toni se retrouvèrent enfin seules.

« Alors, de quoi vouliez-vous me parler ? demanda Agatha. Vous avez décidé quelque chose, pour votre petit ami ?

– Honnêtement, Agatha, ce sont mes affaires, pas les vôtres. Je n'ai aucun besoin que vous vous en mêliez.

– Est-ce que je me mêle de quelque chose ? Je prends simplement votre intérêt à cœur. »

Mais elle compléta en son for intérieur : ce que je ne veux pas, c'est que vous vous encroûtiez avec un mari maniaque et une marmaille braillarde, parce que j'ai trop besoin de vous.

« Je suis parfaitement capable de gérer seule ma vie privée, dit Toni.

– Tant mieux, répliqua sèchement Agatha. Il ne faudrait pas que vous tombiez en pâmoison devant le premier olibrius qui porte un pantalon.

– Ou un bleu de travail ? ironisa la jeune femme.

– Ça, c'est vraiment *petit* ! » dit Agatha, vexée.

Chacune détourna la tête d'un côté, puis, lentement, elles se regardèrent de nouveau et éclatèrent de rire.

« Il est vraiment très sympathique, reconnut Agatha.

– Oui, c'est l'impression qu'il m'a faite, dit Toni. Je suis contente pour vous. »

Ce n'était pas le moment, décida-t-elle, de lui parler de Charles.

À leur arrivée à l'agence Raisin Investigations, Agatha passa derrière son bureau tandis que Toni et Patrick Mulligan la suivaient dans la pièce et s'asseyaient sur des chaises en face d'elle, chacun avec un bloc-notes et un stylo.

« Bon, dit Agatha, récapitulons ce que nous savons sur Morrison's. En premier lieu, il faut savoir à quel genre d'individus nous avons affaire. Qu'est-ce que vous avez, Toni ?

– J’ai un peu creusé le passé d’Aphrodite Morrison, répondit la jeune femme, et j’ai appris plusieurs choses révélatrices. Elle a trente ans et elle est née dans la région sous le nom de Kate Hibbert. Sa mère était anglaise, son père un soldat américain, réparateur de moteurs dans l’US Air Force. Ils ne se sont jamais mariés. Il a été renvoyé chez lui et Kate a été élevée par sa mère. Quand elle avait dix-sept ans, la mère est décédée et elle est partie aux États-Unis à la recherche de son père. Elle ne l’a jamais retrouvé, mais grâce à son physique elle n’a pas tardé à se faire engager comme mannequin à New York.

– J’aurais dû le deviner à la façon dont elle s’habille, dit Agatha, hochant la tête.

– Pour ce genre de mannequinat, l’habillement n’était pas primordial, dit Toni. Elle posait sur différents sites Internet et elle s’est fait connaître sous toute une série de noms : Câline Angelica de l’Arkansas, Layla la Lubrique de Louisiane... Je préfère ne même pas citer son pseudo du Kentucky. Il y a cinq ans, elle s’est fait épouser par un ex-agent de change richissime de Wall Street, un dénommé Edwin Levin, mais le mariage n’a pas duré, parce qu’au bout de neuf mois il a cassé sa pipe. Du coup, elle a hérité de plus de cent millions de dollars.

– Ha, ha ! fit Agatha. Une mort suspecte, on dirait ?

– Pas vraiment, répondit Toni. Ce Levin avait quatre-vingt-douze ans. Au moment des fiançailles, il avait déclaré à la presse qu’il voulait finir en beauté avec une beauté. »

Patrick Mulligan partit d’un petit rire étouffé.

« Tu aurais des photos de Layla la Lubrique ? demanda-t-il à Toni.

– Pas la moindre, malheureusement, répondit sa jeune collègue. Le vieil Edwin les a toutes rachetées et il avait une équipe qui écumait Internet au cas où certaines auraient continué à circuler. Elles ont été détruites, il la voulait toute à lui. Il avait des enfants de deux mariages précédents et ils ont contesté le testament, mais Kate, qui se fait maintenant appeler Aphrodite, a

quand même emporté le plus gros de ses millions. Voilà trois ans, elle a rencontré Albert Morrison dans un hôtel de Saint-Tropez et ils se sont mariés au bout de tout juste six mois. »

Agatha s'adossa à sa chaise pivotante.

« Eh bien, eh bien ! dit-elle. Notre Aphrodite est un sacré numéro, pas vrai ? Et vous, Patrick, qu'est-ce que vous avez sur Morrison ?

– Un personnage beaucoup moins pittoresque que sa femme, dit Mulligan. Quarante-huit ans, enfant unique, issu d'une famille de la bourgeoisie industrielle. Il a un diplôme d'ingénieur chimiste. Il a travaillé quelques années pour de grosses compagnies, puis il a repris l'affaire familiale quand son père est mort il y a treize ans. C'est lui qui a créé l'usine de Sekiliv. Pas d'enfant. Et, comme Toni vient de le dire, il a épousé Aphrodite il y a trois ans.

– Je n'ai jamais vu un personnage aussi peu engageant, bougonna Agatha. Qu'est-ce qu'Aphrodite a bien pu lui trouver ?

– Elle cherchait peut-être une figure paternelle, suggéra Toni. Un homme pour veiller sur elle, quelqu'un de solide et de rassurant.

– Possible. » Agatha hocha la tête. « Et les vigiles, Bream et Dunster ? Nous en savons un peu plus long sur eux ?

– Comme vous l'avez soupçonné, répondit Mulligan, ni l'un ni l'autre n'a jamais fait partie d'aucune unité de commando, mais ils étaient tous les deux militaires. Dans le Corps royal de la logistique.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit Agatha.

– En nombre, c'est le corps le plus important de l'armée. Ils fournissent et transportent tout, des uniformes à la nourriture en passant par le carburant et les munitions. Bream et Dunster ont servi ensemble en Allemagne et en Afghanistan. Un copain à moi qui est dans la police militaire m'a parlé d'un gros scandale qui avait touché leur unité en Allemagne. Une grosse quantité de marchandises a été volée ou détournée : du carburant, des provisions de bouche, de l'alcool et ainsi de suite. Tout a cessé quand l'unité a été

transférée en Afghanistan et la police militaire n'a jamais su le fin mot de l'affaire. Mais j'ai découvert que Bream avait disparu sans permission pendant trois semaines, ce qui s'assimile à une désertion. Il a pris deux mois dans une prison militaire, puis il a été renvoyé de l'armée. Dunster aussi a été révoqué, à cause d'une bagarre avec un autre troufion à qui il a cassé les jambes à coups de barre à mine. Apparemment, c'est une vraie brute.

– Donc, Dunster est un type violent, réfléchit Agatha. Et Bream et lui sont toujours restés en contact, à ce qu'on dirait.

– Pas seulement en contact, précisa Mulligan. Ils ont bossé ensemble comme vigiles dans un entrepôt commercial à Leicester, mais ils se sont de nouveau fait virer après une rixe avec leur chef. Il avait découvert qu'ils avaient monté un trafic et vendaient sur commande une partie des stocks de l'entrepôt. La police s'en est mêlée. Ensuite, je n'ai plus rien sur eux jusqu'à leur arrivée chez Morrison.

– Pourquoi la boîte a-t-elle décidé d'embaucher deux truands comme Bream et Dunster ? se demanda tout haut Toni.

– La même question se pose pour John Sayer, observa Agatha. Qu'est-ce que vous avez trouvé sur lui ?

– Encore rien, reconnut Mulligan. C'est quelqu'un de très mystérieux, qui n'a laissé de trace nulle part. Mon idée, c'est que John Sayer n'est peut-être pas son vrai nom. J'y travaille.

– Très bien, approuva Agatha. Il faut que nous sachions comment l'énigmatique Mr Sayer s'imbrique dans toute cette histoire. Continuez d'enquêter sur lui, Patrick. Maintenant, passons à ce que j'ai appris depuis hier. Sayer ne nous a pas dit toute la vérité sur les employés de Sekiliv. Parmi eux, il y a des expatriés britanniques. » Elle parla à ses deux collaborateurs du service de courrier entre les Cotswolds et la Pologne, et leur révéla aussi que Josie avait apparemment été payée pour disparaître du paysage. « Et puis, poursuivit-elle, il y a la fameuse batterie révolutionnaire. La vérité, c'est qu'elle ne marche pas. En fait, elle a une dangereuse

tendance à prendre feu. Il est presque sûr que c'est ce qui a provoqué l'incendie.

– Donc, nous avons raison, dit Toni. Si on nous a engagées, c'est pour faire croire que Morrison's a quelque chose de précieux à protéger et cacher le fait que la batterie ne vaut rien. Quant au canular du pied scié, il était censé nous discréditer et justifier ensuite qu'on se passe de nos services.

– C'est de plus en plus probable, acquiesça Agatha. Nous pouvons nous attendre à ce que notre contrat avec Morrison's soit résilié d'un jour à l'autre. Du coup, il faut agir vite si nous voulons démêler toute l'affaire.

– Et nous ne savons toujours pas pourquoi Dinwiddy a été assassinée, souligna Mulligan. Sauf si elle savait ce qui se passait.

– Elle savait peut-être qu'il y avait des problèmes avec la batterie, raisonna Agatha, mais d'autres le savaient aussi. Chris Firkin, pour commencer. Non, Dinwiddy devait penser que la batterie serait bientôt opérationnelle. Dans ces conditions, pourquoi la tuer ? Il y a forcément autre chose.

– Et si elle était au courant des coucherries du patron avec la dénommée Josie ? suggéra Mulligan.

– Oh, elle l'était sûrement, estima Agatha, mais c'était plus ou moins de notoriété publique.

– De toute façon, cette histoire-là était réglée, ajouta Toni. Josie avait pris ses cliques et ses claques. Moyennant finance. »

Agatha soupira.

« Il y a encore beaucoup de choses qui nous échappent, dit-elle d'un ton maussade.

– Mais nous faisons des progrès, argua Mulligan. Vous avez trouvé l'arme du crime.

– Et nous avons une liste de suspects, dit Toni. À commencer par Albert Morrison, qui avait peut-être une liaison avec Dinwiddy. Si elle était devenue encombrante, il a pu vouloir se débarrasser d'elle.

– Et il y a Bream et Dunster, rappela Mulligan. Dinwiddy semblait se méfier d’eux, n’est-ce pas ? Ils lui en voulaient peut-être pour quelque chose. Et le jeune Sayer ? Nous n’en savons pas assez sur lui.

– Il faut aussi penser à Aphrodite, poursuivit Toni. Elle a pu découvrir que son mari la trompait avec Dinwiddy et décider d’en finir avec elle.

– Mais tous ces gens ont un alibi en béton, rétorqua Agatha. Nous les avons tous vus au thé chez les Morrison. Ils n’auraient jamais pu foncer jusqu’à l’écurie, fracasser le crâne de Dinwiddy et disparaître avant notre arrivée. Nous aurions inévitablement vu quelque chose. Mais attendez une seconde... Et cette sale vermine de Peter Trotter, le palefrenier ?

– Un jockey qui n’a pas réussi, l’informa Mulligan, consultant ses notes. Connu de la police, principalement pour des bagarres à la sortie des bars. Il n’a jamais gardé un emploi très longtemps. Mais je ne vois pas quel serait son mobile.

– Pas besoin de mobile, dit Agatha. C’est un type très agressif. Il aurait suffi qu’il pique une violente colère.

– Ça ne concorde pas avec ce que nous savons, la contredit Toni. S’il était fou de rage pour une raison ou pour une autre, je ne le vois pas entrer dans l’usine, aller chercher le cendrier-sabot, revenir pour frapper Dinwiddy par-derrière, puis faire une mise en scène pour qu’on accuse l’ânesse, passer un long moment à nettoyer le sabot et enfin retourner le poser sur la table dans la salle de réunion.

– Effectivement, dit Mulligan. Nous n’avons pas affaire à un coup de sang, mais à un crime froidement prémédité. Celui qui l’a commis a tout prévu à l’avance. Il l’avait à portée de main pour s’en servir, ce cendrier.

– Trotter est trop primaire pour quelque chose d’aussi calculé, reconnut Agatha. Du genre à ne même pas prévoir qu’il doit changer de caleçon.

– Sans compter que lui aussi a un alibi, ajouta Toni. Selon Bill Wong, il s’est rendu à pied à la boutique du bookmaker de Mircester et on l’a vu en

repartir juste à temps pour être de retour quand nous l'avons vu arriver à l'écurie.

– Gardons-le quand même sur la liste des suspects, décida Agatha. Je suis sûre qu'il est capable de tuer. » Elle ôta ses escarpins et prit dans un tiroir une paire de chaussures plates que Toni n'avait jamais vues. « Patrick, enjoignit-elle, concentrez-vous sur John Sayer. Toni, sortez donc manger quelque chose. Moi, je vais marcher un peu.

– Marcher ? répéta Toni. Vous voulez dire... Jusqu'au pub pour déjeuner ?

– Pas du tout, dit Agatha, se frappant le ventre du plat de la main en même temps qu'elle le rentrait. Je veux faire un peu d'exercice. Je peux très bien me passer de déjeuner, et si j'entrais dans le pub, je serais probablement tentée de boire quelque chose, ce qui pourrait...

– Vous pousser à fumer ? suggéra Toni.

– Non. M'embrumer le cerveau, alors que l'audience devant le coroner a lieu cet après-midi. Je repasserai à temps pour que nous y allions ensemble. »

Par la fenêtre de l'agence, Toni regarda la détective marcher d'un pas militaire vers la grand-rue de Mircester, balançant les bras avec énergie. Agatha Raisin se souciait soudain de sa forme ? Il n'y avait qu'une explication : elle avait décidé de se lancer à l'assaut, et Chris Firkin n'avait pas la moindre chance de lui résister.

L'audience du coroner se tint dans une salle de l'hôtel de ville de Mircester, édifice qui dominait une place carrée du centre-ville. Une courte volée de marches conduisait à une double porte abritée sous un fronton triangulaire soutenu par deux colonnes ioniques en pierre, imitation victorienne de l'architecture grecque antique. Une tentative manquée d'impressionner le public, estima Agatha en montant. Elle n'avait jamais accordé beaucoup d'attention à ce petit hôtel de ville, et s'y intéresserait encore moins à l'avenir.

Des lambris en bois sans couleur couvraient les murs de la salle, et des rangées de chaises en plastique y étaient disposées face à une estrade surmontée d'un bureau tout aussi tristement orné. Derrière était assis un homme âgé et corpulent en terne costume de tweed, et à sa gauche, à un bureau plus petit, le greffier presque caché derrière son ordinateur.

Agatha et Toni s'assirent dans une rangée du milieu. L'assistance était composée de très peu de gens. Albert Morrison avait pris place à leur gauche, mais plus près de l'estrade, flanqué d'Aphrodite et de John Sayer. Plusieurs rangs derrière eux, il y avait un couple âgé : la femme en discret manteau anthracite, l'homme sans rien de remarquable excepté une superbe toison de cheveux d'un gris argenté. Agatha repéra sur sa droite les dos du divisionnaire Wilkes, de Bill Wong et du docteur Bunbury, le légiste. Quelques autres personnes étaient disséminées, mais elle n'en reconnut aucune.

Le coroner commença par prononcer un bref préambule, puis posa quelques questions à Wilkes, qui se leva pour apporter des réponses directes et concises. Ensuite, il interrogea le docteur Bunbury, qui prit visiblement plaisir à être au centre de l'attention.

« Après mûre réflexion, déclara-t-il, pompeux, et au vu de preuves indiscutables, je suis arrivé à la conclusion certaine que la cause de la mort...

– Oui, oui, tout cela, nous le savons, l'interrompit le coroner, agitant une liasse de feuillets. Coup violent à l'arrière de la tête, fracture du crâne, objet contondant et ainsi de suite. »

L'audience n'avait duré qu'une vingtaine de minutes quand, à la surprise d'Agatha, le coroner prit le parti de la conclure. N'y aurait-il vraiment plus aucune discussion, plus aucune investigation ? On se débarrassait de la mort de Mrs Dinwiddy avec une hâte désinvolte – et injuste.

« En considération des preuves et des témoignages qui nous ont été apportés, annonça-t-il d'une voix pâteuse qui trahissait un déjeuner trop lourd et l'absorption d'un peu trop de porto, je statue que la mort de Mrs Clarissa Dinwiddy est le résultat d'un accident causé par l'ânesse connue sous le nom de Wish-Wash... »

Le greffier se pencha et lui murmura quelque chose.

« Par l'ânesse connue sous le nom de Wizz-Wazz, rectifia-t-il, qui, dans un accès de colère, l'a frappée d'une forte ruade. La blessure à la tête de Mrs Dinwiddy s'est avérée fatale. La mort a été presque instantanée. Je la déclare donc accidentelle.

– Ça ne tient pas debout ! s'écria Agatha, se levant brusquement de sa chaise. *Ce n'était pas* un accident !

– Quel est votre nom, madame ? demanda le coroner, la regardant par-dessus ses lunettes.

– Agatha Raisin, détective privée.

– C'est la dame que vous connaissez, monsieur le divisionnaire ?

– En effet, monsieur », répondit Wilkes, se levant de son siège et tournant vers Agatha des yeux chargés de fureur. Si les regards pouvaient tuer, pensa-t-elle, il y aurait très bientôt une autre audience dans cette salle. Bill, pour sa part, regardait droit devant lui. « Madame a découvert le corps et...

– Ah, oui, dit le coroner, fouillant dans ses feuillets et faisant signe à Wilkes de se rasseoir. La personne qui a été précédemment attaquée par l'ânesse.

– Elle ne m'a pas attaquée, corrigea Agatha. Wizz-Wazz ne faisait que... que jouer.

– Jouer, dites-vous ? Pourtant, vous avez fui l'animal dans une grande frayeur.

– Je n'ai pas fui ! protesta Agatha avec indignation. Seulement, je ne connaissais pas encore bien Wizz-Wazz et mon assistante et moi avons

préféré prendre nos distances.

– Très sage de votre part, approuva le coroner. Dans le cas où vous vous seriez rapprochée de cette méchante bête, c'est peut-être vous qui seriez l'objet de la présente audience et non Mrs Dinwiddy. Cette ânesse est dangereuse et a causé un accident mortel.

– Ne soyez pas ridicule ! Ce n'était pas un accident. C'était un meurtre !

– Mrs Raisin, je vous serais obligé de changer de ton. Vous devriez savoir qu'un âne ne commet pas de meurtre. Seulement les êtres humains.

– Évidemment, je le sais ! Wizz-Wazz n'est pas la meurtrière, vieil imbécile !

– Comment ? Qu'est-ce que vous... ?! Faites immédiatement sortir cette femme de la salle !

– Je pars, répliqua Agatha, voyant deux policiers en civil s'approcher d'elle. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot !

– Pour finir, entendit-elle le coroner décréter au moment où Toni et elle atteignaient la porte, nous recommandons que cette ânesse soit euthanasiée.

– Vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! cria-t-elle en se retournant. WIZZ-WAZZ EST INNOCENTE ! » Tous les visages étaient maintenant tournés vers elle. Elle brandit son poing serré et répéta de toute la force de ses cordes vocales : « WIZZ-WAZZ EST INNOCENTE ! »

Un des policiers en civil tendit la main vers son bras. À peine l'eut-il touchée qu'Agatha se dégagea.

« Essayez de nouveau, lui dit-elle d'une voix sourde, et je vous arrache les yeux ! »

L'homme préféra faire un pas en arrière.

Debout sur le perron du petit hôtel de ville, les yeux fixés sur la place, le cœur battant et bouillant de colère, Agatha eut soudain envie d'une cigarette plus que de tout au monde. Non et non, se dit-elle. Ces salauds ne gagneront pas, et la cigarette non plus ! Parce que j'ai bien l'intention de me battre. Contre tout et tout le monde.

Elle entendit un téléphone sonner et vit du coin de l'œil Toni prendre l'appel sur son portable. Puis une voix s'éleva derrière elle.

« “Wizz-Wazz est innocente.” C'est un slogan qui claque ! »

Une jeune femme au corps menu, aux cheveux sombres et aux lunettes cerclées de noir apparut dans son champ de vision.

« Charlotte Clark », se présenta-t-elle. Elle serrait dans sa main un bloc-notes de journaliste. Elle précisa : « Du *Mircester Telegraph*.

– Oui... Oui, c'est exactement ce que je veux, dit Agatha, son vieil instinct d'agent de relations publiques remontant à la surface. Un bon slogan pour la campagne “Sauvons Wizz-Wazz”. Pas question que cette pauvre bête porte le chapeau pour un assassin !

– C'est ce que vous venez de dire au coroner. Mais... un assassin ? Qu'est-ce qui vous fait croire que cette femme a été assassinée ?

– Beaucoup, beaucoup de choses, Miss Clark, répondit Agatha. Croyez-moi, il s'agit d'un meurtre et on s'est arrangé pour faire accuser l'ânesse. »

Le divisionnaire Wilkes apparut et ses longues jambes descendirent les marches deux par deux.

« Ne croyez pas un mot de ce que vous dit cette femme, dit-il aigrement à la journaliste. Ce sont de pures affabulations ! Cette énergumène est prête à tout pour attirer l'attention. Complètement détraquée. »

Et, sans s'arrêter, il continua son chemin.

« Il ne baise pas assez, vous ne croyez pas ? dit Agatha.

– Ou pas du tout, pouffa Charlotte.

– Mais ce n'est pas lui qui nous arrêtera, affirma Agatha. Nous réussirons à sauver Wizz-Wazz.

– Chuis avec vous ! » brailla Aphrodite derrière elle avec son accent paysan. Elle s'engagea sur les marches, perchée sur ses talons d'une hauteur impossible avec une sûreté d'équilibre et une élégance qui suscitèrent l'admiration envieuse de la détective. « On va pas les laisser faire piquer ma pauv' Wizz-Wazz, pas vrai, Mrs Raisin ?

– Vous avez ma parole, répondit Agatha, regardant Aphrodite feindre un sanglot affligé et tapoter de son mouchoir ses yeux parfaitement secs. Si nous lançons notre campagne à l'écurie lundi matin ?

– D'accord, approuva Aphrodite. Z'avez qu'à tout arranger avec lui. »

Elle fit un geste du pouce en direction de John Sayer, qui se tenait comme d'habitude au côté d'Albert Morrison. Il sourit et adressa un signe de tête à Agatha, mais Morrison fit comme si elle n'était pas là et, sans un mot, emmena sa femme vers leur voiture, où Dunster les attendait.

« Joli numéro, apprécia Charlotte Clark.

– Oui, c'est une femme qui vaut le détour. » Agatha hocha la tête. « Venez donc au lancement de notre campagne. Ce sera matière à un bon article.

– Je l'ai déjà, dit la journaliste en agitant son bloc-notes. “L'ânesse tueuse condamnée à mort. Charivari devant le coroner. Mais certaines voix parlent de meurtre.” De quoi faire la première page de l'édition spéciale de demain. »

Cette fille est une maligne, pensa Agatha, mais il faut que je garde le contrôle de la publicité. Même si elle peut être une bonne chose, et pour moi et pour l'agence, et une excellente garantie que Morrison nous gardera à son service au lieu de nous virer.

« La première page si vous voulez, dit-elle, mais pas demain. Je serai franche avec vous : je tiens à conserver la maîtrise de ce qui s'écrit. Cette affaire va prendre de l'ampleur, beaucoup d'ampleur. Je pense que nous pouvons intéresser les journaux nationaux, mais ils ne seront pas contents si vous les coiffez au poteau. Je préfère que pour le moment, vous gardiez cette histoire pour vous et que vous publiiez votre article en même temps que tout le monde. Ce qui veut dire pas avant mardi.

– Pourquoi voulez-vous que j'attende ? objecta la jeune femme. Qu'est-ce que j'aurai à y gagner ?

– Ce sera une grosse affaire, expliqua Agatha, parce qu’il y a tous les ingrédients : des gens huppés, de l’argent, du sexe et une malheureuse ânesse condamnée à tort. Et bien entendu un meurtre. Et c’est moi qui serai au centre de l’enquête. Voici ce que je vous propose : quand tout sera fini, je vous réserverai une interview exclusive. Rien que vous et moi, face à face. Tous les secrets de l’histoire. Ensuite, tout le pays voudra la reproduire, cette interview. Elle sera relayée par toutes les agences de presse. Je parie qu’on la trouvera même dans les kiosques américains, et votre signature apparaîtra partout.

– Marché conclu, dit la journaliste, rangeant son bloc dans son sac. Je m’en tiens à votre parole. »

Bien sûr que tu t’y tiens, se dit Agatha, souriant en la regardant s’éloigner. Parce que ça en vaut sacrément la peine ! Elle pressa sa main sur son ventre, car elle avait une drôle de sensation. La faim ? Non, l’excitation. Tu es excitée comme une puce, Agatha Raisin ! C’est comme au temps où tu comptais dans le milieu des relations publiques et où tu négociais avec les rédacteurs en chef des plus grands quotidiens de Londres, où tu flattais les chroniqueurs vedettes et où tu engueulais vertement les reporters. « Je vous réserverai une interview exclusive. » Depuis quand n’avait-elle pas prononcé ces mots ?

Et où était passée Toni ? Elle l’aperçut, toujours rivée à son téléphone. Que se passait-il de si important ?

La femme d’un certain âge en manteau anthracite qu’elle avait remarquée dans la salle se tenait un peu plus loin que Toni, son visage au teint pâle tourné vers Agatha. Elle s’avança vers elle et lui demanda d’une voix timide :

« Pourrais-je vous parler un instant, Mrs Raisin ? »

Ses yeux gris clair étaient remplis de larmes, mais elle refusait obstinément de les laisser couler.

« Bien sûr, répondit la détective. En quoi puis-je vous aider ?

– Je suis Elizabeth Thirkettle, se présenta la femme, et voici mon mari, Clive. Je suis la sœur de Clarissa Dinwiddy.

– Je suis sincèrement désolée pour votre sœur, dit Agatha en lui serrant la main, et je vous prie de m’excuser si ce que j’ai dit à l’audience avait des raisons de vous chagriner.

– Pas du tout, chère madame. Vous êtes la seule à prendre la mort de Clarissa au sérieux. Vous savez, je suis d’accord avec vous. Moi aussi, je pense que ma sœur a été assassinée.

– Vraiment ? Et pourquoi ? Y aurait-il quelque chose que vous voulez me dire, Mrs Thirkettle ?

– Pas ici, dit la femme, jetant de côté et d’autre des regards méfiants. Pourriez-vous venir chez nous lundi dans l’après-midi ? Notre adresse... »

Elle tendit de nouveau la main pour serrer celle d’Agatha, qui sentit qu’un papier soigneusement plié était pressé contre sa paume. Clive Thirkettle lui serra la main aussi, et ses boucles couleur d’argent s’agitèrent avec grâce quand il inclina poliment la tête.

« Agatha ! appela Toni, lui montrant son téléphone. Patrick a trouvé quelque chose. Il m’a envoyé une photo. Il dit qu’il pense en savoir plus quand nous serons de retour à l’agence.

– Dans ce cas, rentrons tout de suite », dit résolument Agatha.

Les choses commençaient à bouger vraiment. Elle était galvanisée par la griserie de la chasse aux indices et sa jeune assistante eut du mal à la suivre, tant ses semelles claquaient à toute allure sur les trottoirs. À leur entrée, Patrick les attendait à côté du bureau de Toni.

« Voyons sur mon écran, dit celle-ci, s’asseyant à l’ordinateur et tapotant sur son clavier. Tenez, la voilà. La photo que Patrick m’a envoyée. »

Apparut, clignotant un peu, la photo officielle d’un détachement de soldats, ceux des premiers rangs assis sur des bancs et ceux de derrière

debout. Tous portaient un béret noir et une tenue beige et verte de camouflage.

« C'est l'unité de Bream et de Dunster photographiée en Afghanistan, expliqua Mulligan.

– Oui, je les vois. » Agatha les pointa du doigt. « Ici, debout dans le fond.

– Mais quand je les ai observés sur mon téléphone, dit Toni, j'ai remarqué un autre visage familier. »

Elle activa son zoom et le déplaça sur l'écran avant de l'arrêter sur un des militaires qui souriait, assis au premier rang. Agatha ravala un hoquet de stupeur.

« Sayer ! siffla-t-elle entre ses dents.

– De son vrai nom, corrigea Mulligan, c'est le lieutenant Neil Webster. Dès lors que Toni l'avait identifié, c'était facile pour moi de remonter dans son passé. Il s'est engagé dans l'armée dès sa sortie de l'université et il a servi en Allemagne avec Bream et Dunster. Il a même témoigné en faveur de Bream quand il est passé en cour martiale. C'est un expert des arts martiaux et de toutes les techniques de survie. Il semblerait même qu'il en soit obsédé. Puis une Land Rover qu'il conduisait seul à bord a explosé sur une mine dans la province du Helmand. On n'a jamais retrouvé son corps.

– Parce qu'il n'y avait pas de corps ! s'écria Agatha. Il est vivant et en pleine forme dans son bureau chez Morrison, à préparer ses mauvais coups !

– Nous devrions avertir la police de ce que nous savons sur lui, dit Toni.

– Chaque chose en son temps. Trouvons ce qu'ils mijotent tous les trois avec Albert Morrison. Wizz-Wazz devrait pouvoir nous y aider. »

Agatha entra dans son bureau, prit son téléphone et tapa la touche d'un numéro abrégé.

« Roy ? dit-elle aussitôt que quelqu'un prit l'appel. C'est moi, Agatha.

– Mon Agatha chérie ! roucoula Roy Silver au bout du fil. Il y a des siècles que je ne t’ai pas entendue.

– Nous nous sommes parlé il y a tout juste deux semaines.

– Dans ce métier, chérie, deux semaines, c’est toute une vie. Et tu es bien placée pour le savoir.

– J’aurais besoin de toi ce soir, Roy.

– Ce soir ? Impossible, Aggie ! Je suis absolument, totalement débordé ! Pourquoi crois-tu que je sois au travail un samedi ? »

Agatha imagina Roy les pieds posés sur son bureau au siège de la société de communication Pedman’s, qui avait racheté la sienne. Il était le seul de ses employés de jadis à être resté chez Pedman, et sa carrière y avait progressé à pas de géant, car Agatha lui avait laissé son précieux carnet d’adresses.

« Roy, dit-elle, tu sais très bien à quel point tu m’es redevable, et je compte te mettre en lumière sous les projecteurs du pays. J’ai à te parler d’un assassinat.

– Encore un assassinat ? cria Roy d’une voix aiguë. Vas-y, dis-moi tout, mon chou. »

Quand Agatha eut terminé de raconter à Roy Silver l’histoire d’une douce et adorable ânesse qu’on voulait faire euthanasier pour un crime qu’elle n’avait pas commis, il était prêt à lui manger dans la main.

« Je vois déjà les manchettes des journaux ! dit-il, d’emblée enthousiasmé. “Une ânesse condamnée à mort. Mais Wizz-Wazz est innocente.” Je vais alerter tout de suite tout mon réseau, et les radios, et les chaînes de télé. Première conférence de presse chez Morrison lundi matin. Attends-moi ce soir à l’heure du dîner. Ce sera une affaire fantastique, Aggie chérie ! »

En reposant le combiné, Agatha se félicita. La campagne pour sauver Wizz-Wazz était sur le point d’être lancée, et ce serait la meilleure couverture pour continuer son enquête. Comme tout ce qui se passait chez

Morrison, pensa-t-elle avec un sourire : il ne fallait pas se fier aux apparences.

OceanofPDF.com

Roy Silver se présenta au cottage de Lilac Lane au début de la soirée, jaillissant de sa voiture dans une éruption de velours côtelé rose et d'excitation haletante. Il commença de parler dès qu'Agatha lui eut ouvert la porte et ne se tut pas une seconde ensuite, posant dans la petite entrée une valise beaucoup trop grande même pour deux semaines de séjour.

« Je suis resté littéralement pendu au téléphone tout l'après-midi, débita-t-il à toute allure, et j'ai quelque chose de tout simplement ravissant à te montrer. Dis-moi, qu'est-ce que tu penses de mon look de circonstance ? »

Il prit la pose près de la porte. Le pantalon en velours rose était complété par une veste marron foncé taillée dans un tissu ciré, par une casquette côtelée rose et par une paire de chaussures bicolores marron et rose.

« Ce que j'ai cherché, c'est une tenue décontractée pour la campagne avec une touche de sophistication urbaine, caqueta-t-il sans attendre de réponse. C'est ce que je porterai pour la conférence de presse. Ce qu'il faut, c'est lancer un grand appel national à faire campagne pour sauver Wizz-Wazz. Nous devons émouvoir tout le monde, des vieux amis des animaux aux enfants devant leur télé. Les mêmes tanneront leurs parents, qui ne pourront pas faire autrement que de s'en mêler. Tu sais comment sont les gamins pour peu qu'on fasse un peu de bruit sur un sujet aussi sensible

qu'une pauvre petite ânesse que des salauds menacent de mettre à mort, et... »

Ce plan de bataille n'était pas une mauvaise idée du tout, pensa Agatha tandis que Roy continuait de discourir, et l'apparition de son ancien employé habillé en caricature d'animateur télé pour enfants serait exactement ce qu'il fallait.

« ... et donc, cette annonce de la campagne pour Wizz-Wazz s'adressera principalement à la presse et aux agences régionales, mais il y aura aussi quelques pigistes des journaux nationaux, poursuivit Roy presque sans respirer. Ce sera notre point de départ pour susciter un intérêt plus large, attirer de grands noms des chaînes de télé nationales et lancer notre produit. Tu m'as dit qu'il y avait aussi un angle d'attaque américain ? Il faut le capitaliser pour intéresser les médias internationaux et...

– Quel produit parles-tu de lancer ? l'interrompt Agatha.

– Oh, c'est juste une petite idée qui m'est venue, répondit Roy en souriant. Je t'en parlerai en dînant. Chérie, je suis affamé ! Est-ce que nous pouvons retourner à ton petit pub de village ? Ça fait tellement couleur locale... »

Il continua de jacasser jusqu'en haut de Lilac Lane, puis dans la grande-rue de Carsely, et ne marqua une petite pause que devant le Red Lion avant de le qualifier de « délicieusement champêtre ». Il n'avait pas tort, pensa Agatha en entrant : le vieux pub était un endroit charmant. Les plafonds étaient bas mais, à la différence de l'affreux Jolly Farmer du côté de chez Morrison, les poutres du Red Lion étaient anciennes et authentiques et son atmosphère confortablement douillette. Des vases de fleurs fraîches sur les tables ponctuaient l'espace de taches de couleur. En marchant, elle avait eu un peu froid et fut contente de voir des bûches brûler doucement dans la cheminée sous la grosse poutre de chêne qui faisait office de manteau.

Quelques hommes qui buvaient au bar lui sourirent en hochant la tête et, quand ils s'assirent à une table près du feu, l'accorte fille du patron leur

souhaita gaiement la bienvenue, son petit calepin à la main. Le menu du Red Lion était assez limité, mais les plats à peu près mangeables. Tous deux commandèrent des lasagnes avec une portion de frites. Les lasagnes seraient réchauffées au micro-ondes et colleraient avec obstination au fond du plat, mais les frites qu'on servait ici étaient toujours croquantes et savoureuses. Agatha demanda aussi une bouteille d'un blanc italien qu'elle savait agréable au palais. Quand ce fut fait, Roy posa sur la table une enveloppe matelassée en papier brun qu'il avait apportée sous sa veste.

« C'est le fameux produit ? s'enquit Agatha.

– Exactement, répondit Roy, faisant glisser de l'enveloppe de larges feuillets colorés. Regarde-moi ça ! »

Elle découvrit plusieurs dessins de T-shirts ornés d'un âne portant autour du cou quelque chose de rouge et de pelucheux. Elle ne se rappelait pas avoir parlé à son ex-assistant du beau manteau qu'elle avait eu la faiblesse de donner à Wizz-Wazz, mais de toute évidence elle l'avait fait. Sous l'image, il y avait des slogans : WIZZ-WAZZ EST INNOCENTE !, SAUVONS WIZZ-WAZZ ! ou : NE ME LAISSEZ PAS MOURIR.

« Surprenant, commenta Agatha. L'ânesse n'est pas tout à fait de la bonne couleur et le manteau devrait être garni de fourrure, pas de peluche, mais...

– Ce ne sont que des brouillons, coupa Roy, aussitôt vexé et reprenant ses feuillets. Je les ai fait gribouiller par notre graphiste attitré. Nous aurons mieux d'ici mardi.

– Ils sont magnifiques, dit Agatha en souriant. Je ne m'attendais pas à voir des croquis de T-shirts, c'est tout.

– S'ils te plaisent, tu vas adorer mon autre idée », annonça Roy, son enthousiasme magiquement revenu.

Glissant de nouveau la main dans l'enveloppe, il produisit avec la bouche une imitation peu convaincante de roulement de tambour et de

claquement de cymbales, puis fit apparaître avec un geste théâtral un petit âne en tissu brun, lui aussi avec un col rouge, et le dressa sur la table.

« Voici Wizz-Wazz, notre ânesse en détresse ! »

De sa main, il pressa le jouet, qui jappa comme un chien. Agatha se mit à rire.

« J’ai entendu Wizz-Wazz faire toutes sortes de bruits, dit-elle, mais jamais “Ouaf !” comme un cocker.

– C’est seulement un prototype. » Roy la regarda avec un large sourire. « Le vrai modèle fera “Hi-han !” comme il se doit. Un de mes contacts dans l’industrie du jouet m’a apporté celui-ci quand j’allais partir du bureau. Nous pourrons le commercialiser et consacrer les profits à la campagne “Wizz-Wazz est innocente”, ou alors à une maison de retraite pour les vieux ânes.

– *Tous* les profits ? demanda Agatha, méfiante.

– Eh bien... Forcément, j’aurai certains frais à compenser.

– Dans ce cas, l’addition est pour toi.

– Naturellement, dit Roy, grand seigneur. Demain, nous pourrons revoir tous nos plans dans le détail. Encore quelques personnes à joindre et nous serons prêts pour lundi matin. Maintenant, reparle-moi de ce meurtre. Et puis, je veux tout savoir sur la fabuleuse Aphrodite ! »

« Pourquoi diable sont-ils tous là ? » demanda Albert Morrison le lundi matin en regardant par la fenêtre de son bureau.

Sept ou huit voitures occupaient le petit parking devant l’usine, et bon nombre d’autres se garaient pare-chocs contre pare-chocs dans l’herbe au bord de l’allée.

« Agatha Raisin a fait venir de Londres un agent de relations publiques, lui répondit John Sayer. Et il a rameuté la presse de toute la région.

– Nous n’avons pas besoin que la presse vienne fourrer son nez dans nos affaires ! » aboya Morrison furieux. Il se retourna vers Sayer, qui se tenait de l’autre côté du bureau avec Farley Dunster. « Assurez-vous qu’ils

ne fassent pas de bêtises, ordonna-t-il d'un ton dur. Nous ne savons pas qui ils sont, ces journalaux. Alors, gardez l'œil sur eux. Comptez-les à leur arrivée et recomptez-les quand ils partent. Pas question qu'il y en ait dans le tas qui s'attardent pour fouiner.

– Il y en aura aussi demain, objecta Sayer. Sûrement encore plus nombreux.

– Eh bien, il faudra que vous fassiez la même chose demain ! cria Morrison. Pourquoi leur avons-nous permis de monter cette mascarade ?

– Le contraire aurait semblé suspect, répondit calmement Sayer. Sans compter que votre épouse...

– Gardez l'œil sur elle aussi, gronda Morrison. Tout ce cirque risque d'altérer nos projets. Nous avons un calendrier à respecter. Dites à cette Raisin que je veux la voir dès qu'elle aura fini son numéro devant la presse. Maintenant, descendez et surveillez-moi cette pagaille ! »

Les deux hommes firent volte-face pour obtempérer.

« Dunster, rappela Morrison, il vaut mieux que vous laissiez votre petit joujou ici. »

Dunster regarda Sayer, qui approuva de la tête. Il ôta sa veste d'uniforme, faisant apparaître un étui en cuir sous son bras gauche et l'éclat métallique d'une arme, qui brilla sombrement dans la lumière. Il les retira et les entoura de leurs courroies avant de les poser sur le bureau de Morrison. Celui-ci les rangea dans un tiroir qu'il ferma à clef.

Pour la conférence de presse, le temps s'annonçait clément et Agatha se sentit soulagée, car ni Roy ni elle ne pouvaient contrôler la météo. Quelques nuages effilochés flottaient mollement dans le ciel bleu pâle, mais on voyait qu'il ne pleuvrait pas.

Elle regarda Roy au travail, qui aiguillait une petite foule de journalistes dans la cour de l'écurie en leur lançant un torrent d'instructions, répondant à leurs requêtes et les exhortant tous à se montrer patients. Sans conteste, on ne voyait que lui dans sa tenue rose et marron. Agatha, pour sa part, avait

opté pour une apparence plus sobre et plus en accord avec son statut de patronne d'une agence de détectives : son tailleur-pantalon Max Mara bleu marine avait l'austérité qui convenait. Roy jouerait le rôle du directeur de campagne haut en couleur et excentrique, tandis qu'elle se réserverait les interventions les plus sérieuses. L'un serait là pour divertir et l'autre pour informer. Cette situation ne reflétait pas les duos « gentil flic, méchant flic », mais plutôt « clown et Monsieur Loyal ». Elle se tourna vers Toni qui se tenait à côté d'elle.

« Toni, lui dit-elle *mezza voce*, puisque toute l'attention va rester concentrée sur ces gens, profitez-en pour vous éclipser et vous glisser dans le service des emballages et des expéditions. Regardez bien autour de vous. Si certains des employés habituels sont présents, parlez-leur. Demandez-leur s'ils ont remarqué quelque chose d'insolite.

– À part un meurtre et tout ce barouf médiatique, vous voulez dire ? » ironisa la jeune femme. Agatha la regarda sévèrement. « D'accord, j'y vais, dit-elle.

– Mrs Raisin ! »

Agatha reconnut la voix de John Sayer – ou plutôt du lieutenant Neil Webster, disparu et présumé mort. Elle le regarda d'un œil prudent, bien décidée à garder l'expression la plus neutre possible. Elle n'avait pas l'intention de laisser transparaître que des questions se bousculaient dans sa tête. Pourquoi avait-il fait sauter sa Land Rover ? Comment était-il sorti d'Afghanistan ? Comment avait-il passé les frontières et traversé la moitié du monde sans se faire prendre ? Comment était-il rentré au Royaume-Uni ? Et que faisait-il vraiment chez Morrison ?

« Ce n'était pas votre jeune collègue blonde que j'ai vue avec vous à l'instant ? demanda-t-il. Elle s'en va déjà ?

– Je lui ai seulement demandé de vérifier... » Agatha improvisa rapidement. « ... si les voitures de tous ces gens de presse étaient garées sans gêner le passage.

– Je vois, dit Sayer. Très bonne idée. Il ne faudrait pas qu’il y ait un autre accident, pas vrai ? » Malgré son sourire doux, il avait une façon de prononcer ces mots qui les rendait terriblement sinistres, en faisant presque une menace. « Mr Albert voudrait vous voir dans son bureau quand vous en aurez fini. Je vous accompagnerai.

– Très bien, répondit Agatha. Maintenant, si vous voulez bien m’excuser, il est temps que nous commençons. »

Donc, me voilà convoquée pour un bon savon, pensa-t-elle. Voir débarquer les journalistes doit terriblement taper sur les nerfs de Morrison. Mais s’il perd son sang-froid, il se pourrait qu’il laisse échapper quelque chose. Du coup, c’est une bonne chose que lui et moi échangions quelques piques.

Roy frappa dans ses mains, sautant sur place pour être sûr que tout le monde le voyait, et lança un appel à l’attention. Sayer recula dans le fond, en bonne position, pensa Agatha, pour barrer la route entre l’usine et l’écurie. Elle tourna la tête et vit Dunster apparaître, marchant d’un pas lourd, et aller se poster dans l’allée, non loin du parking. Nous sommes contrôlés, se dit-elle. On ne veut pas que quelqu’un s’aventure où il ne faut pas.

« Approchez, tout le monde ! cria Roy, projetant sa voix jusqu’au dernier rang de la petite foule. Maintenant que nous sommes réunis, je suis heureux de vous présenter un personnage extraordinaire. Mesdames et messieurs, voici l’adorable Wizz-Wazz ! »

C’était le signal pour que Peter Trotter exhibe à tous les regards la vedette. Il surgit, tirant sur la bride de l’ânesse et la traînant devant les journalistes et les photographes. Wizz-Wazz portait encore le manteau en fausse fourrure rouge noué autour de son cou. Même dans son état loqueteux, Agatha le regarda avec nostalgie. Il avait été si seyant sur elle ! Par quelle aberration l’avait-elle donné à cet animal ? Dès que j’en aurai

l'occasion, se promit-elle, j'irai faire du shopping à Londres et je m'en rachèterai un exactement pareil.

« Allez, amène-toi, sale bête », grommela Trotter entre ses dents.

Wizz-Wazz gronda sourdement et observa les étrangers assemblés dans la cour de l'écurie en plissant à demi les paupières. Elle n'a pas l'air contente, pensa Agatha. Je pourrais peut-être m'approcher pour la calmer et...

« Ma Wizz-Wazz, mon bébé ! »

La voix stridente d'Aphrodite Morrison était reconnaissable entre mille. Sayer fit quelques pas et la prit par la main pour la guider, puis la laissa s'avancer seule dans la cour de l'écurie. Ses cheveux blonds ondulaient en lourdes vagues sur ses épaules. Elle portait des lunettes de soleil, un blouson Puffa rembourré et doré, des leggings noirs parsemés d'étoiles dorées aussi et des baskets encore plus dorées que le reste. Quand les photographes la virent apparaître, les flashes d'une douzaine d'appareils la bombardèrent aussitôt.

« Mesdames et messieurs ! cria Roy, soucieux de rester au centre de l'attention. Voici la propriétaire dévouée de Wizz-Wazz...

– Chluis Aphrodite Nlarrison », prononça Aphrodite d'une voix pâteuse.

Une carotte à la main, elle marcha d'un pas mal assuré jusqu'à l'ânesse. Incroyable, pensa Agatha. Même pas dix heures et demie du matin et elle est déjà saoule ! Wizz-Wazz accepta la carotte, mais en l'attrapant avec ses dents mordit un des doigts d'Aphrodite.

« Hiiiiii ! brailla celle-ci. 'spèce de salope ! »

Elle retira son bras et voulut frapper la bête, mais celle-ci l'évita sans peine et la gifla, forte et sonore, atteignit la joue de Peter Trotter. Les caméras ronronnèrent et les flashes crépitèrent, mais Roy avait repris le contrôle de la situation en se plaçant bras écartés entre l'ivrognesse et les photographes, les privant de toute chance d'immortaliser cet instant.

Tandis que Sayer faisait un pas en avant pour emmener Aphrodite, la véritable occasion de prendre une bonne photo se présenta quelques secondes plus tard, quand Wizz-Wazz passa devant la petite meute de journalistes pour rejoindre Agatha, lui glissa doucement son cou sous le bras et tourna ses grands yeux bruns du côté des caméras. C'était une vision si merveilleusement attendrissante qu'elle toucha au cœur même les cyniques les plus endurcis de la corporation médiatique, et un chœur de « Aaaah ! » émus se fit entendre, cependant que les appareils cliquetaient ou bourdonnaient sans interruption. Quelques reporters donnèrent de la voix pour attirer l'attention d'Agatha, au premier rang desquels elle reconnut Charlotte Clark, qui lui sourit en articulant tout bas :

« Interview exclusive ! »

Agatha acquiesça de la tête, et Charlotte disparut tandis que ses collègues levaient le bras au-dessus de leur tête, pointant leurs micros vers la détective. « Comment vous y êtes-vous prise pour apprivoiser Wizz-Wazz, Mrs Raisin ? Pourquoi vous aime-t-elle tant ? » Agatha s'entendit répondre aux questions comme si c'était quelqu'un d'autre qui parlait. L'espace d'une minute, elle se sentit étrangement détachée, car les pensées se bousculaient dans sa tête : elle venait de comprendre ce qui manquait sur la scène de crime. Ou plutôt non, se dit-elle en tournant un instant les yeux vers l'écurie. Il y avait encore autre chose qui lui échappait et le tableau restait incomplet, mais elle savait maintenant à quoi ressemblait un des éléments absents. Le tout était de le trouver.

Leurs questions épuisées, Roy raccompagna les journalistes à leurs voitures.

« N'oubliez pas, leur dit-il. Demain, nous lançons un produit surprise ici même à la même heure, devant vous et beaucoup de vos confrères, avec des cadeaux et les détails d'un concours dont les gagnants pourront rencontrer Wizz-Wazz en chair et en os. Et aussi... »

Dans l'intervalle, Agatha reconduisait Wizz-Wazz à son box. Est-ce que je commencerais à m'attacher à toi ? se demanda-t-elle. Je doute que tu deviennes un jour mon animal préféré, mais peut-être... Elle caressa la tête de l'ânesse, puis renifla son odeur sur sa main. Non, se dit-elle. Tout compte fait, non.

Trotter surgit à côté d'elle et claqua la porte du box. Il avait encore une marque rouge sur la joue.

« Vous n'avez pas beaucoup de chance avec les femmes, n'est-ce pas, Trotter ? se moqua Agatha.

– Vous feriez bien de tenir votre langue ! dit le palefrenier en faisant un pas vers elle.

– Arrêtez, Trotter ! »

C'était John Sayer qui traversait la cour. Trotter cracha par terre aux pieds d'Agatha et monta se terrer chez lui.

« Quel homme charmant ! dit Agatha à Sayer. Où l'avez-vous dégotté, monsieur le directeur des ressources humaines ?

– Si vous voulez bien me suivre, Mrs Raisin... Mr Albert vous attend. »

Quand Sayer lui eut amené Agatha, Albert Morrison leva les yeux d'un document sur son bureau et posa sur elle un regard hargneux.

« Mrs Raisin, dit-il aussitôt en montrant du doigt la fenêtre, je trouve très désagréable ce genre de mise en scène dans l'enceinte de mon usine.

– Bonjour à vous aussi, Mr Morrison, répliqua Agatha. Celle qui s'est mise en scène, c'est plutôt votre femme, non ?

– Laissez ma femme en dehors de tout ça ! beugla Morrison. Vous ne nous causez que des ennuis, Mrs Raisin, et je ne veux plus vous voir. Votre contrat est résilié. »

Il prit le document sur lequel il était penché à l'entrée de la détective et le retourna pour lui faire voir qu'il s'agissait du contrat qu'elle avait signé, puis il le déchira en plusieurs morceaux qu'il laissa tomber sur son bureau.

« Très spectaculaire, dit Agatha, mais moi aussi j'ai un exemplaire de ce contrat.

– Alors, vous devez savoir qu'il comporte une clause vous interdisant toute action susceptible de ternir la réputation de l'entreprise, rétorqua Morrison. Cette clause, vous l'avez manifestement ignorée. Non seulement vous allez débarrasser le plancher, mais vous ne toucherez pas un penny. »

Une porte sur le côté s'ouvrit et Angus Bream, l'air tout faraud, fit son entrée dans le bureau, la main serrée autour du bras de Toni. Puis il la poussa sans ménagement vers Agatha.

« Ces deux femmes n'ont plus le droit d'entrer dans l'usine sous aucun prétexte, déclara Morrison. Mrs Raisin, ce que vous ferez demain au milieu de vos pisse-copie ne devra pas déborder de la cour de l'écurie. Ensuite, je ne veux plus entendre parler de vous. Maintenant, allez-vous-en. »

Agatha lança à Toni un regard inquiet, mais la jeune femme haussa les épaules avec une expression rassurante pour signifier qu'elle allait bien.

« Je pars, dit sa patronne, se penchant sur le bureau, mais soyez sûr que nous nous reverrons, Albert Morrison. »

D'un geste de la main, elle fit voler dans les airs les morceaux du contrat déchiré, qui retombèrent sur Morrison comme des confettis géants. Puis Agatha Raisin quitta le bâtiment.

Agatha, Toni et Roy étaient assis à une table du King Charles, en face de l'agence Raisin Investigations. Ils commandèrent des sandwiches et des boissons et passèrent leur pause-déjeuner à revenir sur les événements de la matinée.

« Je trouve que tout s'est passé à merveille, se réjouit Roy, à part le petit incident avec Aphrodite. Mais il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. La plupart des journalistes n'ont rien vu et personne n'a eu le temps de prendre une photo. En revanche, Aggie, il y en aura de magnifiques de toi debout à côté de Wizz-Wazz. Une image sensationnelle !

– Je pense avoir réussi à leur mettre dans la tête que c’est une bête adorable. » Agatha ne put s’empêcher d’avoir un sourire ému. Puis : « Mais la grande question est toujours la même, dit-elle. Si Wizz-Wazz est innocente, qui a tué Mrs Dinwiddy ?

– Sur ce point, chérie, il faut que tu t’en tiennes à ce que tu fais depuis le début, estima Roy. Pas de déclaration sur une enquête en cours. Demain, quand nous aurons reparlé de la campagne, tu pourras faire de la pub pour Raisin Investigations, parler à la presse de tes réussites et lui dire que tous les indices découverts seront communiqués aux autorités compétentes.

– Mais des indices, nous n’en avons aucun pour le moment, rappela Toni.

– Comme vous dites : pour le moment, confirma Agatha. Mais je sais maintenant ce que nous devons chercher.

– Quoi ? demanda Toni.

– Quelque chose qu’on aurait dû retrouver sur la scène de crime, répondit gravement Agatha. Le dictaphone de Mrs Dinwiddy.

– Bien sûr ! s’écria Toni. Elle l’avait en permanence accroché à son poignet. Je l’aurais vu quand je lui ai tâté le poulx. Et je me rappelle très bien qu’elle ne l’avait pas.

– La voix et les conversations qu’elle a enregistrées sont très probablement ce qui lui a coûté la vie, déclara Agatha. Je pense que Dinwiddy avait découvert quelque chose et qu’il fallait la réduire au silence.

– Donc, nous devons retrouver ce dictaphone. Par où commençons-nous nos recherches ? Par l’usine ?

– Ce ne sera pas facile d’y retourner, dit pensivement Agatha. Vous, Toni, vous êtes persona non grata et quant à moi, même s’ils me laissent entrer, ils ne me quitteront pas des yeux une seule seconde. Dites-moi, qu’est-ce qui vous est arrivé ce matin ?

– J’ai trouvé un moyen de pénétrer en secret dans l’usine, révéla Toni. Quand il m’a alpaguée, Bream m’a hurlé dessus pour que je lui explique comment j’étais entrée. Je lui ai répondu que j’étais simplement passée par la porte principale, mais évidemment il ne m’a pas crue, parce qu’il m’aurait vue. Il m’a surprise à parler à une des filles du service des expéditions. Selon elle, personne n’a le droit de rester dans le bâtiment à la fin de la journée, mais souvent, le matin, il est évident qu’il y a eu quelqu’un pendant la nuit. C’est à ce moment que je me suis fait repérer par cette brute épaisse de Bream.

– Alors, dis-nous : par où es-tu passée ? demanda Roy, impatient.

– C’est l’ancienne unité de recherche qui n’est pas complètement sûre. Elle est en grande partie brûlée et les portes pendent de leurs gonds. La partie adjacente au bâtiment principal est la moins endommagée, même si les murs sont noirs de suie. À première vue, aucune voie de passage pour s’introduire dans l’usine... sauf qu’il y a une porte dans les toilettes des dames qui communique avec celles des bureaux. On la croirait fermée à clef, mais il m’a suffi d’un bon coup d’épaule pour l’ouvrir. J’ai fait tomber la serrure, mais une fois de l’autre côté, quand j’ai rafistolé tout ça et que je l’ai refermée, on l’aurait crue solidement verrouillée. Conclusion : l’unité de recherche, où n’importe qui peut entrer, contient une porte de communication qui permet de pénétrer dans les bureaux rien qu’en traversant les toilettes. Et cette porte n’était pas fermée à clef, même si maintenant elle l’est.

– Comment pouvez-vous en être sûre ? s’enquit Agatha.

– Parce que, répondit Toni en fouillant dans la poche de sa veste, c’est moi-même qui l’ai fermée. Et voici la clef.

– Très malin ! la complimenta Agatha. Donc, une personne qui vous soupçonnerait d’être passée par là ne trouverait que des portes fermées, mais si nous voulons, nous pouvons emprunter le même chemin.

– Mauvaise idée, protesta Roy en secouant la tête. Si vous vous faites surprendre à fouiner dans les bureaux par un de ces affreux truands...

– Je sais bien, mais c'est quand même une possibilité, dit Agatha. Et à ce stade, nous devons prendre en considération *toutes* les possibilités.

– Si tu le dis... Mais pour le moment, Aggie, j'ai besoin que tu me prêtés ton bureau, dit Roy. J'ai pas mal de choses à faire venir pour demain et je dois m'assurer qu'on parlera de Wizz-Wazz et de toi aux infos télé de ce soir. Ce dont je suis sûr et certain, c'est que nous ferons la une des journaux régionaux du matin, ce qui attirera irrésistiblement ceux qui jouent dans la cour des grands. Ils seront comme des abeilles autour d'un pot de miel. »

Tandis que son ancien assistant traversait la rue, Agatha fut soudain frappée par ce qu'il venait de dire. « Des abeilles autour d'un pot de miel. » Elle se sentit parcourue d'un frisson de fierté mêlée d'excitation. C'est de moi qu'il parle, pensa-t-elle. C'est moi, le pot de miel ! Après toutes ces années dans la communication, à organiser la réclame pour d'autres, c'est enfin *moi* qui suis le centre de l'attention. Je n'y pensais déjà plus à cause du dictaphone de cette pauvre Dinwiddy, mais si toute cette presse s'est réunie ce matin, c'était pour m'écouter, *moi* ! Cette fois, je suis une vedette. Agatha Raisin est en passe de devenir une célébrité nationale !

« Voyez où se trouve cet endroit, dit-elle à Toni en lui tendant l'adresse d'Elizabeth Thirkettle. J'ai besoin de réfléchir à ce que je déclarerai à mon public demain matin. »

Toni conduisit Agatha hors du centre de Mircester et emprunta la route qui menait à Charlbury. Le temps restait beau et la détective regarda par la fenêtre les champs au-delà des haies, déjà labourés pour l'hiver. La récolte des pommes de terre restait à faire, de sorte que des taches vert vif ponctuaient encore le patchwork de terre riche et grasse qui s'étendait de colline en colline. De temps à autre, elle apercevait un cerf-volant planant

gracieusement dans le ciel, ses grandes ailes déployées pour profiter des vents et des courants d'air chauds et patrouiller de plus haut la campagne.

« Sparrow Farm Lane devrait être la prochaine à gauche », dit Toni.

Un instant plus tard, elle s'engagea dans un étroit chemin de terre et la voiture bringuebala de côté et d'autre, d'une ornière à la suivante. Au bout d'une minute de secousses, Agatha sentit que le sandwich de son déjeuner menaçait de refaire surface, mais fort heureusement le chemin s'aplanit et elles arrivèrent en vue d'une maison en pierre.

« Nous y sommes », annonça Toni en détachant sa ceinture.

La maison était une vaste ferme assez ancienne, trop grande pour l'appellation de cottage, mais pas assez imposante et trop ordinaire pour qu'on pût parler de manoir. Un porche en bois protégeait l'entrée et de part et d'autre s'élevaient des massifs de rosiers, offrant humblement leurs dernières fleurs pâlissantes.

« Je ne sais pas pourquoi, mais je m'attendais à quelque chose d'un peu plus cossu. » Agatha renifla. « Ce n'est pas vraiment un palais, n'est-ce pas ? »

Elle frappa au moyen du gros heurtoir noir en forme de tête de lion et Clive Thirkettle vint lui ouvrir, ses boucles argentées dessinant un halo contre la pénombre du hall.

« Entrez, Mrs Raisin, dit-il. Nous vous attendions. »

Il conduisit Agatha et Toni au salon, où Elizabeth Thirkettle était assise près d'une cheminée et d'un pare-feu très ornés. La lumière entraît à flots par les larges fenêtres de la façade, et la pièce était meublée de deux sofas, de deux fauteuils, d'un buffet et d'une petite armoire vitrée, tous d'époque georgienne, comme la table basse marquetée devant l'âtre. L'ensemble, jugea Agatha, avait un aspect élégamment confortable.

Elizabeth Thirkettle se leva pour serrer la main à ses visiteuses. Elles furent invitées à s'asseoir et Clive sortit de la pièce, annonçant qu'il reviendrait avec du thé et des biscuits.

« Merci d'être venue, Mrs Raisin, dit Elizabeth. Je suis très touchée que vous preniez toute cette horrible affaire au sérieux.

– Je ne suis pas la seule, observa la détective, qui eut un instant dans la tête l'image d'un âne en tissu qui jappait. Ce que je voudrais, c'est en apprendre un peu plus long sur votre sœur.

– Regardez, nous voilà toutes les deux », dit Elizabeth, pointant du doigt une photo dans un cadre d'argent posé sur le manteau de la cheminée.

Le cliché montrait deux jeunes filles en robe d'été qui souriaient sous le soleil. Visiblement, l'aînée était Elizabeth et la plus jeune Clarissa. Et à la stupeur d'Agatha, elles se tenaient debout avec le bras autour de l'encolure de deux grands ânes aux longues oreilles et au poil gris.

« Ce sont les ânes qui vous étonnent ? demanda Elizabeth, voyant l'expression d'Agatha. Cette photo a été prise dans la prairie juste devant chez nous. Et dans cette prairie, il y avait toujours des ânes. C'est ici, dans cette ferme, que nous avons grandi ensemble.

– Vous avez vécu ici toute votre vie ? demanda Toni.

– Pas tout à fait, répondit Elizabeth avec un sourire. Quand Clive et moi nous sommes mariés, nous avons passé de nombreuses années à l'étranger. Les États-Unis, le Moyen-Orient, la Birmanie... Qu'on appelle Myanmar de nos jours, n'est-ce pas ? Clive travaillait pour une compagnie pétrolière. Quand Clarissa a épousé Henry Dinwiddy, ils ont emménagé dans une grande maison moderne de la campagne du Hampshire. Henry avait commencé comme travailleur du bâtiment, mais ensuite il a fait carrière dans l'immobilier. Il achetait et vendait des propriétés, principalement autour de Londres. Et il est devenu très riche. Plus tard, Clive a pris sa retraite, nos deux parents sont décédés et nous sommes revenus habiter cette vieille ferme, de même que Clarissa à la mort de Henry, il y a de cela quelques années.

– Est-ce que Clarissa a eu des enfants ? s'enquit Agatha.

– Non, jamais. Clive et moi avons deux fils, tous les deux bien entendu adultes, qui travaillent à Singapour. Pour l’essentiel, ils ont été élevés en Asie et ils ont choisi d’y rester.

– Donc, Clarissa a hérité de la fortune de Henry ? dit Toni.

– Oui, confirma Elizabeth. Elle n’avait pas de soucis d’argent. »

Un cliquetis de tasses venant du hall annonça l’arrivée imminente de Clive Thirkettle. Il posa avec soin le plateau sur la table basse et poussa un léger soupir de soulagement, apparemment content d’avoir réussi à transporter la porcelaine précieuse sans rien casser. Toni se proposa pour servir tout le monde et il se détendit avec reconnaissance dans un des profonds fauteuils.

« Si Clarissa était riche, pourquoi travaillait-elle chez Morrison ? demanda Agatha.

– C’est quelque chose que je ne comprendrai jamais vraiment, répondit Elizabeth. Elle s’était toujours beaucoup impliquée dans les affaires de son mari. Elle était très douée pour l’organisation, très efficace. Henry avait besoin qu’elle le soutienne pour rester en haut de l’échelle. Je crois qu’elle a considéré qu’Albert Morrison était un autre Henry. Elle l’a rencontré à une fête de village à Carsely. Mon avis, c’est qu’elle a investi toute l’affection qu’elle avait eue pour Henry dans sa nouvelle relation avec Morrison. Qu’elle a transféré sur lui tout son amour. Elle l’adorait, et elle ne voyait pas comme nous que ce n’était pas vraiment quelqu’un de bien.

– Un véritable escroc, tu veux dire ! maugréa Clive. Chérie, tu ne trouves pas qu’il fait un peu chaud dans cette pièce ?

– Pas pour le moment, Clive. » Elle se tut un instant, le fixant des yeux, puis reprit : « Clarissa a été dévastée quand il a épousé cette Aphrodite, mais elle s’est convaincue que c’était un mariage de convenance.

– De convenance ? répéta Agatha. Que voulez-vous dire ?

– Cette femme était devenue citoyenne américaine, expliqua Clive, et elle n’avait plus de passeport britannique. Il lui a fait valoir que si elle se

mariait avec lui, elle pourrait résider ici, dans son pays natal. Je trouve qu'il fait vraiment très chaud, Elizabeth...

– Alors, fais comme tu veux », soupira sa femme.

Non sans alarme, Agatha regarda Clive déboutonner sa veste en laine. Jusqu'où irait-il ? se demanda-t-elle. Qu'est-ce que sa femme voulait l'empêcher de faire ? Avait-elle affaire à une sorte de naturiste ? Puis il glissa la main sous son épaisse toison d'argent et la fit glisser de sa tête, faisant apparaître un crâne complètement chauve et tout luisant, qu'il tamponna avec un mouchoir.

« Excusez-moi, mesdames, dit-il, posant la perruque sur ses cuisses. Ce postiche, c'est pour faire plaisir à Elizabeth, mais j'ai parfois beaucoup de mal à le supporter.

– C'est parce que avec des cheveux, il me rappelle notre jeunesse ! » confia Elizabeth. Puis elle eut un petit rire en voyant les grands yeux de Toni. « Mais le temps est peut-être venu d'y renoncer, ajouta-t-elle.

– Donc, résuma Agatha, Aphrodite a cru qu'elle devait épouser Morrison pour avoir le droit de vivre au Royaume-Uni, ce qui n'était probablement pas vrai. Mais lui, qu'est-ce qu'il avait à y gagner ? Une belle femme à exhiber comme un trophée ?

– Ce qu'il espérait surtout, dit Elizabeth, c'était mettre la main sur son argent ! Son affaire se portait très mal et il était au bord de la faillite. Mais elle lui a fait signer un contrat de mariage, aux termes duquel elle s'engageait à lui verser une rente mensuelle généreuse, mais sans lui laisser mettre le grappin sur sa fortune. Même si elle devait mourir subitement, il n'en hériterait pas. Ses millions iraient à une œuvre de charité pour la protection des animaux. Morrison est très cupide, et il était tellement aux abois qu'il a accepté de signer, sûrement dans l'espoir qu'un jour toute cette richesse lui reviendrait.

– En attendant, souligna Agatha, son entreprise allait toujours mal. Est-ce qu'il a demandé de l'argent à Clarissa ?

– À plusieurs reprises, répondit Elizabeth, mais elle n’a jamais voulu lui donner le moindre penny. Ce qu’elle voulait, c’était qu’il quitte Aphrodite et se retire des affaires pour s’installer avec elle. Mais ç’aurait été elle qui aurait tenu les cordons de la bourse. Du coup, il se retrouvait avec deux femmes à la tête d’une fortune dont aucune n’était disposée à le renflouer.

– Dans sa vie, il y avait aussi Josie, intervint Toni. Qu’est-ce que vous savez à son sujet ?

– Clarissa nous en a parlé, fit Elizabeth avec un soupir. C’est elle qui l’a payée pour qu’elle parte faire ses voyages. Aphrodite, c’était une chose, mais cette petite traînée une autre.

– Est-ce que Clarissa aimait les ânes ? demanda Agatha, tournant de nouveau la tête vers la photo.

– Elle les adorait. Elle raffolait de Wizz-Wazz, et leur affection était réciproque. Je crois qu’Aphrodite n’a gardé Wizz-Wazz que pour ennuyer Morrison, lui rappeler qu’une œuvre de protection des animaux attendait ses millions s’il lui arrivait quelque chose. La seule personne à montrer une vraie tendresse pour l’ânesse était Clarissa, ce qui étonnait tout le monde compte tenu de la dureté de ses piques aux gens de l’usine. Et Wizz-Wazz lui rendait son amour. Voilà pourquoi je sais, Mrs Raisin, qu’il est complètement impossible que cette pauvre bête ait tué ma sœur.

– Nous cherchons un objet qui appartenait à Clarissa, dit la détective. Un dictaphone miniature. Il ne la quittait jamais.

– Mr Sayer nous a apporté de l’usine un carton contenant ses affaires », dit Elizabeth. Elle se leva et les mena jusqu’à une porte au fond du salon. « C’est ici, dans le bureau. »

Agatha et Toni la suivirent, et Elizabeth leur désigna un petit carton posé sur une table de travail. À l’intérieur, une écharpe, une paire de gants, un stylo à plume et un étui à lunettes. Et tout au fond, le dictaphone. Agatha le prit et le tendit aussitôt à Toni avec un sourire de triomphe.

« Ça marche comment ? lui demanda-t-elle, montrant sa maîtrise habituelle de la technologie.

– On l’allume comme ceci, lui montra Toni en appuyant sur un bouton, et sur l’écran apparaît la liste des enregistrements. » L’instant d’après, ses traits s’affaissèrent. « Sauf qu’il n’y en a aucun, dit-elle.

– Mais c’est de ce truc que Clarissa se servait pour enregistrer les gens ! » Agatha poussa un soupir de déception. « Il devait y avoir toutes sortes de bribes de conversations. Sayer a dû faire le ménage avant de le rapporter avec le reste !

– Il était peut-être même saturé, dit Toni, tournant et retournant le petit objet dans sa main sans cesser de réfléchir. Un appareil comme celui-là n’enregistre pas pendant des jours et des jours, mais je doute beaucoup que Clarissa ait tout effacé. À sa place, j’aurais transféré les données sur un autre dictaphone pour les conserver et gardé celui-ci vide pour continuer à enregistrer. Mrs Thirkettle, est-ce que Clarissa avait un ordinateur, portable ou non ?

– C’est la question que m’a aussi posée Sayer quand il m’a rapporté ses affaires, répondit Elizabeth. En m’expliquant qu’il devait s’assurer qu’aucun document de la société Morrison’s ne circulait hors de l’usine. Je lui ai répondu qu’elle n’avait aucun ordinateur d’aucune sorte dans la maison.

– Merde ! » ronchonna Agatha, incapable de cacher son désappointement. Puis, voyant qu’Elizabeth haussait un sourcil : « Excusez-moi, dit-elle.

– C’était une situation assez... emmerdante, oui, reconnut Elizabeth. Voyez-vous, ce Sayer ne m’inspirait pas confiance. Du coup, je lui ai menti. »

Elle ouvrit un tiroir du bureau fermé à clef et en tira un mince ordinateur portable couleur acier. Toni s’assit devant, pressa le bouton de la mise en marche et attendit. L’écran s’éveilla en clignotant, montrant une

photo de Clarissa Dinwiddy posant fièrement au côté d'Albert Morrison. De toute évidence, ils participaient à une réception officielle, car tous deux étaient en tenue de soirée.

« Il nous faut son mot de passe, dit Toni.

– Malheureusement, je ne le connais pas, répondit leur hôtesse.

– Nous pouvons essayer de le deviner, suggéra Agatha en regardant par-dessus l'épaule de Toni. La plupart des gens choisissent quelque chose de très simple pour être sûrs de se le rappeler, pas vrai ? Pour moi, c'est toujours...

– Un-deux-trois-quatre-cinq, dit Toni.

– Comment savez-vous ça ?

– J'ai très souvent dû trouver des infos dans votre ordi quand vous n'étiez pas au bureau. » Toni se mit à rire. « Comme vous n'avez pas beaucoup de patience pour ce genre de choses, c'était la combinaison évidente à essayer et j'ai réussi du premier coup.

– Vraiment ? s'étonna Agatha. Évidente ? »

Je changerai de mot de passe dès que j'aurai cinq minutes, pensa-t-elle. Je le remplacerai par « HodgeBoswell ». Ce devrait être facile à mémoriser.

« Ce que beaucoup de gens choisissent, poursuivit Toni, c'est le nom de leur animal de compagnie. »

Zut et zut, se dit Agatha. Dans ce cas, je prendrai « Charles ».

Les doigts de Toni couraient sur les touches.

« Non, dit-elle, ce n'est pas "Wizz-Wazz". Une autre option fréquente, c'est de prendre le prénom d'un de ses proches. »

Bon Dieu de bon Dieu ! s'irrita intérieurement Agatha. Puis elle laissa échapper un profond soupir.

« Vous vous sentez bien ? demanda Toni, levant les yeux du clavier.

– Oui, oui, répondit sèchement Agatha. Mais regardez mieux cette photo en fond d'écran. Si vous essayiez "Albert" ? »

Toni obtempéra.

« Non, ce n'est pas non plus "Albert", dit-elle. Mais comment parlait-elle de lui ? Elle disait "Mr Albert", non ? » Elle fit une autre tentative. « Non, ce n'est pas ça non plus. Voyons avec "Albert M". Non, pas plus de chance. Mais attendez une minute... »

Elle prit son téléphone dans sa poche et ses pouces s'agitèrent sur le petit clavier, tapant des mots à une telle vitesse qu'Agatha renonça à tenter de lire ce qu'elle écrivait. « Ça y est ! s'écria-t-elle. Nous l'avons ! Le mot de passe, c'est "Mr Table", une anagramme d'"Albert M". »

Au bout de quelques secondes, le fond d'écran changea et une foule de petites icônes apparurent.

« Il y a toute une ribambelle de dossiers, constata Toni, cliquant sur l'un d'eux au hasard. Et à l'intérieur, des fichiers. Encore plus nombreux.

– Dépêchez-vous ! la pressa Agatha, impatiente. Qu'est-ce qu'ils contiennent ?

– Bingo ! dit Toni. Ce sont des fichiers audio. Voilà où Mrs Dinwiddy conservait ses enregistrements ! On dirait qu'il y en a des milliers. Des heures et des heures de captation. »

Agatha retourna au salon avec Elizabeth et remarqua que le mari de celle-ci s'était endormi. La moumoute avait glissé de ses cuisses à ses genoux. Elle se demanda si elle avait rampé de sa propre initiative.

« Mrs Thirkettle, dit-elle, verriez-vous un inconvénient à nous laisser emporter l'ordinateur de Clarissa ? Visiblement, il contient de nombreux enregistrements et nous avons besoin de les écouter.

– Si cela peut vous aider à découvrir le meurtrier de ma sœur, je ne m'y oppose pas, Mrs Raisin, répondit Elizabeth, la lèvre supérieure légèrement tremblante.

– Toni, lança la détective, prenez cet ordi avec vous. Il y a du travail qui vous attend. »

De retour à l'agence, Toni copia tous les fichiers audio sur son propre ordinateur, et Agatha enferma celui de Mrs Dinwiddy dans le tiroir du bas d'un meuble d'archivage. John Sayer ne pouvait deviner qu'Elizabeth Thirkettle leur avait confié l'appareil de sa sœur, mais elle ne pouvait prendre le risque qu'il le découvre d'une façon ou d'une autre et décide de s'en emparer.

« Par lesquels dois-je commencer ? demanda Toni, assise devant l'écran bourré de petites icônes numérotées.

– Si vous pouvez repérer lesquels sont les plus anciens, répondit Agatha, je pense que le mieux est de les écouter en premier. Nous n'avons aucune idée de ce que nous cherchons et nous devons tout vérifier. Il se pourrait que quelques mots d'un employé ou la voix de quelqu'un que nous connaissons s'avèrent d'une importance capitale. Bien sûr, ajouta-t-elle avec un rien de gêne, certains de ces documents seront peut-être sans rapport avec l'affaire... Voire un peu ennuyeux... »

Après une demi-heure passée à écouter fichier après fichier des voix qui bavardaient à propos de tout et de rien, du chauffage dans le bus local aux toilettes des hôtels de Tenerife, Toni se tourna vers Agatha avec une expression de lassitude.

« Ce doit être assommant d'avoir raison tout le temps, soupira-t-elle. Ces conversations sont au-delà de l'ennui ! Pourquoi a-t-elle enregistré tout ça ?

– Je suppose, répondit Agatha, qu'elle ne savait jamais d'avance ce qui pourrait nourrir ces petites actions de représailles dont elle nous a parlé. Mais certains sont moins barbants que d'autres, non ? Par exemple celui de cette femme qui a surpris son mari à essayer sa robe de mariée...

– Oui, il était plutôt drôle, reconnut Toni en riant. Et celui-ci n'est pas mal non plus... »

Elle cliqua sur un fichier et une voix étouffée sortit des enceintes de l'ordinateur, qui disait :

« Elle l'a trouvé dans les buissons, tout nu à part des chaussettes dépareillées et un bonnet de laine...

– Je me demande si c'était le même homme que pour la robe de mariée », dit Agatha avec un sourire. Puis elle regarda sa montre. « Déjà si tard ? Il est grand temps que je file. Roy doit me retrouver chez moi avec les journaux du soir.

– Moi, je reste encore un moment pour éplucher tous ces bavardages », dit Toni en cliquant sur le fichier suivant.

La voix d'une femme d'un certain âge se fit entendre :

« Mon Jake, c'était un sacré charmeur quand je l'ai connu. Maintenant, c'est plutôt un sacré con ! »

Agatha avait à peine eu le temps de se servir un gin-tonic et de se laisser tomber dans un fauteuil que Roy Silver entra en trombe, portant une brassée de journaux.

« Succès sur toute la ligne, mon Aggie chérie ! proclama-t-il, rayonnant. Nous faisons les gros titres de tous les quotidiens du soir de la région et les radios reprennent l'info ! Mon téléphone sonne à m'en faire éclater les tympanes et nous aurons absolument tout le monde demain matin pour le lancement du produit et la séance photo ! »

Il déplaça un tabloïd local pour montrer à Agatha une photo en première page : Wizz-Wazz et elle, debout côte à côte. La détective s'assit sur le bord de son fauteuil, frémissante d'excitation. Elle arracha le journal des mains

de Roy pour examiner plus attentivement le cliché, mais le grain du mauvais papier (quoi d'autre ?) avait pour effet de flouter la scène et elle dut tenir le journal à bout de bras. Du côté de la coiffure, tout allait bien. Mais... Oh, non ! Y avait-il vraiment du rouge à lèvres sur ses dents ? Non, non, c'était encore une fois le grain du mauvais papier.

Wizz-Wazz, jugea-t-elle, était hideuse quel que fût l'angle sous lequel on l'avait photographiée. Honnêtement, pensa Agatha, c'est moi la vedette.

« “La détective privée Agatha Raisin a lancé aujourd'hui une campagne pour sauver l'ânesse Wizz-Wazz. Compte-rendu complet page 5.” » Tandis qu'Agatha lisait à voix haute la légende sous la photo, quelqu'un frappa à la porte. « Roy, tu veux bien aller voir qui c'est ? »

Elle feuilleta rapidement le journal, dépassant par mégarde la page qui l'intéressait, et un autre article arrêta son regard.

« Hé, Roy ! appela-t-elle en parcourant les premières lignes. Il y a quelque chose sur le manoir de Charles. L'Association des sports de plein air de Mircester va organiser une foire dans son parc. Le papier dit aussi qu'il est... FIANCÉ !!!

– Bonsoir, Aggie. »

Agatha leva les yeux, pour découvrir Charles qui entrait dans son salon.

« Tu... Tu... » Sa voix s'étranglait. « Tu es fiancé et tu ne m'en as rien dit ! Pas un mot !

– Mais je voulais que tu le saches, dit Charles. Honnêtement, Aggie...

– Pas Aggie. *Agatha* ! gronda-t-elle, se levant pour lui faire face. Tu voulais que je le sache, mais tu as choisi d'en parler d'abord à tout le monde ! » Elle lui jeta le journal. « Tout le village doit déjà être au courant. La terre entière le sait, mais pas moi ! Tu comptais me le cacher encore combien de temps ? Et puis, qui est cette femme ? Cette pauvre fille que tu as embobinée ?

– Quelqu'un de tout à fait charmant, répondit Charles, s'efforçant de garder son calme. D'une famille très estimable. Elle s'appelle Mary. De son

nom complet Mary Darlinda Brown-Field. Son père est à la tête d'une entreprise très prospère. Viens mercredi à la foire de l'Association des sports de plein air et tu la verras. J'aimerais beaucoup que tu fasses sa connaissance.

– Sa CONNAISSANCE ? Tu veux que je fasse sa CONNAISSANCE ? vociféra Agatha. Tu veux me présenter à la dernière conquête que tu as mise dans ton lit ? Parce que c'est mieux que de tomber sur elle à moitié nue dans ta chambre ?

– Il faut que... euh... que je monte vérifier quelque chose à l'étage », dit Roy, avant de s'éclipser de la pièce.

Il sortit sans bruit du cottage et détala en direction du Red Lion.

« Je ne savais pas, dit Charles, luttant pour maîtriser une montée de colère, que j'étais censé demander ta permission pour quelque chose de ce genre. Après tout, tu ne m'as pas consulté avant de draguer Chris Je-ne-sais-quoi.

– FIRKIN !

– Pardon ?

– Chris Firkin ! C'EST SON NOM ! s'égosilla Agatha. J'aurais dû me douter que les espions de Gustav t'auraient rendu leur rapport. Mais avec Chris, c'est différent. Nous n'avons pas baisé comme des lapins en chaleur !

– Mary et moi non plus.

– Quoi ? Tu n'as pas couché avec... » Agatha n'en croyait pas ses oreilles. « Tu parles sérieusement ? Mais c'est comme s'acheter une magnifique paire de chaussures sans les avoir essayées ! Ensuite, on est invité à un dîner très chic à Barcelone et on s'aperçoit qu'elles ne vous vont pas et qu'on ne peut pas les porter !

– C'est ce qui t'est arrivé, non ?

– PEU IMPORTE ! Tu n'es plus dans le coup, Charles ? Ou c'est elle qui ne s'intéresse pas au... au sexe ?

– Elle s’y intéresse, mais elle préfère attendre le bon endroit et le bon moment et...

– Quand elle t’aura à sa botte, tu veux dire ? Et ce choix, ça fait partie d’un contrat de mariage qui stipule la non-consommation ? Pas de crac-crac avant la cérémonie ?

– C’est vrai, un contrat de mariage a été établi et...

– Évidemment ! Laisse-moi deviner. Tu vas toucher un gros magot sitôt marié, mais tout ce pognon ira à la gestion du domaine comme son cher papa et elle te le dicteront. Et puis, au cas où elle mourrait, tu ne toucheras pas un penny d’héritage. Et tu ne peux t’attendre à rien à moins de te montrer obéissant et sage comme une image jusqu’à tes quatre-vingt-dix ans. En attendant, tu ne pourras même pas t’acheter un désodorisant pour ta BMW sans son autorisation !

– Tu te trompes sur toute la ligne. Tu es sarcastique et méchante. Tout ce que veulent Mary et sa famille, c’est...

– ... mener la vie de château qu’ils estiment pouvoir se payer, Charles. Se servir de leur fric pour faire un grand bond dans l’échelle sociale. Ils pensent pouvoir se permettre de claquer un peu de blé pour faire leur entrée dans l’aristocratie. Mais tu dois le savoir, que ça ne marche pas ! Je pourrais vivre à Carsely jusqu’au jour de ma mort et on me considérera toujours comme une pièce rapportée. Je ne m’intégrerai jamais complètement, j’aurai toujours la sensation de ne pas appartenir au même monde. Et je ne te parle que de villageois ordinaires. Toi, tu acceptes l’argent de ces gens tout en sachant que ce sera cent fois pire pour eux de se faire regarder de travers par le gratin que tu fréquentes que pour moi avec la population de ce patelin. Ta nouvelle fiancée et son clan ne seront jamais admis dans le milieu sélect dont tu as toujours fait partie. Dans le grand monde, on les prendra toujours de haut. Ce sont des commerçants, pas vrai ? Qu’est-ce que c’est, l’entreprise familiale ?

– Oh, une firme éminemment respectable. Qui vend des produits pour dames.

– Des produits pour dames ? Quel genre ?

– Eh bien... Ces trucs dont les femmes ont besoin. Une de leurs marques s'appelle "Rose intime".

– Tu veux dire qu'ils vendent des serviettes périodiques ?

– Il faut bien que quelqu'un s'en charge, non ?

– Il le faut, oui, mais ce ne sont pas ces gens-là qu'on épouse ! C'est ce que diront toutes tes connaissances, tu ne le vois pas ? Il y a des personnes avec qui on ne se marie pas. Tu sais bien comment ils sont ! C'est d'ailleurs pour ça qu'au fond, tu les détestes. Ils verront cette pauvre fille comme la risée du groupe. Elle espère peut-être entrer dans l'élite sociale du pays, mais elle n'y parviendra jamais. Ce qu'elle recherche, c'est une vie qu'elle s'imagine qu'un homme comme toi peut lui offrir, mais tu la condamnes au malheur.

– Ma chère, tu te trompes. Mary est beaucoup plus lucide et plus pragmatique que tu ne penses.

– Oh, tais-toi donc, Charles ! J'ai du mal à croire que tu fasses une bêtise pareille. Je pensais que nous... Je veux dire... Oh, et puis zut. Va-t'en, rentre chez toi.

– Très bien, dit Charles, se tournant vers la porte, mais nous en reparlerons. Nous avons traversé beaucoup trop de choses ensemble pour jeter tous nos souvenirs par la fenêtre. Viens à la foire mercredi, Aggie.

– AGATHA ! » corrigea la détective avec fureur, saisissant un coussin et le jetant contre la porte que Charles venait de refermer.

Puis elle prit un autre coussin, y enfouit son visage et pleura à gros sanglots jusqu'à en avoir mal à la poitrine.

« Tu es fin prête, n'est-ce pas, chérie ? » Roy Silver s'agitait autour d'Agatha. Dans une main, il avait une liasse d'antisèches et, dans l'autre, un rouleau anti-peluche qu'il passait sur l'étoffe du tailleur de la détective pour

en faire tomber des grains de poussière imaginaires. « Il faut que tu sois belle comme jamais ! Tu sais ce que tu dois dire, pas vrai ? Surtout, pas de long discours. Quand tu répondras aux questions, souviens-toi de prononcer nos slogans : “Wizz-Wazz est innocente” et “Sauvons Wizz-Wazz”. Et n’oublie pas les éléments de langage que nous avons répétés : “Même une humble ânesse a droit à la justice” et “Je ne vois que l’innocence dans ses yeux”. Et puis, mon chou, il faudra que tu laisses tomber ces lunettes noires et que nous revoyions ton magnifique sourire ! Tu n’as plus les yeux gonflés par les larmes, j’espère ?

– Fous-moi la paix, Roy ! »

Prudemment, Roy résolut d’aller s’occuper d’autre chose, et Agatha tira de son sac un poudrier. Elle l’ouvrit et étudia son visage dans le miroir. Son maquillage n’avait pas besoin de retouches, sa coiffure non plus. Ce matin, c’était à peine s’il y avait un souffle de brise et elle n’avait pas à s’inquiéter d’être décoiffée. Elle ôta ses lunettes de soleil. Non, mes yeux ne sont pas gonflés, se dit-elle. La glace sur les paupières a tout arrangé. Et le sourire ? Le sourire, je peux le plaquer sur ma figure quand je veux.

Elle déplaça le miroir légèrement sur la gauche et il capta la haute silhouette de John Sayer, posté comme la veille pour surveiller le déroulement des opérations. Jetant un coup d’œil dans l’autre direction, elle découvrit Farley Dunster. Lui aussi avait pris position. Quant à Angus Bream, il devait monter la garde à la porte principale, pour empêcher tout visiteur indésirable d’entrer. Dunster semblait un peu nerveux. Trop de monde, pensa Agatha. Ce matin, l’affluence des gens de presse s’était accrue : il y avait beaucoup plus de journalistes dans la cour, qui bavardaient avec animation entre eux, et beaucoup plus de voitures sur le parking et au bord de l’allée. Certaines avaient même été garées à la sauvette sur le bas-côté de la route, de l’autre côté du portail. Toute une collection d’antennes et de paraboles avait été installée, et des cadreurs des chaînes de télévision transportaient leur matériel sur leur dos. Au sommet

de potences en métal, de puissants projecteurs éclairaient les pavés de la cour et l'écurie, et des techniciens du son, portant un casque sur la tête et de grands micros duveteux, se disputaient les meilleures places.

Toujours resplendissant dans sa tenue rose et marron, Roy occupait le centre de la scène, juste au-dessous des projecteurs. Il souriait et plaisantait avec les uns et les autres. L'échauffement avant l'épreuve. Il les prépare à mon entrée, se dit Agatha, mais c'est moi la vedette du jour et tout ce petit monde m'attend. De nouveau, elle se regarda dans le miroir du poudrier. Même tailleur-pantalon bleu marine que la veille, par-dessus un corsage en soie d'un beau bleu pastel, lui aussi pareil à celui d'hier. S'en tenir à une mise similaire était une garantie de continuité, et signifiait que les photos d'aujourd'hui mardi et celles d'hier lundi pourraient être associées ou échangées. Il importait que son image fût aussitôt reconnaissable, et son public n'était pas encore prêt à l'expérimentation de tenues différentes.

La détective se sentit prête. Le spectacle commence, Agatha, se dit-elle. Rangeant le poudrier dans son sac, elle marcha vers la zone éclairée par les spots, affichant son sourire le plus envoûtant.

Toni était assise à son bureau, un stylo dans une main, un bloc-notes ouvert devant elle. Son autre main déplaçait la souris de son ordinateur et, d'un clic, elle ouvrait les fichiers audio l'un après l'autre. Elle était seule à l'agence. La veille au soir, elle était restée très tard et avait même emporté certains des fichiers chez elle sur une clef USB pour continuer son écoute. Ainsi en avait-elle entendu des centaines, mais il en restait des milliers. Certains n'étaient que des bouts de conversation de quelques secondes, d'autres s'étiraient sur une minute ou davantage. Elle avait opté pour une méthode simple, qui consistait à les classer dans trois dossiers : ceux dont il était clair qu'ils ne pouvaient servir à rien allaient dans celui qu'elle avait nommé INUTILE, les drôles et les grivois dans un autre appelé À GARDER, et elle rangeait ceux qui pouvaient se révéler des preuves ou

même de simples indices dans le dossier IMPORTANT. Mais celui-ci, pour le moment, restait désespérément vide.

Elle laissa échapper un gros soupir et se leva pour se faire un café. Elle tourna sa cuiller dans son mug et décida de prendre un vrai moment de pause. Avec la télécommande, elle alluma le téléviseur dans l'espoir de tomber sur des nouvelles de ce qui se passait chez Morrison, du côté de la cour de l'écurie. Elle zappa d'une chaîne à l'autre et eut un léger sursaut quand le visage souriant d'Agatha apparut soudain sur l'écran.

Elle est en beauté, se dit-elle, à ceci près qu'elle a les yeux un peu gonflés. Elle augmenta le son pour entendre ce qu'elle disait.

« ... et notre campagne, mesdames et messieurs, ne vise qu'à un seul but : la justice ! » affirma la voix de sa patronne dans les enceintes.

Toni la regarda tendre le bras vers la gauche, une carotte assez mal dissimulée au creux de sa main. Ce fut alors que Wizz-Wazz apparut, bouche en avant, et, avec ses dents, prit la carotte dans la main d'Agatha. Celle-ci retira ses doigts en toute hâte, sans que son sourire s'altère si peu que ce soit.

« Parce que, poursuivit-elle, même une humble ânesse a droit à la justice. »

Mais ses mots furent presque couverts par le bruit de mastication de Wizz-Wazz croquant la carotte. Toni vit la détective marquer un temps de silence et tourner les yeux vers l'ânesse, sans se départir de son grand sourire attendri. Elles échangèrent un regard, puis Wizz-Wazz fixa les caméras, attirant tous les objectifs sur les cernes mélancoliques au-dessous de ses prunelles, et battit lentement de ses paupières bordées de longs cils noirs. Ou plutôt non : d'une seule paupière.

« Pas possible ! dit tout haut Toni en pouffant. Elle n'a pas pu faire... »

Est-ce que les ânes faisaient des clins d'œil ? Bien sûr que non... Mais les journalistes et les photographes étaient enchantés. Toni les entendit

crier : « Bravo, Wizz-Wazz ! », « Voyez-moi ce regard ! » et : « Un autre clin d'œil, Wizz-Wazz ! »

Cette ânesse est devenue une star, pensa la jeune femme. C'est elle la reine de la fête !

Dans la cour de l'écurie, Agatha commençait à se sentir incommodée par la chaleur des projecteurs. Son irritation était augmentée par le sentiment que le contrôle de sa conférence de presse était en passe de lui échapper. Pas question, se dit-elle. Agatha Raisin ne va pas se laisser voler la vedette par une ânesse ! Elle passa son bras autour de l'encolure de Wizz-Wazz et la câlina assez tendrement pour donner aux gens de presse l'occasion parfaite de prendre une belle photo émouvante.

« À l'agence Raisin Investigations, déclara-t-elle gravement, nous sommes fiers de nous être taillé une réputation enviable d'ennemis acharnés de l'injustice. Notre bilan dans la lutte contre le crime... »

Elle fut interrompue par un pet retentissant, trompétant, homérique. Un instant de silence choqué s'écoula, puis elle tenta de continuer comme si de rien n'était :

« Je ne vois que l'innocence dans ces... »

Mais ses narines furent envahies par une puanteur si fétide qu'elle la prit littéralement à la gorge. Elle toussa rauque, s'étouffa, écuma et ses yeux se remplirent de larmes.

« NOM D'UN SALOPARD À SONNETTE ! hurla-t-elle. EMMENEZ AU DIABLE CETTE FOUTUE SALE BÊTE ! C'EST RÉPUGNANT ! »

L'assistance s'esclaffa longuement et à grand tapage. On entendit des « clic ! » d'appareils photo et des bourdonnements de caméras, et Wizz-Wazz poussa un « HI-HAAAAN ! » tonitruant, accompagné d'un autre joyeux et ronflant souffle de vent sorti de son arrière-train. Roy bondit devant Agatha avec un grand rire forcé, agitant comme un éventail sa casquette en velours rose devant son visage empourpré pour tenter de susciter un courant d'air un peu plus frais.

« Vous voudrez bien excuser Mrs Raisin..., commença-t-il d'une voix pantelante.

– Ah oui ? lança quelqu'un dans la foule. On croyait que c'était l'ânesse ! »

Ce furent d'autres rugissements d'hilarité. Agatha sortit de la cour comme une furie.

À l'agence, Toni attendait avec anxiété. Devant le téléviseur, elle avait assisté à la lamentable débâcle : de la renommée nationale, Agatha avait sombré en direct dans un ridicule tout aussi national. Du zénith au zéro en l'espace d'un pet d'ânesse. À son retour, elle ne serait pas de bonne humeur. Toni était convaincue que c'était à l'agence qu'elle reviendrait. Certes, elle pouvait se replier chez elle, mais dans son cottage il lui faudrait faire face aux visites humiliantes d'amis et de voisins, alors qu'ici personne ne pouvait pénétrer dans les bureaux s'il n'était pas le bienvenu. Et Toni savait d'avance que sa patronne compterait sur elle pour barrer la route aux indésirables. Oui, conclut la jeune femme, c'était à l'agence qu'elle se sentirait le mieux protégée.

Comme pour confirmer sa théorie, un bruit de talons cliquetants retentit dans l'escalier et Agatha Raisin fit son entrée.

« Je trouve que ça s'est bien passé, hasarda Toni. Jusqu'à un certain moment. En tout cas, vous étiez très belle devant les caméras.

– Je vous l'ai déjà dit l'autre jour : je n'aime pas être maternée ! répliqua Agatha avec hauteur.

– Je n'avais pas l'intention... Je... » Toni soupira. « Honnêtement, je ne sais pas quoi dire.

– Dans ce cas, vous feriez mieux de la boucler, maugréa Agatha.

– Agatha... Je suis désolée pour vous. L'idée ne vous est pas venue...

– ... de fumer une cigarette ? NON ! L'IDÉE NE M'EST PAS VENUE !

– Non, non. Seulement que ce n'était pas votre faute, dit Toni.

– On ne peut pas dire non plus que ce soit la faute de l’ânesse, pas vrai ? rétorqua la détective. Ce qui reste une certitude, c’est que Wizz-Wazz est innocente ! »

Elle marcha jusqu’à son bureau au son tintant de bouteilles qu’elle avait apportées dans un sac à provisions, entra et claqua la porte. Toni se rassit devant son ordinateur, appuyée sur ses coudes, le menton dans les mains.

« “Je trouve que ça s’est bien passé”, marmonna-t-elle. Quelle bêtise de lui avoir dit ça ! »

Elle était toujours assise, les yeux fixés sur son écran, quand, un moment plus tard, elle entendit une voix derrière son dos.

« Pourquoi êtes-vous si morose ? » Agatha était de retour, un verre à la main. « Ce n’est pas votre faute non plus. Venez donc boire un petit verre avec moi. »

Toutes deux prirent place dans le bureau d’Agatha. Une bouteille de gin trônait sur sa table de travail pseudo-géorgienne et une autre de tonic semblait lui tenir compagnie. Le gin était ouvert et entamé, mais pas le tonic.

« Servez-vous, dit Agatha. À quoi buvons-nous ?

– À l’avenir ? suggéra Toni, versant un doigt de gin dans son verre.

– Raisin Investigations pourrait bien ne pas avoir beaucoup d’avenir après mon petit éclat de tout à l’heure sur les chaînes de télé, se lamenta sa patronne.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Eh bien, qui voudra encore engager Agatha Raisin après une telle démonstration ?

– Est-ce que vous vous entendez ? » protesta Toni sèchement. Le ton accablé d’Agatha commençait à lui porter sur les nerfs. « On croirait que vous êtes prête à tout laisser tomber ! “Reprenez-vous, ma petite.” C’est ce que vous me dites chaque fois que j’ai un coup de blues. Alors, reprenez-

vous aussi ! Nous nous sommes déjà sorties de situations bien pires. Vous n'allez pas vous laisser abattre par une ânesse flatulente ? »

Agatha cligna plusieurs fois des yeux. Elle n'avait pas l'habitude qu'une assistante lui parle sur ce ton.

« Si nous avions bu un peu plus, je mettrais votre engueulade sur le compte de l'abus de gin, dit-elle. Mais les choses étant ce qu'elles sont, je veux bien reconnaître que vous avez raison. Ce qui s'est passé n'est pas notre faute. C'est celle d'Albert Morrison, et je l'aurai, ce salopard ! »

Ce fut à cet instant que Bill entra dans le bureau.

« La porte sur la rue était restée ouverte, se justifia-t-il, et je me suis permis de monter.

– Un petit verre de gin ? proposa Agatha. Sauf si vous êtes en service.

– Je ne suis pas en service, répondit Bill en souriant. Alors oui, très volontiers. »

Toni prit le parti de retourner à ses fichiers audio et de les laisser seul à seule.

« Vous n'aviez pas grand-chose à dire devant le coroner samedi dernier, dit Agatha.

– Ce n'était pas à moi de parler, dit Bill. Mais je n'ai pas aimé la façon dont cette affaire a été expédiée. Nous sommes peut-être tous débordés et sous pression, mais même un accident sans mystère demande plus d'attention. Je trouve que Clarissa Dinwiddy méritait mieux. Un peu de respect pour les défunts. »

C'étaient des mots qu'aurait pu prononcer son père. Agatha connaissait bien les parents de Bill. Sa mère était une fille de la campagne du Gloucestershire, son père un Chinois de Hong-Kong. C'était cette combinaison qui avait donné à Bill sa beauté quelque peu orientale. « Un peu de respect pour les anciens. Et plus encore pour les défunts. » Ainsi pensait-on en Asie.

« Ce que j'aimerais, reprit la détective, ce serait manifester mon respect pour Mrs Dinwiddy en découvrant qui l'a assassinée.

– Vous vous entêtez à penser qu'il s'agit d'un assassinat, dit Bill, non sans une pointe d'agacement, mais vous n'en avez aucune preuve !

– Laissez-moi vous mettre au parfum de ce que nous avons trouvé. »

Et elle informa Bill de tout ce qui s'était passé depuis qu'il lui avait rendu visite dans son cottage quelques jours plus tôt pour prendre sa déposition.

« Je m'étais déjà penché sur le passé de Bream et de Dunster, reconnut Bill quand elle eut achevé. Quant à Trotter, il y a longtemps que nous le connaissons. Je vous ai dit aussi qu'à l'usine Morrison's, il y a quelques types qui ne me disent rien qui vaille. Pour Sayer, c'est une autre paire de manches. Je vais demander à la police militaire si nous devons le cueillir à sa place.

– Pas encore, protesta Agatha. Le risque, si vous coffrez Sayer, c'est que nous ne sachions jamais le fin mot de toute cette histoire. Que le meurtrier nous échappe.

– Je ne suis pas de service jusqu'à demain après-midi, dit Bill avec un sourire, et nous avons tant de pain sur la planche qu'il me faudra au moins un jour de plus pour parler aux collègues de l'armée, surtout d'une affaire de disparition dont vous me dites qu'elle est classée. »

À cet instant, Toni surgit dans le bureau.

« J'ai des choses à vous faire entendre, tous les deux, annonça-t-elle, faisant un geste de la main en direction de son ordinateur. J'en avais par-dessus la tête d'écumer de vieux documents remontant à quatre ou cinq ans et je me suis décidée à écouter les fichiers plus récents. »

Agatha et Bill se levèrent et la suivirent. Elle cliqua sur un des fichiers et une voix familière s'éleva :

« J'veux qu'cette sale conne ait disparu avant mon retour ! Sinon, j'te jure que j'la bute, tu m'entends ? »

« Aphrodite, confirma Toni. Mais de qui croyez-vous qu'elle parle ?

– Peut-être de Dinwiddy, suggéra Bill. Ou de la dénommée Josie.

– La vraie question, souligna Agatha, c'est de savoir à *qui* elle parle. Nous savons qu'elle est colérique. Et aussi qu'elle a de l'argent, beaucoup d'argent. Est-ce qu'elle s'adresse au meurtrier ? Quelqu'un qu'elle aurait payé pour liquider Dinwiddy ?

– Mais Dinwiddy était présente pour réaliser l'enregistrement, remarqua Toni. Si c'était à elle qu'Aphrodite ordonnait de la débarrasser de Josie ? D'ailleurs, nous savons qu'elle l'a fait. En la payant grassement.

– Les deux sont possibles, dit Bill. Qu'est-ce que vous avez d'autre ? »

Toni cliqua sur un autre fichier.

« Elle me débecte, cette putain d'ânesse, et cette pouffiasse aussi me débecte ! Pas moyen qu'elle me lâche la grappe. Elle est toujours sur mon dos, à me dire de l'étriller, de lui donner à bouffer ou de ramasser son fumier ! »

« Trotter, dit Agatha. Je reconnaîtrais cette voix éraillée entre mille.

– Chut ! Attendez », dit Toni, posant un doigt sur ses lèvres.

Le document audio continua :

« La femme du patron est contente si elle a la sale bête puante à sa disposition, et le patron s'il a à sa disposition la fortune de sa femme ! Du coup, l'ânesse doit être bien soignée... jusqu'à ce que nous ayons réglé notre autre problème. »

« Ça, c'est Sayer, affirma Agatha. Est-ce que "l'autre problème" pourrait être Dinwiddy ?

– Et de qui parle Trotter ? s'interrogea tout haut son ami policier. De Dinwiddy ou d'Aphrodite ?

– De Dinwiddy, je dirais, estima Agatha. Aphrodite ne s'intéresse pas vraiment à Wizz-Wazz. Ce n'est pas elle qui harcèlerait Trotter pour qu'il en prenne soin.

– Ce qui est confirmé, c’est qu’il y a anguille sous roche chez Morrison, dit Toni. Écoutez encore ceci. »

« *La première livraison doit être effectuée demain soir. Je veux que tout le monde soit sur le pont* », entendit-on dans les enceintes.

« Morrison ! s’écria Agatha. Mais qu’est-ce qu’il entend par “livraison” ?

– La boîte fait venir de Pologne des batteries à faire livrer, expliqua Toni. Au service des expéditions, avant de me faire alpaguer par Bream, j’ai vu les employés les déballer et les réemballer. Des petites commandes à envoyer.

– Mais c’était pendant la journée, observa Agatha. Les employés ne sont pas là le soir.

– Et “livraison” ou “cargaison”, réfléchit Toni, c’est aussi le genre de mots qu’emploient les trafiquants pour parler de transport de drogue. »

Bill la regarda fixement, haussant les sourcils.

« Quoi ? demanda Toni. C’était dans un documentaire que j’ai vu à la BBC.

– Tout ça est en effet suspect, reconnut le policier, mais nous n’avons toujours pas de preuve qu’il y ait eu meurtre. Rien qui puisse tenir la route devant une cour de justice. Nos arguments, un bon avocat en ferait de la charpie. Et ces enregistrements sont probablement illégaux et irrecevables.

– Quel rabat-joie vous faites ! grommela Agatha.

– Irrecevables ou non, ils nous donnent à réfléchir, argua Toni.

– C’est certain, dit Agatha. Continuez, Toni. Et oubliez ceux qui sont trop anciens. Partez des plus récents, puis remontez dans le temps. Maintenant, je rentre chez moi. J’ai besoin de me doucher et de me changer. Ce tailleur me fait l’impression de puer le pet d’ânesse.

– De puer... quoi ? demanda Bill en riant.

– Euh... Vous n’avez pas vu le flash infos à la télévision ? » dit Toni.

Bill secoua négativement la tête.

« Alors, vous allez vous régaler », dit amèrement Agatha.

La détective se gara devant le portail de son cottage et descendit de voiture au moment où celle de Roy s'arrêtait derrière la sienne.

« Agatha chérie, lui dit-il, je suis content de t'avoir rattrapée. La journée a été complètement chamboulée. Il faut que je fasse ma valise et que je reparte pour Londres immédiatement.

– Je te comprends, soupira Agatha. À ta place, moi non plus je ne voudrais pas être vue avec Agatha Raisin.

– Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Roy, remontant l'allée du jardin en sautillant à son côté. Tu parles du petit incident de ce matin ? Voyons, trésor, tout ça est déjà oublié ! Tu connais ce métier, tu sais comment est la presse. Ce qu'il faut maintenant, c'est agir vite. Aller de l'avant sans attendre vers le prochain grand événement. Et le prochain grand événement, mon Aggie adorée, ce sera Wizz-Wazz et rien qu'elle. Tout le pays raffole déjà de Wizz-Wazz l'ânesse en détresse ! Mon copain de l'industrie du jouet travaille à un nouveau prototype, qui fait "Hi-han !", mais aussi qui cligne de l'œil et qui pète ! Fantastique, non ? »

Tellement fantastique que j'ai envie de m'enfuir en courant rien qu'à l'imaginer, pensa Agatha sans le dire. Mais elle resta avec Roy pour bavarder avec lui pendant qu'il empilait vêtements, petit linge et produits de toilette dans son absurde valise géante. Puis ils se dirent au revoir et, du seuil, elle agita la main tandis qu'il descendait l'allée au petit trot en direction de sa voiture.

Une fois douchée et rafraîchie, Agatha choisit dans son armoire le pull le plus coloré qu'elle put trouver et l'associa à un pantalon sport qu'elle savait un peu trop large. Plus large que je ne pensais, constata-t-elle, tirant sur la taille élastique avec ses pouces. Elle se rappela soudain qu'elle n'avait rien mangé de la journée.

Boswell et Hodge enlacèrent ses chevilles dès qu'elle entra dans la cuisine. Elle se baissa pour les caresser et remplit leurs bols de pâtée. Le four à micro-ondes l'attendait patiemment, mais, dans sa réserve de plats préparés surgelés, elle ne trouva rien de tentant et décida de sortir prendre l'air pendant qu'il faisait encore clair.

Quelques minutes plus tard, elle atteignait d'un pas de promenade la petite église de Carsely et le presbytère attenant. Dans le jardin, Margaret Bloxby ratissait les feuilles mortes.

« Bonsoir, Mrs Raisin ! lança-t-elle. Je vous ai vue aux infos tout à l'heure. Je vous ai trouvée très chic devant tous ces journalistes.

– C'est gentil à vous, répondit la détective, mais cette conférence de presse n'a pas vraiment été mon heure de gloire.

– Je tremble à l'idée de la réaction que j'aurais eue à votre place, déclara la femme du pasteur. Dites, si vous entriez pour prendre un petit verre de sherry ?

– Avec plaisir, dit Agatha.

– Alf ! Je suis avec Mrs Raisin », cria Mrs Bloxby à son mari en retirant ses gants de jardinage et en traversant son entrée. Par une porte, Agatha aperçut Alf Bloxby dans son bureau, qui griffonnait quelque chose. « Il travaille dur comme d'habitude, dit sa femme avec un sourire. Nous sommes au salon, Alf !

– Je suppose qu'à l'heure qu'il est, tout le monde doit avoir vu ce fichu reportage télé », dit tristement Agatha tandis que les deux femmes trinquaient, confortablement installées dans des fauteuils près de la fenêtre.

« C'est probable, convint Mrs Bloxby, mais il sera vite oublié. Vous ne regrettez pas d'avoir lancé votre campagne pour sauver la vie de cette ânesse, je suppose ?

– Non, répondit Agatha. À vrai dire, je n'ai jamais de regrets. » Puis elle réfléchit. « Enfin... peut-être un ou deux.

– Comme sir Charles Fraith ?

– Possible, dit Agatha. Vous savez qu’il s’est fiancé ? Franchement, j’étais furieuse qu’il ne m’en ait pas parlé. Oui, furieuse ! Parce que...

– Parce que ce n’est pas avec vous ? suggéra Mrs Bloxby avec douceur.

– Si nous nous étions mariés, ça n’aurait jamais marché, ronchonna la détective. Je préfère ne même pas y penser. Ce dont j’ai besoin, c’est d’aller de l’avant.

– Nous n’avons pas d’autre choix que d’aller de l’avant, dit la femme du pasteur. Parce que la vie est ainsi faite. Nous devons la vivre en regardant devant nous, même si nous ne pouvons nous connaître vraiment qu’en regardant en arrière. Ce qui nous définit, c’est tout ce que nous avons fait dans le passé, mais notre seul espoir de changement appartient à l’avenir.

– C’est... profond, ce que vous dites, admira Agatha, pensive. C’est tiré d’une homélie d’Alf ?

– Il ne l’a pas encore écrit, répondit Mrs Bloxby, tendant un instant le cou vers le bureau de son mari, mais s’il nous a entendues, il l’écrira sûrement pour dimanche ! »

Toutes deux rirent de bon cœur, trinquèrent gaiement de nouveau et sirotèrent deux ou trois gorgées de sherry.

« Vous êtes toujours convaincue que cette pauvre Mrs Dinwiddy a été assassinée ? demanda Mrs Bloxby.

– Plus que jamais ! affirma Agatha avec force. Ce ne sera pas facile de le prouver, mais je suis déterminée à ne pas laisser tomber.

– Quand avez-vous jamais laissé tomber ? Ce n’est pas votre genre, Mrs Raisin. Vous ne renoncez jamais, et vous ne devez pas non plus renoncer à sir Charles. Parce que chacun de vous a un grand rôle à jouer dans la vie de l’autre. Tout le monde peut s’en rendre compte.

– Excepté nous, à ce qu’il semblerait », répliqua sombrement Agatha.

Puis elles causèrent avec animation jusqu’au moment où Agatha sentit qu’il était temps de prendre congé. Elle redescendit la grand-rue de Carsely pour s’engager dans Lilac Lane. Deux garçons du village la dépassèrent à

bicyclette et lui crièrent : « Hi-han ! Hi-han ! » Elle les invectiva aussi fort qu'elle le pouvait, et en termes assez fleuris.

Demain, décida-t-elle en arrivant chez elle, je laisserai mon enquête en suspens, tout au moins pour la matinée. Je la passerai à la foire de l'Association des sports de plein air au domaine de Charles et j'affronterai l'avenir.

OceanofPDF.com

Que portait-on à une foire de l'Association des sports de plein air ? Tout ou presque tout se passerait à l'extérieur, et Agatha supposa que la plupart des visiteurs seraient habillés pour une pluie éventuelle. Quelque chose en tissu imperméable ? Elle frémit d'horreur à la pensée d'un anorak. En avait-elle jamais possédé un ? Peut-être, si elle l'avait acheté un jour de mauvais temps dans un moment de faiblesse. Elle vérifierait quand elle aurait un moment et, si elle le trouvait, l'apporterait aussitôt à la boutique de charité la plus proche.

Pour l'heure, le temps était beau bien qu'assez frais, et elle se décida pour une jupe en tweed épais avec un chandail en cachemire et un pashmina en soie naturelle à motif brun-roux et doré. Puis elle réfléchit à la loi de la gravité. Sir Machinchose Newton pouvait se vanter de l'avoir découverte, mais les femmes, à partir d'un certain âge, l'avaient connue bien avant lui quand elles avaient constaté que toutes les parties de leur corps avaient tendance à s'affaïsser comme si elles voulaient finir par toucher le sol. Le remède, pour Agatha, était le port de talons hauts, car ils donnaient le galbe et la tonicité voulus à ses mollets, à ses cuisses et même à ses fesses rebondies. Mais les talons hauts pouvaient s'avérer un cauchemar quand on marchait dans l'herbe humide, ce qu'elle ne manquerait pas d'être obligée de faire à cette fichue foire. Elle choisit des chaussures à semelle compensée, assez hautes pour défier Newton et toute sa science, mais qui ne risquaient pas de s'enfoncer dans la terre. Pour finir, elle se regarda dans

le grand miroir en pied et jugea sa tenue colorée et raffinée, avec une touche plaisamment campagnarde. Exactement ce qu'il fallait. Au diable Wizz-Wazz et ses excentricités ! Agatha Raisin était de nouveau parée pour braver le monde entier.

À l'approche de Barfield House, il était clair que quelque chose d'inhabituel se passait. Les arbres et les pelouses du parc entourant la vaste demeure étaient d'ordinaire un havre de tranquillité, et rien n'y bougeait hormis les oiseaux prenant leur envol, quelques écureuils frétillants et, de temps à autre, un cerf ou un chevreuil aventureux. Mais aujourd'hui, il y avait des marquises en toile blanche, des tentes plus petites agrémentées d'un auvent et des étals colorés qui occupaient un côté de la grande allée, cependant que l'autre était délimité par un cordon et faisait office de parking. Un garçon en parka orange montra cette direction à Agatha, puis un autre lui désigna la place où elle devait laisser sa voiture.

Elle traversa le village de toile qui avait poussé de l'autre côté. Ce n'était pas la première fois que Barfield House accueillait ce genre d'événement. Charles avait toujours soutenu que bien qu'il fût le propriétaire du manoir et du domaine, tout appartenait en réalité aux fermiers et aux villageois, c'est-à-dire à la communauté. Héberger des kermesses, des fêtes de charité et des foires comme celle d'aujourd'hui faisait partie de ses devoirs, et le fait qu'il y gagnait quelque argent pour l'entretien des lieux constituait bien entendu un bonus appréciable. Ses fiançailles, Agatha le savait, ne poursuivaient pas d'autre but. Il ne s'agissait pas d'une union voulue par le ciel ni de la fusion amoureuse de deux âmes sœurs, tant s'en fallait, mais d'un prosaïque accord financier. Charles, toujours plus ou moins à court d'argent, devait être à nouveau dans la mouise.

Le premier étal couvert devant lequel elle s'arrêta vendait à un prix exorbitant des bottes en caoutchouc et des cirés, peu différents des abominables anoraks mais cherchant à se faire passer pour des tenues de

pluie à la mode « campagne chic ». Quels crétins pouvaient leur trouver du style ?

« Vous désirez quelque chose ? lui demanda un jeune homme guilleret.

– Oui. Peut-être un lance-flammes », répondit Agatha avant de tourner les talons.

Elle continua sa visite. Au milieu des marquises et des tentes, une zone avait été transformée en une sorte de piste de cirque, et des affiches annonçaient un spectacle de chiens et de poneys dressés. C'était aussi de là qu'on avait la meilleure vue sur le manoir de Charles.

De Barfield House, ce qu'on pouvait dire de plus aimable était qu'il s'agissait d'une demeure vraiment énorme. Cette démesure, c'était à peine si Charles en avait conscience, sauf quand il lui fallait acquitter des factures à tomber à la renverse pour l'entretien et la réparation de parties de l'édifice dont il avait presque oublié l'existence. Agatha se demanda combien de fois dans sa vie elle avait entendu dire, avec ou sans sous-entendu grivois, que « ce n'était pas la taille qui comptait ». Une maxime d'homme sans envergure, car pour les Brown-Field, elle n'en doutait pas, la taille comptait certainement beaucoup. Elle imaginait le père de Mary au volant d'une grosse Bentley, ou buvant de grands whiskies, ou fumant de gros cigares. Sans doute possédait-il une grande villa à Marbella, avec une grande piscine et une grande salle de sport, et faisait-il porter à sa femme de gros bijoux.

Je connais ce genre de bonhomme, se dit-elle non sans aigreur. Pour eux, la grandeur était synonyme de réussite. Elle voulait dire qu'on était arrivé. Ne parlait-on pas de signes extérieurs de richesse ? Le truc, c'était de dépenser beaucoup d'argent pour des choses dont tout le monde savait qu'elles coûtaient beaucoup d'argent, dans le but de montrer au monde entier qu'on était un nabab. Dans ces conditions, Barfield House avait tout pour plaire aux futurs beaux-parents de Charles. C'était une vilaine grosse baraque, avec une multitude de fenêtres à meneaux. Une fois, Agatha avait

tenté de toutes les compter, mais en avait rapidement eu assez. On l'avait construite dans un style faussement médiéval à une époque où les propriétaires terriens déplaçaient des villages entiers pour remodeler la campagne et créer autour d'eux les paysages parfaits que Dame Nature avait négligé de leur offrir. La demeure était-elle de bon goût ? Certes non, mais on la voyait de très loin. Ce qui n'avait sûrement pas manqué de séduire le clan Brown-Field.

Agatha s'étonna du nombre de visiteurs qui allaient et venaient dans le parc. La foire avait attiré beaucoup de monde et, à en juger par les luxueux véhicules sur le parking, c'étaient des gens qui avaient de l'argent à dépenser. Elle sursauta soudain en entendant un coup de fusil.

« C'est un tir aux pigeons, chère madame, lui dit un moustachu, représentant en armurerie. Vous avez peut-être envie d'essayer ? »

Agatha darda sur lui un regard d'absolu mépris et répondit :

« Plutôt crever !

– Tiens ? Quelle surprise de vous rencontrer ici ! dit soudain une voix derrière elle qu'elle identifia aussitôt.

– Chris ! » Elle se retourna pour lui faire face. « J'ignorais que vous viendriez.

– Je peux vous en dire autant. » Il la gratifia d'un large sourire. « En tant que locataire de sir Charles, je me suis senti obligé de montrer au monde de quoi je suis capable. Venez donc voir mon stand. »

Agatha glissa son bras sous le sien et ils marchèrent jusqu'à l'autre côté de la piste de cirque improvisée. Elle reconnut tout de suite le camping-car d'un rouge pimpant, qui lui sembla encore plus soigneusement astiqué que la première fois. Mais de toute évidence, il était arrivé à la foire sur un semi-remorque, qu'elle aperçut parqué plus loin sur le côté.

« Toujours pas de moteur ? demanda-t-elle.

– On ne peut pas berner une détective comme vous, pas vrai ? » Chris se mit à rire. « Les câbles sont à peu près installés, mais je n'ai pas eu le temps

de tout finir. Regardez plutôt celle-ci. »

Derrière le camping-car était garée la Coccinelle dans laquelle il l'avait emmenée déjeuner. Mais sa terne peinture grise était maintenant remplacée par un bleu profond et lustré, et ses chromes étincelaient sous le soleil matinal.

« Elle est ravissante, Chris. » Agatha ne savait guère comment complimenter un homme sur sa voiture, car les automobiles ne faisaient pas partie de ses centres d'intérêt habituels. Devant le stand suivant était garée toute une file de véhicules plus ou moins pareils à des camions militaires. « Votre petit modèle électrique est beaucoup plus joli que tous ces gros machins, ajouta-t-elle.

– Tout le monde ne serait pas de cet avis, dit Chris. Ce sont des Land Rover. Les plus modernes sont un peu plus esthétiques, mais la plupart sont conçues pour être robustes et résistantes plutôt que belles à regarder. Ce sont les chevaux de bataille des agriculteurs et de l'armée.

– J'ai récemment rencontré quelqu'un, dit Agatha, dont la Land Rover a explosé en Afghanistan.

– Il a été grièvement blessé ?

– Pas une égratignure, pour autant que je sache.

– Alors, il a eu de la chance, beaucoup de chance, dit Chris. Les Land Rover de l'armée britannique en Afghanistan n'étaient pas très bien équipées pour protéger le conducteur en cas de forte explosion.

– Quand vous étiez militaire, vous avez servi en Afghanistan ?

– Rappelez-vous, j'étais dans une unité sous-marine. » Chris haussa les épaules. « L'Afghanistan est un pays montagneux et enclavé, sans aucun port sur la mer. Nous n'y aurions pas été très utiles, sauf si on nous avait commandé de lancer des missiles. Mais j'ai pas mal de copains qui sont fusiliers marins, et je sais qu'ils en ont vu de toutes les couleurs sur le terrain, en particulier dans la province du Helmand.

– Du Helmand ? répéta Agatha. Qu'est-ce que c'était, leur mission ?

– Dans la mesure du possible, contrôler les talibans, les seigneurs de la guerre locaux et les barons de la drogue. Les trafiquants sont les pires. Ils brassent des montagnes d'argent et d'immenses régions du pays sont plantées de pavots à opium pour la fabrication de l'héroïne. Un de mes bons amis m'a dit qu'il n'avait jamais vu autant de pavots que dans le Helmand. Selon lui, il y en aurait plus de vingt-cinq mille kilomètres carrés.

– C'est un chiffre impressionnant, dit Agatha, mais pour être honnête, je ne me représente pas à quelle surface il correspond en vrai.

– Moi non plus, je ne m'en faisais pas une idée concrète, dit Chris en riant, jusqu'à ce que je vienne m'installer dans ma grange et que sir Charles me révèle que son domaine, qui me semble énorme, ne couvre qu'un peu plus de quatre cents hectares, c'est-à-dire seulement entre quatre et cinq kilomètres carrés. Le commerce de l'héroïne afghane rapporte des milliards de livres.

– Merci, Chris. » Agatha retournait ces données dans sa tête. « Tout ça est très intéressant.

– Il y a pourtant plus romantique comme sujet de conversation !

– Je suis détective privée, rappela Agatha en souriant. Mon travail, c'est de m'informer.

– Je vous promets, dit Chris, que nous parlerons de choses plus gaies en dînant vendredi soir. Nous dînons toujours ensemble, n'est-ce pas ?

– Bien sûr ! Je vous ai déjà pris au mot. Et si vous me dites qu'il y aura de la gaieté, je ne demande qu'à vous croire ! »

Retentit alors une annonce tonitruante dans les mégaphones alentour :

« Mesdames et messieurs ! L'ouverture officielle de notre magnifique foire aura lieu dans quelques instants sous la marquise principale. Miss Mary Darlinda Brown-Field vous adressera quelques mots de bienvenue.

– Oh, je ne veux pas manquer ça ! » s'écria Agatha.

Elle partit seule en direction de la grande marquise centrale, car Chris s'était excusé en voyant un client potentiel tourner avec intérêt autour de la

Coccinelle fraîchement repeinte.

À l'intérieur, une petite estrade avait été dressée en face de l'entrée. Agatha s'avança, regardant à droite et à gauche. Le grand nombre de messieurs en blazer ou en veste de tweed et de dames à chapeau fantaisie lui confirma que les notables du comté avaient débarqué en force. Elle reconnut certains visages de nobliaux des environs, membres de cette classe discrète qui, en dépit de son relatif anonymat, possédait d'immenses étendues de la Grande-Bretagne rurale. Tout le gratin de la région est là, pensa tristement Agatha, pour voir cette pauvre fille exhibée pour la première fois. Et ce que ces gens attendent, c'est qu'elle se ridiculise.

Elle repéra Charles à quelques pas de l'estrade. Il s'entretenait avec un homme à peu près de son âge, aux cheveux noirs clairsemés, au menton très proéminent et aux yeux un peu trop écartés. Près de lui se tenait une dame d'âge mûr aussi, très soignée, au joli visage sous ses cheveux bruns coupés au carré. Ce devaient être les Brown-Field, père et mère de la promise, et, à côté de sa mère, Mary. Dommage pour toi, songea Agatha, que tu tiennes de monsieur plutôt que de madame. Ta tenue est très bien, c'est vrai : veste blanche à parements en velours noir, pantalon noir. Style français. Tu as fait des emplettes à Paris, probablement rue du Faubourg-Saint-Honoré. Très chic. Mais ce menton en galoche et ces yeux... Tu es vraiment la petite fille à son papa.

Elle regarda Charles se passer une main dans les cheveux cependant que Mr Brown-Field se penchait pour lui parler à voix basse. Agatha savait que la main dans les cheveux était un signe d'exaspération de sa part. Et il ne semblait pas content, non, vraiment pas content du tout. Puis il monta sur l'estrade pour se planter devant le micro.

« Mesdames et messieurs, je tiens à vous remercier de tout cœur d'être présents en si grand nombre. Mais sans m'étendre davantage, je vais céder la place à la future lady Fraith : ma fiancée Mary Darlinda Brown-Field. »

Des applaudissements peu enthousiastes retentirent, puis Charles s'écarta d'un pas et Mary Darlinda fit face à l'assistance. Elle tenait dans une main deux ou trois feuilles de papier et, de l'autre, baissa légèrement le micro.

« Merci à tous, dit-elle en souriant, et merci à toi, mon cher Charles. Je suis très heureuse de pouvoir vous souhaiter la bienvenue dans ce qui sera d'ici peu ma maison. C'est pour moi un privilège... » Les papiers lui échappèrent des mains. « Aaaoh, man Diêêê... ! » nasilla-t-elle.

C'en était fait. En un clin d'œil, l'accent de la bonne société si patiemment appris dans une des pensions de jeunes filles les plus huppées du pays et dans une des meilleures écoles de bonnes manières de Suisse s'était complètement effacé. Les nuages immaculés de Kensington et autres beaux quartiers s'étaient dissous en l'espace d'une seconde, laissant voir le ciel gris des faubourgs de l'East End. C'était un peu comme Aphrodite Morrison, qui perdait toute son aura dès l'instant où elle ouvrait la bouche. Par nervosité, Mary avait un instant baissé sa garde. Mais la différence avec Aphrodite, c'était qu'une fois celle-ci décidée à se taire, on ne voyait de nouveau plus que sa beauté. Dans le public, quelques gloussements furent couverts par de petites toux gênées, mais Agatha distingua des murmures :

« C'était trop lui demander.

– Elle n'est franchement pas à la hauteur !

– Pfff ! À quoi vous attendiez-vous ? »

Mais aussi :

« Est-ce que ce n'est pas la femme à l'ânesse ? »

Mary se reprit, sourit au public et s'excusa pour sa petite maladresse, retrouvant à la perfection son accent de dame distinguée. Une jeune personne d'un moins fort caractère serait restée troublée après cet incident, mais il n'y avait pas trace d'une larme dans ses yeux bruns trop largement espacés, ni, dans son élocution, la moindre hésitation ou le moindre bégaiement : sa prestation fut sans à-coups, délivrée avec un sourire

presque professionnel. Mary, à ce qu'il semblait, avait plus de ressource que ses censeurs ne le pensaient.

D'autres applaudissements polis mais, cette fois, un peu plus soutenus se firent entendre quand elle eut achevé son petit discours en souhaitant à chacun de passer une belle journée, non sans avoir nommé les plus importants sponsors de la foire. Agatha remarqua qu'elle ne citait pas dans sa liste l'entreprise de ses parents (et encore moins, bien sûr, ce qu'elle vendait). Ensuite, le regard de Charles croisa celui de la détective. Il lui fit signe de la main, puis s'avança vers elle avec Mary à son côté. Agatha s'arma de courage et plaqua un large sourire sur son visage.

« Je suis très content que tu sois venue, dit Charles. Mary, permets-moi de te présenter...

– Mrs Raisin, compléta Mary avec un grand sourire aussi. Je suis si heureuse de vous rencontrer enfin ! J'ai tellement entendu parler de vous !

– Vraiment ? » Agatha eut un rire forcé. « Charles, j'espère que tu n'as pas dévoilé tous nos petits secrets.

– Non, je...

– Oh, il n'a pas de secret pour moi ! interrompit Mary. N'est-ce pas, Charlie ?

– Eh bien, je me réjouis que... »

Charles ne trouvait pas ses mots.

« Je suis sûre qu'il n'en a aucun, Miss Brown-Field, affirma Agatha. Charles est le genre d'homme qui ne trompe jamais les femmes. »

Le sourire de Mary trembla un peu, mais ne s'effaça pas.

« Il faut absolument que nous ayons une vraie conversation, Mrs Raisin, dit-elle. Si nous prenions un café ensemble demain matin ? Il y a un endroit charmant vers le milieu de la grand-rue, pas très loin de votre cottage. Carsely est un si joli village ! Dix heures, ça vous irait ? Nous pourrions nous y retrouver. Il faut que je vous laisse, maintenant. Je dois parler à des tas de gens importants. »

Agatha fronça les sourcils en voyant la jeune femme s'enfoncer dans la foule.

« Elle en sait déjà long sur beaucoup de choses, pas vrai ? » dit-elle avec un peu d'humeur. Charles ne répondit que par un soupir. « Ce n'est pas tout à fait le genre de fille auquel je m'attendais. Mais avec toi, on va de surprise en surprise, n'est-ce pas, *Charlie* ? »

– Sir Charles ! » Gustav, qui aimait se considérer comme le majordome stylé de Charles, mais officiait plutôt comme régisseur de son domaine doublé de son homme à tout faire, venait vers eux au pas de charge. « Ah, ah ! dit-il, dardant ses yeux noirs sur Agatha. C'est de nouveau vous ! »

– Qu'est-ce qu'il y a, Gustav ? »

La voix de Charles trahissait une certaine irritation.

« Le rédacteur en chef de ce fichu magazine de pêche, répondit Gustav, s'adresse à toute une cour réunie dans le grand salon.

– Mais la maison n'est pas ouverte aux visiteurs !

– C'est bien ce que je lui ai dit, et je l'ai prié de sortir. Mais il n'a rien voulu entendre. Du coup, je l'ai flanqué dehors en lui disant d'aller se faire pendre. Maintenant, il exige de vous voir et il fait du tapage à la porte. Tout ce que j'ai pu faire, c'est me retenir de lui envoyer mon poing dans la figure.

– Il vaut mieux que j'aille voir, dit Charles à Agatha. Mais il faut vraiment que je te parle. Je peux t'emmener dîner en fin de journée ? Retrouvons-nous dans ce resto français en haut de Broadway. Tu t'en souviens ?

– Je m'en souviens très bien, répondit Agatha. À tout à l'heure, *Charlie*... »

Charles claqua de la langue avec agacement, secoua la tête et se passa de nouveau la main dans les cheveux. Agatha décida qu'elle en avait assez pour aujourd'hui de la foire aux sports de plein air et se dirigea vers le parking. Un petit cabriolet avait trouvé moyen de s'embourber dans une

flaque de gadoue, et quelques hommes avaient attaché une corde à son pare-chocs avant et se disposaient à la faire tracter par une vieille Land Rover malpropre. L'un d'eux remarqua la détective qui les observait et partit d'un gros rire gras.

« Hé, ma p'tite dame ! lui cria-t-il. Ça nous rendrait service si vous nous ameniez votre ânesse !

– Allez vous faire foutre ! » répliqua Agatha.

Elle dépassa la voiture embourbée, puis s'arrêta brusquement et regarda derrière elle. C'était comme si quelqu'un avait allumé une ampoule dans son cerveau. Bien sûr ! Comment avait-elle pu être aussi bête ? Elle prit son téléphone dans son sac et tapa sur une touche.

« Toni ? Faites tout de suite revenir Patrick à l'agence. Moi, j'arrive dès que possible. Je sais qui a assassiné Mrs Dinwiddy ! »

Quand Agatha entra en trombe dans l'agence Raisin Investigations, Patrick Mulligan l'attendait déjà.

« Pouvez-vous trouver une carte du monde où l'on voie bien le Moyen-Orient et l'Europe, Toni ? » enjoignit-elle en s'asseyant sur une fesse, en équilibre au bord du bureau de sa jeune assistante.

Toni fit brièvement courir ses doigts sur le clavier et un planisphère apparut sur l'écran. Avec son zoom, elle plaça la mer Noire et la mer Caspienne à peu près au milieu.

« Pensons à ce que nous avons déjà découvert, dit Agatha, et concentrons-nous pour le moment sur Dunster, Bream et Sayer, ou plutôt Webster, puisque c'est son véritable nom. Ils se connaissent depuis pas mal d'années, n'est-ce pas ?

– Au moins depuis qu'ils ont servi ensemble en Allemagne, confirma Mulligan.

– Où a éclaté le scandale des marchandises détournées. Supposons que ç'aient été eux les coupables. Qu'est-ce qu'ils auraient fait de tout ce qu'ils ont volé ?

– La meilleure partie du monde pour l’écouler, répondit Patrick, ç’aurait été l’Europe de l’Est. Même à l’époque de la guerre froide, alors que nous étions face à face avec les Soviétiques du nord au sud de l’Allemagne, il y a eu des vols dans les entrepôts britanniques et américains et les marchandises ont été revendues à l’Est. Le rideau de fer n’était pas toujours aussi infranchissable qu’on pourrait le croire. Et de nos jours, pour peu qu’on connaisse des postes-frontières poreux, ce doit être encore plus facile.

– Donc, Dunster, Bream et Sayer auraient pu écouler leur butin là-bas, résuma Toni. Et alors ? Ça nous avance à quoi ?

– S’il s’agissait de marchandise volée, expliqua Agatha, ils étaient forcément en cheville avec des malfrats est-européens. Des hommes à qui ils se fiaient pour le transport et pour la vente. Maintenant, regardons l’Afghanistan sur la carte, parce que c’est là qu’ils ont été mutés.

– C’est un grand pays, dit Toni.

– En superficie, plus de deux fois et demie la taille du Royaume-Uni, précisa Agatha. Et ce matin, j’ai appris que le trafic d’héroïne en Afghanistan, en particulier dans la province du Helmand, était quelque chose de colossal.

– C’est certainement vrai, dit Patrick. La plus grande partie de l’héroïne consommée chez nous est importée d’Afghanistan.

– Or Bream et Sayer ont tous les deux disparu dans le Helmand, souligna Agatha. Bream pour quelques semaines, Sayer définitivement, jusqu’à ce qu’il réapparaisse ici. Quid s’ils avaient établi le même genre de contacts en Afghanistan qu’en Europe de l’Est ? S’ils étaient de mèche avec les barons de la drogue et les seigneurs de guerre afghans ? Et faisaient des affaires avec eux ?

– Ç’aurait été terriblement risqué, estima Toni. Les trafiquants afghans auraient sûrement vu les soldats britanniques comme des espions. Je doute qu’ils leur auraient fait confiance. Ils les auraient plus volontiers tués.

– Risqué, c'est sûr, concéda Mulligan, mais il y aurait eu de telles masses de pognon en jeu qu'il y avait de quoi être très tenté. Qu'est-ce qu'ils avaient à offrir aux Afghans ?

– Leurs contacts en Europe de l'Est ? suggéra Toni.

– Possible, dit Agatha. Comment l'héroïne est-elle exportée chez nous, puisqu'il n'y a pas de ports ni de côtes en Afghanistan ?

– Ce que je me rappelle des cours que j'ai reçus dans la police, répondit Mulligan, c'est que toute cette région du monde est traversée dans tous les sens par les anciennes pistes caravanières, celles qui servaient autrefois au commerce entre l'Orient et l'Europe. » Il montra du doigt une zone sur la carte. « L'itinéraire le plus direct, c'est de transiter par l'Iran et ensuite par la Turquie, d'où on a accès à la Méditerranée et à plusieurs pays d'Europe de l'Est.

– Et en Europe de l'Est, compléta Agatha, notre gang pouvait s'appuyer sur son réseau de revendeurs pour écouler ses cargaisons ou les faire embarquer vers l'Europe occidentale, en particulier le Royaume-Uni.

– Tout ça s'imbrique plutôt bien, convint Toni. Quand Bream et Dunster se sont fait virer de leur entrepôt de Leicester, c'était justement pour avoir monté un trafic. Des marchandises envoyées sur commande.

– S'il s'agissait de drogue, c'était forcément un trafic à petite échelle, observa Mulligan. Ils n'avaient pas le contrôle de l'entrepôt. Expédier de grandes quantités aurait attiré l'attention.

– Ils l'ont attirée de toute façon, souligna Agatha. Ils se sont fait surprendre et on les a flanqués dehors. Mais personne ne semble savoir précisément ce qu'ils fournissaient sur commande à leur clientèle.

– Chez Morrison, ils l'ont, le contrôle de l'entrepôt, réfléchit Toni. La nuit en tout cas, quand les employés sont rentrés chez eux. Et ils ont Sekiliv pour recevoir, stocker et dispatcher les cargaisons venues d'Afghanistan.

– Exact, dit Agatha. Et avec Sekiliv, un service de courrier par fourgon pour les livraisons d'héroïne jusque sur le seuil de nos portes.

– Mais le fourgon est bien forcé de passer par un port britannique ! objecta Toni. Et là, il y a des contrôles, des chiens renifleurs et d'autres dispositifs pour empêcher l'importation de stupéfiants sur le territoire.

– Pour fabriquer des batteries, on se sert de beaucoup de substances chimiques, avança Mulligan. Elles pourraient masquer les odeurs suspectes. Il se peut que la drogue soit cachée dans de fausses batteries qui sont transportées avec les vraies.

– Mais quel serait le rôle d'Albert Morrison dans tout ça ? demanda Toni. Pourquoi et comment est-il impliqué ?

– Je ne le sais pas encore, reconnut Agatha. Ce qui est sûr, c'est qu'à un moment il a eu désespérément besoin d'argent pour éviter la faillite. Et le trafic de drogue pouvait lui rapporter gros.

– Au bout du compte, interrogea Toni, qui est le meurtrier de Mrs Dinwiddy ?

– C'est la pièce du puzzle la plus facile à imbriquer, répondit Agatha avec un brin d'autosatisfaction. Il suffit de se souvenir que deux choses importantes manquaient à notre arrivée sur la scène de crime. Le dictaphone de Dinwiddy n'était plus à son poignet... et la vieille Land Rover boueuse de Peter Trotter n'était pas garée dans la cour de l'écurie ! Il n'a pas marché comme il le prétend jusqu'à la boutique du bookmaker de Mircester, il y est allé en voiture ! Il a dû se garer discrètement quelque part pour qu'on le voie arriver à pied. Ensuite, il a parié comme il l'a déclaré et il est reparti à pied, mais il avait sa Land Rover qui l'attendait un peu plus loin et c'est au volant qu'il est retourné à l'écurie. S'il a fait le trajet en voiture, il a eu le temps de fracasser le crâne de Dinwiddy, de se cacher quelque part, puis de réapparaître comme s'il revenait de Mircester. Je suppose qu'il avait le cendrier-sabot prêt à l'usage dans sa vieille guimbarde.

– Si tout s'est passé comme vous le dites, observa Toni, nous avons bien failli le surprendre en flagrant délit.

– À mon avis, il nous a entendues arriver dans votre voiture, dit Agatha. Après avoir tué sa victime, il a eu tout juste le temps de prendre le dictaphone et de se carapater.

– Donc, c'était contre Dinwiddy qu'il était en colère sur l'enregistrement, dit Toni. Et nous savons qu'il parlait à Sayer.

– Sayer est derrière le crime et ses trois acolytes aussi, affirma Agatha, sûre d'elle, mais c'est Trotter qui l'a commis. C'est le seul qui n'était pas au thé chez les Morrison. Aucun doute, c'est lui le tueur.

– Belle théorie, dit Mulligan en soupirant, mais vous savez ce que dira Bill Wong...

– Malheureusement oui, je le sais, reconnut Agatha. Nous n'avons encore aucune preuve. Mais ça vaut la peine de lui en parler. Je l'appellerai tout à l'heure. Pour le moment – elle fit un signe de la tête à Toni –, notre meilleure chance de découvrir une pièce à conviction, ce sont les enregistrements. Mrs Dinwiddy a été assassinée parce qu'elle était devenue dangereuse. Elle avait découvert certaines choses, et c'est dans ses fichiers audio que nous en trouverons la preuve.

– Je reprends mon écoute tout de suite, dit Toni. Mais il y en a encore des centaines à éplucher.

– Puisque je suis là, proposa Mulligan, je peux te donner un coup de main, ou plutôt d'oreille. Je retournerai à l'hôtel plus tard. Il suffit de transférer certains fichiers sur un autre ordi.

– Non, Patrick. Je préfère que vous continuiez la surveillance de l'hôtel, dit Agatha. Morrison ne nous paiera jamais et nous avons besoin que tous nos autres clients fassent rentrer de l'argent dans les caisses. Je pourrais peut-être vous accompagner et...

– Non, coupa Mulligan. Au stade où j'en suis, je préfère préserver ma couverture et vous gâcheriez tout si les gens vous voyaient.

– Comment ça, je gâcherais tout ?

– On ne parle que de vous à l’Isis Palace ! expliqua Mulligan en riant. Tout le monde vous a vue aux infos. Vous êtes devenue “la détective à l’ânesse”, ou simplement “la femme à l’ânesse”. Du coup, tout le personnel sait parfaitement qui vous êtes, et la clientèle aussi.

– “La femme à l’ânesse” ? répéta Agatha, atterrée. C’est comme ça qu’on m’appelle ? Est-ce que je serai débarrassée un jour de cet animal du diable ?

– Laissez le temps faire son œuvre, Agatha, conseilla Toni. Cet incident sera bientôt du passé. Dès la semaine prochaine, les gens auront tout oublié.

– Jusqu’à la présentation au public des T-shirts et du jouet, maugréa Agatha, retournant vers son bureau. Ou qu’on fasse de cette bête puante l’héroïne d’une série télé ! »

La porte claqua derrière elle.

Le soir venu, Agatha gara sa voiture près du pub appelé The Swan, à l’extrémité de Broadway. Elle entoura sa tête d’un grand châle en tissu laineux qu’elle drapa sur son épaule pour passer incognito, car elle n’avait aucune envie qu’on reconnaisse « la femme à l’ânesse ».

Pourquoi suis-je aussi mortifiée ? se demanda-t-elle en marchant entre les tables. Moi qui croyais pourtant être passée à autre chose ! Peut-être parce que *personne* ne semble être passé à autre chose. Ou peut-être suis-je à cran à cause des fiançailles de Charles. Elle avait même pensé à porter ses lunettes de soleil, mais... des lunettes de soleil à la nuit tombée ? C’était bon pour les gens qui désiraient au contraire attirer l’attention sur eux.

Se sentant comme une espionne ou une sorte d’agent secret, elle entreprit de marcher furtivement et d’un pas vif et dépassa les bow-windows de quelques boutiques de mode et de salons de thé fermés. Les devantures bien éclairées des restaurants promettaient un accueil chaleureux aux dîneurs de Broadway, mais elle résista à la tentation de regarder à l’intérieur et évita tout contact oculaire avec les autres passants. Un peu avant d’atteindre le bel hôtel Lygon Arms, elle tourna dans une étroite rue

perpendiculaire, où un petit restaurant discret baignait dans la lumière blanchâtre d'un réverbère. On y servait de la cuisine française, mais l'endroit n'était pas assez snob et prétentieux pour qu'on en ressorte encore affamé, sans pour autant proposer de lourds repas à la mode paysanne. Charles et elle y avaient dîné plusieurs fois par le passé. Elle n'avait pas le souvenir que Charles eût jamais payé, mais elle était bien décidée à ce qu'il le fasse ce soir.

Une fois entrée, elle se réjouit que la lumière fût aussi tamisée qu'elle se la rappelait. Aucun client ne la reconnaîtrait, car le père Noël aurait pu entrer bras dessus bras dessous avec Marilyn Monroe sans que personne les remarque. Une serveuse vint à sa rencontre, puis Charles agita le bras et l'appela :

« Par ici, Agatha !

– Chhchhut ! siffla-t-elle, se hâtant vers sa table. Inutile de me donner en spectacle.

– Qu'est-ce que tu racontes, trésor ? Je ne te donne pas en spectacle...

– Je ne veux pas attirer l'attention, déclara Agatha en écartant la bougie qui risquait d'éclairer ses traits. Je préfère ne pas être dévisagée.

– Qui veux-tu qui te dévisage ?

– Je ne sais pas. N'importe qui. Il paraît que je suis connue sous le nom de “femme à l'ânesse”.

– Ah, oui, je suis au courant. »

Charles la fixa des yeux avec un sourire amusé.

« La planète entière est au courant, Charles ! fulmina Agatha.

– Oui, tu n'as peut-être pas tort. Gustav m'a fait lire ce qu'on dit de toi sur les réseaux sociaux. Tu es devenue virale.

– Merveilleux. Maintenant, je ne suis plus seulement la risée, je suis aussi un virus.

– Mais ça veut dire que tu es populaire, Agatha ! Toi et ton juron favori.

– Parce que j'ai un juron favori ?

– Oui. Jusqu’à hier, il n’y avait que toi qui t’en servais. Ce n’est pas tout le monde qui crie : “Nom d’un salopard à sonnette !” »

Agatha cacha son visage dans ses mains.

« C’est épouvantable, gémit-elle. J’espérais devenir célèbre pour mes talents de détective, pas parce que je suis devenue la clownesse de service !

– Voyons, chérie, ressaisis-toi. D’ordinaire, tu te fiches complètement que les gens puissent rire de toi. Je pensais que tu aurais déjà tourné la page.

– Hier soir, je l’avais tournée, Charles. Je te jure. Mais je ne veux pas être la femme à l’ânesse !

– Le bon côté de la chose, observa Charles avec un petit rire, c’est qu’il n’y a pas beaucoup de gens au surnom aussi accrocheur.

– Tu n’es pas drôle, Charles. À moins qu’il ne faille t’appeler *Charlie* maintenant ?

– Hmmm..., grogna Charles en prenant la carte des vins. Tu n’aimerais pas être à ma place, pas vrai ? À vrai dire, je m’accommoderais mieux d’être appelé “l’homme à l’ânesse” que de devoir faire face à tout ce branle-bas de combat matrimonial. Mais commençons par prendre un verre. Qu’est-ce qui te ferait plaisir, comme vin ? »

Ils commandèrent une bouteille de pinot gris et, quand le serveur se fut éloigné, Agatha fut la première à reprendre la parole :

« Je ne suis pas sûre, dit-elle, de pouvoir un jour te pardonner de ne pas m’avoir parlé de Mary. Mais je voudrais savoir comment tu t’es fourré dans ce pétrin. Tes finances étaient bien meilleures, non ? Ce gestionnaire que je t’ai présenté, et qui est aussi le mien, est un des plus réputés de la City. Je croyais qu’il avait fait gentiment prospérer tes investissements.

– C’est vrai, reconnut Charles, mais ça n’a jamais été vraiment suffisant. Et puis, un membre de mon club m’a conseillé un placement dont il m’a convaincu qu’il rapporterait très gros. Investir des fonds dans un consortium qui creuse des mines d’or en Amazonie. L’ennui, c’est qu’on leur a refusé l’autorisation. Les forages auraient été trop nuisibles à

l'environnement. Du coup, tant qu'ils n'auront pas trouvé moyen de creuser sans détruire la forêt équatoriale ni polluer les rivières, l'or restera sous la terre et mon argent avec lui. C'est peu après que je l'ai su que le père de Mary s'est arrangé pour que nous fassions connaissance. Sa petite fille chérie a envie d'un certain train de vie, et ce que Mary veut, apparemment, Mary l'obtient.

– Étonnant, dit Agatha, sarcastique. Aphrodite, Dinwiddy et maintenant Mary. Toutes à profiter de leur fric pour assujettir les hommes.

– Je ne te suis pas, l'interrompt Charles, mais je commence à penser que j'ai fait une énorme bêtise. Tu as raison de dire que le milieu auquel Mary aspire à s'intégrer, tout ce beau monde qu'elle voudrait bien impressionner, se moque d'elle derrière son dos. Il paraît qu'ils l'ont surnommée "Bloody Mary", parce que l'entreprise familiale vend...

– Je sais, je sais, le coupa Agatha.

– Et aussi "la fille riche en friche", parce qu'on ne peut pas dire que ce soit la plus...

– Ça aussi, je le sais.

– C'est assez fatigant, soupira Charles avec irritation. Je veux dire... Je ne me soucie pas de ce qu'ils disent ou qu'ils pensent, et à vrai dire je ne m'intéresse pas beaucoup à eux. Mais les Brown-Field vont m'obliger à les fréquenter en permanence. Des rallyes, des randonnées à cheval et des week-ends à la chasse. Même si on n'a plus trop le droit de chasser de nos jours, seulement de galoper sur des canassons grands comme des maisons en soufflant dans des cors et en buvant du vieux porto. Tout ça n'est pas pour moi, Agatha. Vraiment pas !

– Et Gustav, qu'est-ce qu'il en pense ? » demanda la détective.

Mais elle connaissait la réponse. Gustav voyait d'un mauvais œil que Charles fût trop proche d'Agatha. Et d'un aussi mauvais œil toute relation de son maître avec une femme de condition moins seigneuriale que la

sienne. Pour lui, la naissance était tout, ce qui expliquait sans doute pourquoi il restait obstinément muet sur ses mystérieuses origines.

« Comme tu l'as sûrement deviné, Gustav a le plus grand mépris pour Mary et toute sa famille, répondit Charles. Il n'y a pas plus snob que lui. Son opinion, c'est que je devrais trouver une échappatoire et mettre le holà à cette déconfiture.

– Je suis d'accord avec lui, dit fermement Agatha. Le mieux, ce serait de tout annuler.

– Alors, ce sera la mission à laquelle je vais m'atteler, conclut Charles avec tristesse. Buvons à ma réussite ! »

Ils trinquèrent, et chacun but une gorgée de son pinot gris bien frais. Puis Charles changea de sujet :

« Et ton affaire de meurtre, où en es-tu ? »

Tandis qu'ils commandaient et commençaient leur dîner, Agatha informa son ami des dernières péripéties et de ses récentes découvertes. Il l'écouta avec la plus grande attention.

« Et Chris Firkin dans tout ça ? demanda-t-il quand elle eut achevé.

– Chris, dit Agatha, est comme une bouffée d'air frais. Il m'a invitée à dîner vendredi.

– Je sais, dit Charles, parce qu'il m'en a touché un mot. C'était un peu comme s'il me demandait la permission.

– Et tu lui as répondu... ?

– Je lui ai répondu que tu étais une femme libre. Tu fais ce que tu as envie de faire. Aucun homme ne peut conquérir Agatha Raisin si elle ne veut pas.

– Comme s'il pouvait être tenté de conquérir la femme à l'ânesse !

– Il serait bien bête de ne pas essayer », rétorqua Charles. Suivit un silence chargé d'embarras, jusqu'à ce qu'ils prennent conscience qu'ils se regardaient fixement dans les yeux. « Et puis, reprit Charles d'un ton un peu trop enjoué pour mettre un terme à ce moment de gêne, ce pourrait être pire,

tu ne crois pas ? On aurait pu te surnommer “la femme à l’ânesse qui pète” ! »

Ils bavardèrent encore une heure en vieux amis, puis, pour épargner à Charles la petite blessure narcissique de prétendre qu’il avait oublié son portefeuille, Agatha préféra renier la promesse qu’elle s’était faite et insista pour payer l’addition. À la sortie du restaurant, ils se serrèrent dans les bras, puis, consciente qu’ils étaient à deux doigts de s’embrasser, Agatha le repoussa et se hâta vers sa voiture.

Cette nuit-là, en se tournant et se retournant dans son lit, elle sentit très fort le poids de sa solitude et regretta amèrement que Charles ne fût pas couché à côté d’elle. Elle tendit plusieurs fois l’oreille, croyant entendre sa voiture qui s’arrêtait près du portail ou le bruit de ses pas dans l’allée, ou encore celui de sa clef – elle savait qu’il en avait une – tournant dans la serrure de la porte au rez-de-chaussée. Mais rien ne rompit le silence et, quand elle finit par glisser dans le sommeil, elle était toujours aussi seule.

Agatha s'engagea presque en courant dans la grand-rue de Carsely, resserrant du poing son manteau en laine vert bronze pour mieux se protéger du froid. Les lourds nuages obscurs qui s'étaient amassés pendant la nuit semblaient près de descendre au niveau des toits du village et sans doute n'allait-il pas tarder à pleuvoir à verse.

Une clochette tinta gaiement quand elle poussa la porte du petit salon de thé. Comme tant d'autres dans les Cotswolds, c'était un lieu à l'ancienne mode, avec une dizaine de tables éparpillées et couvertes de nappes en lin blanc soigneusement repassées. Bien que Carsely eût été en partie dénaturé par l'industrie touristique, son salon de thé semblait avoir résisté avec bonheur au flux saisonnier des autocars bariolés et des visiteurs d'un jour. Sur le présentoir dans le fond, Agatha crut distinguer des muffins prêts à griller, mais aussi quelques viennoiseries plus exotiques. Plus tard dans la journée, on servirait des tranches épaisses de cake aux fruits confits et des scones avec de la crème qui accompagneraient le thé de l'après-midi. Mais en ce milieu de matinée, c'étaient les effluves du café tout chaud qui parfumaient l'air ambiant.

Elle marcha jusqu'à une table inoccupée. Elle savait que dans un établissement comme celui-là, on ne lui proposerait pas un choix de cafés aux appellations loufoques : pas de mocha ou de perlé, pas de *French Press*, pas de *cubano*, et pas non plus de *ristretto* ou de *macchiato*. Seulement du bon vieux café de village anglais, avec ou sans un nuage de lait.

« Bonjour, Mrs Raisin ! lui lança la femme derrière le comptoir. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

Elle avait un visage joufflu et un sourire de bonne humeur. Agatha la connaissait un peu en raison de ses visites sporadiques aux réunions de la Société des dames de Carsely, mais ne put se rappeler son nom.

« Bonjour, répondit-elle. Un café noir, s'il vous plaît. Non, plutôt deux, parce que j'attends quelqu'un. »

Un rapide coup d'œil autour d'elle lui confirma que Mary n'était pas encore arrivée. Les quelques clients présents la regardèrent suspendre son manteau au dossier de sa chaise, et le vieux couple à côté de la fenêtre hocha la tête et lui sourit. Deux dames entre deux âges en firent autant, et un monsieur aux cheveux blancs leva les yeux de son journal et murmura un « Bonjour » inaudible. Agatha prêta l'oreille avec attention au cas où les mots « femme à l'ânesse » auraient surgi au milieu d'une des conversations chuchotées, mais non, elle n'entendit rien. Ils ne le disent peut-être pas, songea-t-elle, mais je suis sûre qu'ils le pensent. Pour autant, ces quelques personnes semblaient plutôt bien disposées à son égard. Sa véritable adversaire serait là d'une minute à l'autre.

La patronne joufflue s'approcha et posa sur la table deux tasses de café fumantes.

« Il y a du lait et de la crème dans les deux petits pots, pépia-t-elle. Servez-vous si vous voulez. Vous avez bonne mine, Mrs Raisin. Mais quel froid ce matin ! Et on dirait que nous allons avoir de la pluie, n'est-ce pas ? »

L'échange d'amabilités fut épargné à Agatha par le tintement de la clochette, et Mary Darlinda Brown-Field entra d'un air dégagé, en trench-coat Burberry, jean savamment délavé et bottines en daim à frange.

« Je suis vraiment déééésolée d'être en retard, Mrs Raisin », dit-elle en s'avançant vers la table à grandes enjambées.

Agatha regarda la pendule. Dix heures et trois minutes.

« Vous n'êtes pas en retard du tout, dit-elle.

– Mais si ! insista Mary. Je tiens beaucoup à la ponctualité, mais j'ai tant à faire ces jours-ci ! Des montagnes de choses à préparer pour le mariage.

– Je n'en doute pas, dit prudemment Agatha.

– Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas ? Vous devez savoir de quoi je parle. Vous êtes passée par là deux ou trois fois, si je ne me trompe ? »

Elle aurait pu avoir un beau sourire s'il n'y avait eu ce menton comme un tiroir ouvert.

« Je n'ai pas fait les choses en grand comme vous projetez sûrement de le faire, répondit la détective.

– Eh bien... Il *faut* que ce soit une cérémonie assez grandiose, je le crains, dit la jeune femme. Nous avons beaucoup de partenaires en affaires qui sont aussi des amis proches, et bien sûr nous devons inviter tous les amis de Charles. Des gens qui attendent d'un mariage qu'il soit célébré et fêté avec un certain degré d'élégance, vous comprenez ? »

Elle prit ses aises sur sa chaise et but une gorgée de café, puis ajouta un peu de crème.

« Je doute beaucoup, hasarda Agatha, que Charles ait vraiment envie du genre de grand mariage mondain auquel vous semblez penser.

– Non, peut-être, concéda Mary, ses yeux sombres fixant ceux d'Agatha, mais c'est le jour de la mariée, pas vrai ? C'est ce qu'on m'a toujours dit. Ce sera *ma* journée, et mon père et moi ne laisserons rien ni personne la gâcher d'une façon ou d'une autre.

– Pourquoi voulez-vous que quelqu'un veuille la gâcher ?

– Oh, il est toujours possible qu'une personne malintentionnée surgisse pour causer du grabuge. » Tout en baissant la voix, Mary fit en sorte qu'Agatha entende parfaitement ce qu'elle disait. « Bien sûr, je n'ai pas comme vous un autre mari alcoolique qui viendra me faire du chantage et saboter la cérémonie. C'était vraiment très étourdi de votre part de ne pas

vous assurer que votre divorce avait été prononcé avant de vous lancer dans un second mariage.

– Vous... vous semblez savoir beaucoup de choses à mon sujet, balbutia Agatha, stupéfaite.

– Il faut connaître son ennemi, Mrs Raisin. Ça aussi, c'est quelque chose qu'on dit souvent, n'est-ce pas ? Connais ton ennemi. Du coup, j'ai eu à cœur d'en apprendre le plus long possible sur vous et votre passé. Des détectives privés, il y en a d'autres sur la place, figurez-vous ! Et le mien a déterré tout un tas d'informations extrêmement intéressantes sur votre petite vie sordide. »

Agatha sentit une bouffée de colère monter en elle et lui empourprer les pommettes. Se pouvait-il que Charles eût sérieusement projeté de se marier avec cette femme ? Mais était-ce seulement une femme ? Non, plutôt une gamine méchante. De vingt-deux ans tout au plus.

« Charles n'ira pas jusqu'au bout, sachez-le, dit-elle calmement et de la même voix basse et sourde que sa jeune antagoniste. Il a en horreur tout ce ramassis de snobs qui passent leurs week-ends à la chasse ou à la pêche. Ces bonshommes et ces bonnes femmes qui posent à dos de cheval. Ils ne lui conviennent pas du tout... et je pense que vous non plus.

– Ils ne lui conviennent peut-être pas, Mrs Raisin, mais moi, c'est tout le contraire. Je suis une excellente écuyère et les chevaux sont ma passion. Tout aussi excellente au tir. Avec un fusil ou une carabine, je suis terriblement dangereuse, parce que je mets toujours dans le mille. Au fusil surtout. Je pourrais vous loger une balle dans l'œil à trois cents mètres.

– C'est censé être une menace ? demanda froidement Agatha.

– Prenez-le comme vous voudrez, Mrs Raisin, répondit Mary en se penchant plus en avant, sa voix sifflante réduite maintenant à un murmure. Mais soyez-en sûre, j'aurai ce que je veux ! Charles fera exactement ce que je lui dis, sinon je le ruinerai. Et vous vous abstenrez de me mettre des bâtons dans les roues si vous savez où est votre intérêt. »

Elle ne veut pas de scène, pensa Agatha. Elle tient à ne pas prononcer un seul mot plus haut que l'autre. Pas d'altercation publique avec moi. Eh bien, elle a encore beaucoup à apprendre !

« Je ne tolère pas ce genre d'intimidation de la part d'une petite peste comme vous, avec votre menton en galoche et vos yeux de mouche à viande », gronda-t-elle. Elle se leva brusquement. « De quoi venez-vous de me traiter ? De salope ? Si vous retourniez plutôt ramper sur le tas de fumier dont vous vous êtes malheureusement extirpée, immonde petite créature ? » Agatha criait fort à présent. « Nom d'un salopard à sonnette ! J'ai râclé de ma semelle des merdes plus tenaces que vous ! Maintenant, FOUTEZ-MOI LE CAMP ! »

Dans le salon de thé, tous les visages étaient tournés vers elles. Mary darda sur Agatha un regard de haine à l'état pur, fit une grimace avec sa bouche et sa mâchoire considérable et sortit comme une furie. La clochette de la porte tinta avec allégresse. Agatha regarda autour d'elle l'expression des clients sous le choc. Une des dames entre deux âges restait figée en face de son amie, sa tasse à mi-chemin des lèvres, et le monsieur aux cheveux blancs, qui tenait une tartine grillée, fit tomber une goutte épaisse de marmelade sur son journal.

« La femme à l'ânesse a encore frappé ! » claironna Agatha, et elle se rassit pour finir son café.

Alors que la détective redescendait Lilac Lane en direction de sa voiture, la grisaille matinale fut soudain illuminée par un éclair qui déchira le ciel de part en part. Un instant plus tard, Agatha retint son souffle au fracas du tonnerre le plus retentissant qui eût jamais fait trembler l'atmosphère. Elle accéléra le pas et s'engouffra dans son véhicule à l'instant même où les premières grosses gouttes s'écrasaient sur le pare-brise.

En haut de la côte pour s'engager sur la route de Mircester, la pluie tombait déjà beaucoup plus fort et, quand elle fut sur la voie rapide, elle se

déversait à torrents. Les essuie-glaces étaient à la peine, et ce qu'elle voyait devant elle tenait plus d'une rivière que d'une chaussée. Estimant qu'il valait mieux attendre sous le déluge que finir au fond d'un fossé, elle se gara sur le parking d'un pub appelé The Greedy Goose. Plusieurs fois, Charles et elle y avaient dégusté un long déjeuner dominical avant de regagner Carsely pour une soirée mouvementée dans la chambre de son cottage. La pluie tambourinait sur le toit de la voiture et les gouttes rebondissaient sur le capot.

Qu'est-ce que Charles avait en tête en promettant le mariage à cette fille épouvantable ? Bien sûr, c'était pour l'argent, mais il n'y avait pas que l'argent dans la vie. Et que voulait dire Mary quand elle avait menacé de le ruiner ? Les Brown-Field l'avaient-ils coincé dans un tel étau financier avant même la noce ? Il était impératif que le pauvre homme se libère. Cette Mary était une vraie garce.

Puis Agatha réfléchit un moment à l'affaire Morrison. Un micmac franchement sordide qui s'enracinait lui aussi dans la cupidité, mais les choses avaient tourné à la vengeance personnelle. Par la faute d'Albert Morrison, Agatha avait été humiliée devant les caméras des chaînes de télévision nationales et avait donc un compte à régler avec lui. Mais plus important était le meurtre de Mrs Dinwiddy. La main qui avait frappé était certes celle de Trotter, mais les autres étaient derrière, la détective en était sûre. Ne fût-ce que pour la pauvre Elizabeth Thirkettle, elle était déterminée à apporter la preuve irréfutable que Morrison et ses complices avaient commandité l'assassinat de la réceptionniste. C'étaient eux, les vrais meurtriers.

La pluie tombait déjà moins dru. Agatha redémarra et reprit prudemment la route en direction de Mircester et de l'agence.

« Eh bien, Toni, qu'est-ce que vous avez pour moi ? demanda-t-elle à son entrée. À force de chercher, vous avez bien dû débusquer autre chose ?

– Presque rien, malheureusement, répondit Toni avec lassitude. Trois ou quatre bribes de phrases qui sortent du lot, mais pour l’essentiel, tout ça n’est que du bla-bla.

– Alors, laissez tomber le bla-bla et venez me parler dans mon bureau des bribes intéressantes. Nous devons les réécouter. Je vais faire chauffer mon ordinateur. Non, non, laissez ! Je sais comment le rallumer. »

Quand Toni apparut dans l’encadrement de la porte, une clef USB à la main, Agatha avait presque réussi à ranimer son appareil, mais elle autorisa la jeune femme à la pousser de sa chaise et à terminer la manœuvre.

« J’en suis aux derniers fichiers, dit-elle. Je pense avoir fini de tout écouter d’ici ce soir. Voici les seuls nouveaux qui présentent un intérêt. »

« Je ne veux pas de problème avec la grosse cargaison. »

« Ça, c’est Morrison », dit Toni.

« Je ferai un tour complet des bâtiments avec Bream et Dunster pour m’assurer qu’ils sont sécurisés. »

« Et ça, c’est Sayer. »

« Bon, mais une fois la cargaison réceptionnée, il faudra que tout le monde soit sur le pont. »

« Morrison de nouveau, reconnut Agatha. Bon travail, Toni. »

« Pas de souci. Je vais leur faire confirmer la HAE. Il est fort possible que ce soit dès jeudi soir. »

« Encore Sayer, dit Agatha. La HAE, c’est l’heure d’arrivée estimée. Dites-moi, Toni, ces quelques fragments ont été enregistrés vers quelle date ?

– C’est difficile à dire, répondit Toni. Mrs Dinwiddy était une femme organisée et classait ses fichiers avec soin, mais ceux qui semblent les plus récents sont un peu mélangés avec les autres. Comme si elle avait voulu masquer leur importance en les cachant au milieu du fatras de papotages sans intérêt. Mais tout ça n’est pas très cohérent, et on dirait qu’elle n’avait pas toujours les idées claires. En fait, c’est assez désordonné.

– Mais ceux que vous appelez les plus récents... Ils remontent à quand ?

– Pour la plupart, je dirais qu'ils ont été enregistrés la semaine dernière.

– Vraiment ? Mais, Toni, c'est de la dynamite ! » Agatha avait presque le souffle coupé. « Si votre datation est bonne, Sayer parle de jeudi... Eh bien, *nous sommes* jeudi ! Ils attendent peut-être leur grosse cargaison pour ce soir !

– Oui, dit Toni, je suppose que c'est possible...

– Vous *supposez* ? répéta Agatha. Toni, on dirait que Clarissa Dinwiddy n'était pas la seule à ne pas avoir les idées claires ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Ressaisissez-vous, ma petite. À quoi rêvez-vous ? Je veux que vous restiez concentrée sur votre travail et... C'est à cause de ce garçon que vous fréquentez, pas vrai ?

– Que je *fréquente* ? Comme si j'avais le temps de fréquenter qui que ce soit, à commencer par lui ! Je suis restée enfermée dans mon bureau à écouter des heures et des heures d'inepties jour après jour !

– Ça fait partie de votre métier.

– Mon métier ? Écouter des conneries déprimantes à n'en plus finir ?

– Votre boulot, c'est de faire ce que je vous dis, trancha Agatha.

– Eh bien, s'emporta Toni, le boulot et tout le reste, vous n'avez qu'à vous les...

– Vous avez rompu avec lui, c'est ça ?

– Nous n'avons PAS rompu ! » cria Toni. Mais, après s'être enflée d'indignation, elle se dégonfla. « Je lui ai seulement dit que je n'étais pas prête à me marier. Qu'il y avait encore beaucoup de choses que je voulais faire avant de fonder un foyer.

– Oh... », dit Agatha, réprimant avec peine un énorme soupir de soulagement. Toni reste ! se dit-elle. Elle ne va pas partir pour se laisser submerger par la détestable marée des obligations familiales et d'une petite tribu de marmots braillards ! « Ma pauvre enfant. C'était une décision

difficile, n'est-ce pas ? Et c'est probablement... euh... une dure nouvelle à encaisser pour lui ?

– C'était ce que je pensais. » Toni secoua la tête, puis surprit Agatha en réussissant à sourire. « Mais il m'a dit que travailler pour une agence de détectives était mille fois plus intéressant que tout ce qu'il avait à m'offrir. Que si c'est ce qui me rend heureuse, alors je dois continuer à le faire, parce que si je me sens frustrée, notre mariage sera voué à l'échec.

– Vraiment ? dit Agatha. Mais qui est-ce, ce jeune monsieur ? Un homme ordinaire n'a pas ce genre de réaction. Vous êtes sûre de vouloir renoncer à lui ?

– Je ne renonce pas à lui, corrigea Toni. Je le garde sous le coude. Avec le temps, je verrai peut-être notre histoire sous un autre jour. »

Voilà la meilleure nouvelle de la journée, réfléchit Agatha. Et maintenant qu'elle s'est défoulée, elle va peut-être retrouver la perspicacité qu'il faut. Je ne peux pas la laisser s'engluier dans sa bouillie sentimentale. Ce dont j'ai besoin, c'est qu'elle soit opérationnelle à cent pour cent.

« Ensuite, poursuivit Toni, nous avons ri de bon cœur quand il m'a dit : “De toute façon, comment pourrais-je damer le pion à la célèbre femme à l'ânesse ?” C'est drôle, non ?

– Très drôle, dit Agatha avec un sourire forcé. Toute cette histoire de femme à l'ânesse est... vraiment très, très drôle.

– Et il a dit aussi... » Toni porta la main à sa bouche pour étouffer un gloussement. « ... qu'il adorait votre juron favori. Quand vous vous mettez en colère et que vous criez...

– N'exagérons pas et restons-en là, voulez-vous ? coupa vivement Agatha. Il est temps que vous retourniez aux derniers enregistrements. »

Ce soir-là, après avoir laissé sa voiture au bord de la grand-route en contrebas, Agatha s'approcha du portail aux ananas du manoir d'Albert Morrison. À partir de ce point de vue surélevé, estimait-elle, il lui serait plus facile d'avoir un bon aperçu de l'usine qu'en passant par l'entrée

principale. Elle se promet de ne rien risquer d'inconsidéré. Tout ce que j'ai à faire, se dit-elle, c'est vérifier s'il y a ou non de la lumière quelque part. Autrement dit, si quelque chose indique que c'est le soir de la « grosse cargaison » dont a parlé Morrison.

À couvert dans l'ombre des arbres auréolés d'une lune blafarde, elle franchit le portail à pas feutrés et marcha jusqu'en haut de l'allée en terre battue qui conduisait à l'écurie. Elle portait des chaussures de marche, un pantalon en toile noir et un gros chandail noir aussi pour se fondre dans l'obscurité. Ainsi vêtue, elle se savait difficile à repérer, mais resta l'œil aux aguets au cas où une sentinelle aurait fait des rondes dans la propriété.

Elle descendit l'allée sans rien remarquer de particulier, puis contourna l'écurie et atteignit l'unité de recherche incendiée. Là, elle rasa le mur et avança furtivement la tête au-delà de l'angle pour observer le bâtiment principal. Oui, il y avait bien de la lumière ! Les fenêtres étaient protégées par des stores, mais entre les lamelles on voyait distinctement qu'une ou plusieurs lampes étaient allumées à l'intérieur.

Je sais que je ne dois pas faire de bêtises, se rappela-t-elle, mais il faut absolument que je voie ce qui se passe là-dedans. Ils ne s'attendent pas à la présence de visiteurs : ils ont tout fouillé au préalable et fermé à clef toutes les portes pour pouvoir se concentrer sur ce qu'ils font sans risque d'être dérangés. Quant aux portes, elles sont peut-être verrouillées, mais... La détective tapota sa poche, où se trouvait la clef que Toni lui avait remise. Tout ce qu'elle voulait, c'était jeter un coup d'œil aussi rapide que possible. Elle entrerait et serait ressortie avant que personne eût le temps de s'apercevoir de quoi que ce soit.

Comme l'avait expliqué Toni, s'introduire dans l'unité de recherche était simple comme bonjour, car la plupart des portes et des fenêtres avaient été arrachées de leurs gonds. Agatha prit dans sa poche une petite torche de la taille d'un stylo. La plus grande partie du bâtiment était brûlée et noircie par la suie, le sol jonché de débris. Tandis qu'elle se dirigeait vers la porte

des toilettes des dames, sa torche fit surgir du sol toute une population d'ombres étranges. Une fois arrivée, elle poussa doucement le battant, mais rien ne se passa. Elle donna alors un léger coup d'épaule sur le bois et, cette fois, la porte céda avec un léger grincement. Le rayon de sa torche courut sur l'encadrement calciné et elle vit qu'une partie du chambranle était cassée et retenait à peine la serrure. Prenant soin de ne pas faire plus de dégâts, elle se glissa à l'intérieur et referma la porte derrière elle.

Les toilettes n'avaient été que peu endommagées par l'incendie. Promenant sa torche sur les murs, la détective eut tôt fait de découvrir la porte de communication avec les toilettes des dames dans le bâtiment principal. Elle enfonça la clef dans la serrure et elle tourna sans difficulté, avec un léger déclic. Elle entrebâilla le battant, puis l'ouvrit un peu plus, s'attendant à chaque instant à voir surgir Bream ou Dunster de l'autre côté. Un petit « Ouf ! » de soulagement lui échappa quand elle constata que l'étroite pièce devant elle était plongée dans l'obscurité. Évidemment, se dit-elle. Que ferait un de ces bonshommes dans les toilettes des dames ? Refermant la porte à clef derrière elle, Agatha les traversa pour atteindre l'autre porte, celle qui lui donnerait accès aux bureaux de l'entreprise, et l'entrouvrit avec précaution. De l'autre côté, le couloir était éclairé par des plafonniers. Elle hasarda un regard à droite et à gauche. La voie était libre. À une dizaine de mètres se trouvait l'entrée du service des emballages et des expéditions.

Agatha se mit elle-même en garde : le moment le plus périlleux était arrivé. Se déplaçant sur la pointe des pieds, elle posa la main sur la poignée de la porte et l'ouvrit silencieusement, juste assez pour distinguer ce qui se passait à l'intérieur. Dans une grande pièce, cinq silhouettes en blanc se tenaient debout autour d'une sorte d'établi tout en longueur. Ils portaient le même genre de combinaison que Bill et Alice quand ils s'étaient enfoncés dans les fourrés pour examiner le pied scié, et aussi des gants en latex blancs et des masques chirurgicaux. Bream, Dunster, Sayer, Trotter et

Morrison, pensa Agatha. Peu importe comment ils sont habillés : je les reconnaîtrais n'importe où.

Tous les cinq ouvraient des cartons dont ils extrayaient des batteries en métal de la taille d'une grande brique de soupe. Au moyen d'outils similaires à de petites pinces coupantes, ils les ouvraient et y prenaient de menus paquets enveloppés dans du plastique. Ensuite, ils en coupaient le haut avec une paire de grands ciseaux et versaient la poudre blanche qu'ils contenaient dans des sacs en plastique aussi, mais trois ou quatre fois plus grands.

Nous avons vu juste, se félicita Agatha. Ils importent de l'héroïne sur le territoire britannique en la cachant dans des batteries vides. Ce fut alors qu'elle sentit une curieuse vibration contre sa fesse droite. Qu'est-ce que ça peut être ? se demanda-t-elle. La sensation n'est pas désagréable, mais... **NOM D'UN SALOPARD À SONNETTE ! MON TÉLÉPHONE !** Elle farfouilla pour le tirer de sa poche arrière, juste au moment où retentit la première sonnerie stridente. Elle tapa du doigt sur l'écran tactile pour prendre l'appel et arrêter le son.

« Pas maintenant, Toni ! » chuchota-t-elle avant de couper précipitamment la communication – mais elle ne fut pas assez rapide.

« Qu'est-ce que c'était ? » Morrison leva les yeux de l'établi. « Il y a quelqu'un ! Attrapez-le ! »

Bream et Dunster se ruaient déjà dans la direction d'Agatha. La détective battit en retraite et retourna dans les toilettes des dames, refermant la porte derrière elle. Dans la petite pièce, il faisait complètement noir. Elle chercha fébrilement la clef de l'autre porte pour s'enfuir par l'unité de recherche, mais elle lui glissa des doigts et elle entendit son tintement métallique quand elle tomba et rebondit sur le sol. Osant allumer sa torche une ou deux secondes, elle l'aperçut sous la porte d'une des cabines. Elle y entra pour la récupérer, mais à cet instant la lumière des toilettes s'alluma.

« Qui est là ? »

C'était Dunster. Un frisson d'effroi parcourut l'échine d'Agatha. Elle resta immobile comme une statue, sans même oser respirer. Puis la porte d'une des cabines s'ouvrit brutalement, suivie d'une autre, suivie de... la sienne.

« Prise de court, pas vrai, Mrs Raisin ? »

Le vigile tendit le bras et la saisit par les cheveux pour l'obliger à sortir. Elle hurla, se débattit à coups de pied et de poing et le griffa au visage, mais il la jeta au sol.

« Eh bien, qu'est-ce qui se passe ici ? »

Bream venait d'entrer à son tour. Il releva Agatha, mais ce fut pour lui tordre le bras droit derrière le dos.

« Vous me faites mal, espèce de brute !

– Ça tombe bien, c'est ce que je veux. Maintenant, avancez ! »

Dunster sur ses talons, Bream poussa Agatha dans le couloir jusqu'à la porte du service des emballages et des expéditions. À leur entrée, Morrison faisait les cent pas dans la grande pièce. Il avait ôté son masque et, quand il la reconnut, ses lèvres se crispèrent en un rictus haineux.

« Vous ! rugit-il. J'aurais dû m'en douter. Mais c'est la dernière fois que vous fourrez votre nez dans mes affaires, saleté de fouineuse ! Je vous le garantis.

– Et quelles sont-elles, vos écœurantes petites affaires ? rétorqua Agatha. La drogue ? Le meurtre ? Vous étiez censé atteindre la gloire avec votre batterie d'avant-garde. Vous auriez pu accomplir quelque chose de mémorable dans l'histoire de l'ingénierie. Au lieu de ça, vous êtes devenu un banal chef de gang, avec quatre voyous minables que vous payez comme exécutants. »

Lâchant son bras, Bream la poussa en avant. Enfin libérée, la détective fit volte-face, prête à foncer par la porte, mais Dunster lui barrait la route, un vilain petit pistolet automatique dans la main, qu'il pointa aussitôt sur elle. Elle regarda son visage. Une longue marque rouge s'étirait de sa

pommette à son menton, là où ses ongles lui avaient labouré la peau. Du bout des doigts de sa main libre, il toucha doucement cette balafre.

« Ça fait mal, n'est-ce pas ? railla Agatha. Donnez-moi une occasion et je vous ferai la même sur l'autre joue.

– Pas de danger, dit-il, levant le pistolet vers sa tête. Vous êtes déjà de la viande froide.

– Pas ici ! aboya Morrison. Et pas tout de suite. D'abord, nous avons un travail à finir.

– Levez les bras », ordonna Sayer, saisissant Agatha par le poignet et lui soulevant un coude à hauteur de l'épaule.

Il fit courir ses mains le long de ses bras, dans son dos et sur son ventre, cherchant apparemment une arme, ou peut-être un micro. Il s'attarda un peu sur ses seins et lui adressa un hochement de tête approbateur.

« C'est ce qu'on vous a appris à faire à l'école d'officiers, pas vrai, lieutenant Webster ? » le nargua Agatha. Il fronça les sourcils. « Nous savons tout ce qu'on peut savoir sur vous, poursuivit-elle. Et la police aussi. » Une seconde de réflexion. Puis : « Elle sera ici d'un instant à l'autre, mentit-elle, cherchant un moyen de sauver sa peau. C'était ça, la sonnerie du téléphone. Vous n'avez aucune chance. »

Mais Sayer avait trouvé l'appareil dans sa poche arrière et pressait rapidement les touches avec ses pouces.

« Un-deux-trois-quatre-cinq ? Vous auriez pu trouver plus sûr, comme mot de passe. » Il eut un sourire narquois, puis se tourna vers Morrison. « C'était un appel entrant de sa jeune sous-fifre blonde. Il a duré moins de deux secondes, elle n'a pas eu le temps de lui dire quoi que ce soit. Nous n'avons rien à craindre. »

Morrison prit un gros rouleau de Scotch pour emballages et le lança à Trotter.

« Arrangez-vous pour qu'elle ne bouge pas, ordonna-t-il. Et commencez par la bouche. Je ne veux plus entendre le son de sa voix. Bream et Dunster,

fouillez de nouveau tout le rez-de-chaussée. Voyez si elle n'a pas débarqué avec un ou deux de ses collègues. Ensuite, revenez. Quand nous en aurons fini avec la cargaison, vous ferez d'elle ce que vous voudrez. Trotter, vous prendrez votre vieille Land Rover et vous l'emmènerez quelque part dans les bois. Loin d'ici. Débrouillez-vous pour qu'on ne retrouve pas le corps.

– Elle est sûrement venue en voiture. Trouvez-la, ajouta Sayer. Il faut nous en débarrasser aussi.

– Vous ne vous en sortirez pas, Morrison ! cria Agatha à tue-tête. Vous n'êtes qu'un... »

Mais à cet instant, Trotter lui ferma la bouche avec une bande de Scotch et lui entoura la tête au moyen du rouleau pour la réduire au silence. Bream lui tint fermement les bras derrière le dos pour que le palefrenier lui attache les poignets, puis ils la forcèrent à s'asseoir par terre dans un coin de la pièce pour qu'il s'accroupisse et en fasse autant avec ses chevilles. Elle tenta de lancer son pied à la tête de Trotter, mais il évita le coup et Bream la gifla violemment.

« Tiens-toi, tranquille, dit-il, menaçant, sinon tu vas passer un sale quart d'heure. »

Ligotée, bâillonnée, pouvant à peine respirer, Agatha s'affala dans son coin. Des larmes brûlantes de frayeur et de colère étaient près de couler de ses yeux. Était-ce la fin ? Les derniers instants de sa vie ? Pourquoi, oh, pourquoi s'était-elle imaginé pouvoir espionner ces scélérats impunément ? Mais surtout – elle se le disait et se le redisait –, elle ne voulait pas mourir.

Morrison et Trotter, cependant, portaient de nouveau leur masque et s'étaient remis au travail. Sayer adressa quelques instructions de plus à Bream et à Dunster, puis lui aussi retourna devant l'établi. Les deux vigiles sortirent de la pièce et ne reparurent que presque une heure plus tard. Agatha, entre-temps, avait regardé la pile de sacs d'héroïne grandir. Chaque fausse batterie qu'on ouvrait, chaque sachet de poudre qu'on ajoutait à la

pile au bout de l'établi marquaient une avancée des aiguilles de la pendule qui décomptait les minutes dans l'attente de son exécution.

Pour finir, Bream et Dunster revenus, Trotter alla chercher une dizaine de grands fourre-tout aplatis et commença de les remplir avec les sachets. Les carcasses de batteries finirent dans des sacs-poubelle. Morrison ôta son masque et fit signe au palefrenier d'arrêter.

« Laissez ça, dit-il. Sayer et moi, nous nous en chargerons. Vous trois, occupez-vous d'elle.

– Moi, je pars à la recherche de sa bagnole, dit Bream, s'extirpant avec peine de sa combinaison blanche et la fourrant dans un des sacs-poubelle. Je vous rejoins dès que je l'ai trouvée.

– Qu'est-ce qu'on en fait, de cette vieille pouffiasse ? demanda Trotter.

– Il faut commencer par la porter, répondit Dunster.

– La porter ? Compte pas sur moi, mon gars ! » grommela le palefrenier. Ciseaux à la main, il se pencha pour désentraver les chevilles de la détective. « Elle peut marcher sur ses guibolles, non ? Et si jamais elle essaie de nous la faire à l'envers, je lui démolis la gueule avec ça ! »

Il serra le poing et lui donna un coup au front, assez fort pour lui faire mal, mais pas assez pour l'étourdir. Puis le vigile et lui la forcèrent à sortir dans la nuit. Elle sentait la main d'acier de Dunster lui serrer le bras, tantôt pour la pousser, tantôt pour la tirer vers la cour de l'écurie. Trotter éclairait le chemin au moyen d'une torche puissante et, quand ils furent sur les pavés, la dirigea sur sa vieille Land Rover cabossée.

« On va s'amuser un peu à l'arrière ! » Son sourire découvrit ses dents jaunes. « Qu'est-ce que vous en dites, hein ? Mrs Agatha Raisin, la grande détective, et Peter Trotter le palefrenier. On va rigoler un moment. Ça vous fait plaisir ? »

Les yeux d'Agatha se plissèrent et elle lui cria quelque chose à travers son bâillon.

« Qu'est-ce que vous dites ? » Trotter se mit à rire. « Je vous ai pas bien entendue ! »

Il arracha le Scotch de son visage.

« VOUS NE ME TOUCHEREZ PAS ! hurla Agatha. JAMAIS ! »

Soudain s'éleva dans l'obscurité un grondement sourd et rauque. Trotter fit volte-face, et le rayon de sa torche rencontra deux grands yeux injectés de sang et luisants. Puis un « Hi-han ! » assourdissant retentit, et Wizz-Wazz chargea. Sa tête cogna Dunster pris par surprise à la poitrine et il s'étala de tout son long sur le sol humide. Après quoi, de toutes ses forces, l'ânesse rua des deux sabots dans le bas du thorax de Trotter, qui se plia en deux avec un rugissement de douleur.

Agatha s'enfuit à toutes jambes dans le noir. Elle s'écrasa presque contre la porte du box de Wizz-Wazz et entra d'un pas chancelant, les mains toujours fermement attachées derrière le dos.

« Putain ! Elle a filé où ? » cria Dunster. Agatha se tapit dans l'obscurité. « Passe-moi tout de suite cette torche ! ordonna le vigile à son complice.

– Je... Je ne peux pas bouger... », gémit Trotter.

Un autre « Hi-han ! » farouche se fit entendre, puis un nouveau hurlement de douleur. De sa cachette, Agatha voyait le rayon de la torche qui balayait la cour.

« Sors tout de suite, grognasse ! s'égosilla Dunster furieux. Sinon, tu vas regretter d'être née ! »

Un claquement de sabots sur les pavés, un bruit sourd, un grognement sonore du vigile.

« Putain ! Qu'elle crève, cette foutue bête ! »

Un coup de feu retentit dans la nuit. Agatha regarda la torche éclairer une partie de la cour, puis une autre. Dunster la cherchait. Les mains toujours entravées, elle se tordit et se tortillonna comme un ver de terre pour s'enfoncer sous la paille de la litière au fond du box. Enfin,

convaincue d'être complètement recouverte, elle jeta un coup d'œil à travers les fétus malodorants, tremblante, terrorisée. La torche fut dirigée dans le box voisin, puis dans le sien.

« Je sais que tu es là, salope ! beugla Dunster. Ne m'oblige pas à venir te déloger. »

Agatha ferma les yeux et resta aussi immobile que les tremblements de son corps le lui permettaient.

« Bon, gronda Dunster, faisant un pas en avant. Tu l'auras voulu ! »

Soudain, une puissante lumière blanche inonda la cour de l'écurie et une voix forte et profonde s'éleva d'un haut-parleur :

« Police ! Nous sommes prêts à tirer ! Lâchez vos armes ! Couchez-vous au sol, TOUT DE SUITE ! »

Laissant tomber son pistolet, Dunster leva les mains en l'air, sortit du box et s'agenouilla sur les pavés.

« Restez où vous êtes ! PAS UN GESTE ! »

Deux agents, leur arme au poing, s'approchèrent du vigile pour se saisir de lui. Le premier le garda en joue pendant que l'autre allait récupérer le petit pistolet automatique. Puis apparut dans le flot de lumière du projecteur la silhouette bien connue de Bill Wong découpée en ombre chinoise. Il attrapa Dunster par un poignet, puis par l'autre et le menotta avant de se tourner vers le box ouvert.

« Vous êtes là, Agatha ? appela-t-il. Est-ce que ça va ? »

Agatha Raisin sortit de sa cachette et s'avança vers la lumière en titubant, le visage, les cheveux et les vêtements couverts de paille pisseuse et de crottin d'ânesse.

« Oh, Dieu merci ! » s'écria une autre voix.

Toni surgit devant Bill et jeta les bras autour du cou de sa patronne. Le policier coupa le Scotch autour des poignets de la détective.

« Je vais bien, murmura Agatha. En tout cas, je suis en vie... »

Puis elle sentit contre elle le contact maintenant familier de poils rêches et piquants et Wizz-Wazz glissa la tête sous son bras, poussant un doux braiement affectueux.

OceanofPDF.com

« Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi et me doucher ! » se plaignit aigrement Agatha.

Elle était assise à l'arrière d'une ambulance, une couverture de survie drapée autour des épaules. Après l'avoir longuement examinée, les infirmiers avaient confirmé à Bill Wong qu'elle était physiquement indemne.

« Bien sûr, je vous comprends, dit celui-ci avec une empathie sincère, et vous pourrez compter sur moi pour vous raccompagner à Carsely dans ma voiture. Mais nous avons encore besoin de vous pour un petit moment, jusqu'à ce que nous ayons tout démêlé.

– Cette nuit, je pourrais dormir chez vous, proposa Toni. Après une soirée aussi mouvementée, il ne faut pas que vous restiez toute seule.

– Nous pouvons aussi demander à un agent de monter la garde à votre domicile, dit Bill. Je suis sûr qu'Alice serait ravie de vous rendre ce service.

– Non, inutile de déranger Alice, décida Agatha. Puisque vous le suggérez, Toni, ce serait gentil à vous de passer la nuit au cottage. »

Un policier en uniforme vint parler à Bill à voix basse et ce dernier hocha la tête, puis se tourna de nouveau vers la détective.

« Bon, l'endroit est sécurisé et nos hommes peuvent continuer à réunir des indices, annonça-t-il, mais il est inutile que nous vous gardions davantage. Bream s'est fait cueillir au moment où il tentait de s'enfuir dans

votre voiture. Il a embouti un véhicule de police et l'avant du vôtre est un peu cabossé.

– Ça n'a pas beaucoup d'importance, dit Agatha, du moment que vous l'avez attrapé.

– Soyez tranquille, il est sous bonne garde au commissariat, confirma Bill. Mais je vous dirai tout quand nous serons chez vous. Venez, suivez-moi. »

Il tendit la main à Agatha pour l'aider à descendre de l'ambulance.

« Une minute ! » C'était la voix hargneuse, immédiatement reconnaissable, du divisionnaire Wilkes. « Mrs Raisin, j'ai deux mots à vous dire. Je vous ai sommée je ne sais combien de fois de ne pas vous mêler des enquêtes de police. Et cette fois, votre maladresse a failli vous coûter très cher, pas vrai ? Quelques minutes de plus et vous vous faisiez tuer à cause de vos bourdes idiotes de détective amateur ! Si ça ne dépendait que de moi...

– Oh, fermez-la donc, imbécile ! » C'était Toni, et Agatha la regarda avec surprise faire face au divisionnaire. « Heureusement, les choses ne dépendent pas de vous. Alors, si vous retourniez plutôt dans la tanière où vous ronflez la nuit ? Vous êtes du genre à ne pas reconnaître un délinquant s'il volait vos chaussures à vos pieds. Si toute cette bande a été arrêtée ce soir, c'est grâce à Agatha Raisin et à personne d'autre !

– Miss Gilmour a raison, commissaire, approuva Bill. Mrs Raisin a fait tomber à l'eau une opération majeure de trafic de stupéfiants et résolu un cas de meurtre qu'on nous avait fait prendre pour un malheureux accident. Elle a eu le courage d'affronter des hommes armés et de mettre en lumière tous les tenants et les aboutissants de cette affaire. Elle mérite tous nos éloges.

– Attention à ce que vous dites, inspecteur ! » Wilkes agita un index menaçant. « Vous êtes au bord de l'insubordination.

– Ne passez pas votre colère sur lui, dit Toni, volant au secours de Bill. C’est vous qui vouliez laisser ces cinq truands s’en tirer impunément.

– Vous feriez mieux de me parler sur un autre ton, espèce de petite...

– Je vous parle sur le ton que je veux, vieux balourd ! »

Wilkes gronda de fureur rentrée, ses yeux fusillant Toni, puis Agatha, qui ne lui rendit qu’un regard impassible. Puis il tourna les talons et s’en alla vers sa voiture, sans cesser de grommeler dans sa barbe.

« Pas mal, dit Agatha en hochant de la tête vers Toni. Vous vous en sortez plutôt bien pour une apprentie femme à l’ânesse ! »

Agatha entendait les crachotements de la radio provenant de la voiture de police garée devant son cottage. Après avoir pris une douche bien chaude et prolongée, elle redescendit au rez-de-chaussée, vêtue d’un long peignoir de bain et remaquillée avec assez de soin pour offrir aux regards un visage présentable. Même à cette heure tardive, elle savait que la présence d’un véhicule de police parké dans Lilac Lane ne manquerait pas d’attirer l’attention. Le réseau d’espions de Carsely devait avoir déclenché l’alerte rouge et, avant demain matin, la nouvelle qu’Agatha Raisin avait été ramenée chez elle par les forces de l’ordre aurait fait le tour du village, car tous les rideaux se seraient écartés et tous les téléphones auraient été décrochés. Mais pas chez James, son ex-mari, car il n’avait toujours pas donné signe de vie. Il était quelque part à l’étranger, mêlant ses récits de voyage à des écrits sur l’histoire militaire. Probablement sur un ancien champ de bataille dont personne ne savait rien – sauf, bien sûr, ceux qui y avaient trouvé la mort, mais ces hommes-là n’écrivaient pas. Elle avait essayé de téléphoner à Charles, mais lui non plus n’était pas joignable. Sans doute son horrible fiancée tenait-elle le pauvre homme en laisse. Elle devait s’être enfermée avec lui dans un des nombreux salons de Barfield House, pour le bombarder sans pitié de longues listes d’invités, de plans de tables et de choix de menus. À moins que Charles n’eût réussi à lui échapper ? Que lui aussi se fût caché sous la paille ?

À l'instant même où Agatha entra dans son petit salon, Toni lui plaça un verre dans la main, qui contenait une solide rasade de brandy. Puis elle s'en servit une aussi, et toutes deux s'assirent côte à côte sur le sofa, tandis que Bill prenait place dans un fauteuil avec un mug de thé fumant.

« Vous n'imaginez pas combien je vous suis reconnaissante à tous les deux, déclara la détective. Vous savez, je n'ai jamais rien vécu d'aussi terrifiant.

– J'en suis sûre, dit Toni avec douceur. Mais c'est fini maintenant.

– Comment avez-vous su où j'étais ? Je n'ai parlé à personne de mon projet de visiter l'usine. D'ailleurs, je ne serais pas entrée si je n'avais pas vu des lumières allumées.

– J'ai reconnu la voix de Morrison avant que vous ne raccrochiez, révéla la jeune femme. J'étais encore à l'agence, à écouter les derniers fichiers, et j'ai remarqué que la clef que je vous avais remise n'était plus sur votre bureau. Un soir comme celui-ci, vous ne pouviez être qu'à l'usine.

– Mais comment vous y êtes-vous prise pour rameuter la moitié des policiers du comté ?

– Après ce que Toni m'a fait entendre, il était clair que nous aurions besoin d'une équipe renforcée, expliqua Bill. Y compris d'officiers armés.

– Qu'est-ce que vous avez entendu au juste, sur ces derniers enregistrements ? interrogea Agatha.

– Tout ce que nous avons besoin de savoir. » Toni posa sur la table basse un petit dictaphone semblable à celui de Clarissa Dinwiddy. « J'ai copié les fichiers qui nous intéressent dans cet appareil. Commençons par écouter Morrison. »

« J'ai entendu aux infos que les Amerloques avaient encore bombardé dix labos dans le Helmand. Très mauvais pour nos affaires. Ils vont finir par nous saboter le travail ! »

« Et maintenant, Sayer », ajouta Toni.

« Ça n'aura pour ainsi dire aucun effet sur la production. Les Afghans peuvent monter d'autres labos en quelques jours, et de toute façon il leur en reste des centaines. Nous continuerons à recevoir autant de livraisons d'héro que nous pouvons en commercialiser. »

« Les enregistrements suivants sont plus récents. D'abord Sayer. »

« La grosse cargaison est en route. Nous la réceptionnerons jeudi soir. »

« À présent, Bream. »

« Vous ne croyez pas qu'il faudrait mettre un peu la pédale douce ? Cette Raisin attire beaucoup plus l'attention sur le faux pied qu'on aurait cru. Ce serait peut-être prudent de faire un break.

– Un break ? C'est ce que tu voudrais annoncer aux Afghans ? Et aux gars de Sekiliv ? Tu crois qu'ils réagiront comment si on leur dit de fermer boutique à cause de cette espèce de folle ? »

« Ça, c'était encore Sayer. »

« Mais ils ne savent pas comment les choses se passent ici... »

« Bream. Et maintenant, Sayer de nouveau. »

« Ils ne le savent pas et ils s'en foutent ! Si jamais ils apprennent que nous nous dégonflons, ils nous enverront leurs gros bras en moins de temps qu'il n'en faut pour dire le mot "kalashnikov". Ils nous débarrasseront peut-être de Raisin, mais nous serons les suivants sur la liste. Il y a trop de fric en jeu pour que nous laissions nos affaires tourner mal. Si besoin est, nous nous occuperons nous-mêmes de cette fichue bonne femme. En attendant, arrange-toi pour être là jeudi soir avec Dunster et Trotter. Morrison viendra aussi. Nous ne serons pas de trop à cinq pour boucler le travail dans la nuit. »

« Tout ça explique pourquoi Clarissa Dinwiddy avait peur des hommes de main de Morrison, commenta Agatha. Elle a sûrement pris des risques pour enregistrer ces bribes de conversations. »

– Trop de risques, pour finir, comme sa mort violente l'a montré, dit Bill avec un soupir. Trotter va tout nous raconter. Il est à l'hôpital, avec

plusieurs côtes méchamment fracturées. L'ânesse ne l'aimait pas beaucoup, pas vrai ?

– Qu'est-ce qu'elle aurait pu aimer chez Peter Trotter ? demanda Agatha. C'est un type parfaitement haïssable.

– Il a commencé de parler à Alice, qui est assise à son chevet et prend en note tout ce qu'il dit. Il semble bien décidé à ne pas être le seul à devoir répondre du meurtre. Il nous révèle tout ce qu'il sait dans l'espoir d'une sentence plus clément. Il a déjà avoué avoir tué Clarissa Dinwiddy avec le cendrier-sabot.

– Parce qu'elle en savait trop ? interrogea Agatha.

– Exactement. Le matin de sa mort, elle est montée affronter Albert Morrison. Elle lui a fait entendre ce qu'elle avait enregistré sur son dictaphone. Elle lui a dit qu'à son avis il n'avait pas un mauvais fond, et elle l'a supplié de quitter Aphrodite, de renoncer au trafic d'héroïne et de partir avec elle dans un endroit où il ne risquerait rien pour qu'ils s'y installent tous les deux. Mais elle se trompait sur son compte, parce que c'est vraiment un sale type, un criminel pourri jusqu'à la moelle. Il a conçu le plan que nous savons pour liquider Dinwiddy au plus vite. Il savait qu'elle rendait régulièrement visite à l'ânesse pour s'assurer qu'elle était bien soignée, et il savait aussi que Trotter la haïssait assez pour être prêt à la tuer.

– Donc, ils ont chargé Trotter de faire le sale boulot à leur place, dit Agatha, pendant qu'eux se forgeaient un alibi en béton en se faisant voir de tout le monde au thé en l'honneur d'Aphrodite.

– Je pense qu'ils voyaient Trotter comme un fusible, estima Toni. Si les choses tournaient mal, ce serait lui qui serait accusé de meurtre. Au départ, il ne faisait pas partie de leur gang. On l'avait embauché pour s'occuper de Wizz-Wazz, mais Morrison et les autres ont vite compris qu'ils pouvaient se servir de lui comme exécuter des basses œuvres. Trotter s'est laissé tenter quand il a su quelles sommes d'argent étaient en jeu.

– Au manoir, se rappela Agatha, Morrison m’a regardée fixement quand il a ordonné à Sayer d’aller dire à Clarissa de se rendre à l’écurie. Je crois... Je crois qu’il *espérait* que j’irais aussi. Que ce serait moi qui découvrirais le corps.

– Probablement, dit Bill. Nous savons que Toni et vous avez été engagées pour créer un écran de fumée. Comme vous l’aviez deviné. Quand sa batterie mal fichue a causé un incendie, Morrison a voulu faire croire à un acte de sabotage, et qu’il était victime d’espionnage industriel. Pour convaincre tout le monde de sa bonne foi, il avait besoin qu’on le voie contre-attaquer et c’est pour cette raison qu’il vous a embauchées. Le pied scié, c’était pour vous disqualifier et pouvoir vous flanquer à la porte. Si vous pouviez aussi être celle qui découvrirait l’“accident” mis en scène par Trotter, je pense qu’il espérait que d’une façon ou d’une autre vous seriez mise en cause. Du coup, ç’aurait été encore plus facile de vous virer.

– Je suis contente que Wizz-Wazz ait malmené cette ordure de Trotter, se réjouit Agatha. Enchantée qu’il ait très mal. Ces ruades, il les a plus que mille fois méritées. Et Dunster, comment va-t-il ?

– Ses blessures sont superficielles, il s’en tire avec quelques contusions. Mais il ne dit rien, c’est un truand plus coriace que Trotter.

– Et Wizz-Wazz ? demanda Agatha. Elle semblait aller bien quand elle est venue vers moi, mais j’ai entendu un coup de feu.

– Dunster a tiré à l’aveuglette dans le noir, mais c’était seulement pour lui faire peur, la rassura Toni. Elle n’a pas été touchée.

– Morrison ?

– Nos hommes l’ont intercepté alors qu’il s’enfuyait de l’usine en emportant l’héroïne, répondit Bill. Il va passer de nombreuses années derrière les barreaux. Malheureusement, nous n’avons pas attrapé Sayer. Nos gars le cherchent encore, mais pour le moment il nous a filé entre les doigts.

– L’expert en techniques de survie, maugréa Agatha, a survécu une fois de plus !

– C’était lui l’homme clef de toutes les opérations, reconnu Bill. Quand Bream a disparu quelques semaines en Afghanistan, c’était pour établir les premiers contacts avec les barons de la drogue, mais ensuite Sayer a simulé sa propre mort pour avoir tout le temps de travailler avec eux et de monter un réseau. Il a fait plusieurs fois le voyage entre le Helmand et l’Europe de l’Est, puis entre l’Europe de l’Est et le Royaume-Uni, en trouvant et en coordonnant tous les contacts nécessaires le long de la route de l’héroïne. C’est aussi lui qui a négocié tous les arrangements pour traverser les frontières et certains territoires tenus par des personnages extrêmement dangereux.

– Tous ces gens ne seront pas ravis que l’organisation ait été démantelée, observa Toni.

– Ils trouveront toujours moyen de sauver leur commerce dégueulasse, déplora Agatha. Ce petit réseau a beau avoir été mis au jour, ils feront appel à d’autres.

– C’est malheureusement presque inévitable, soupira Bill. Maintenant, mesdames, je vais vous laisser tranquilles. Je dois retourner au commissariat, parce qu’une montagne de paperasse m’attend. Ce qui me rappelle, Agatha, que je ne dois pas oublier de vous envoyer une voiture dans la matinée pour que vous puissiez venir faire votre déposition. »

Après le départ de Bill, Agatha et Toni restèrent assises sur le sofa pour finir leur remontant.

« Vous et moi avons eu des hauts et des bas ces derniers temps, dit Agatha, mais honnêtement, je ne vois personne sur qui je puisse autant compter pour me soutenir et être présent quand la situation se complique.

– Je suis heureuse que vous le pensiez, répondit Toni. Dire que j’ai été tout près de... »

Une larme se fraya un chemin entre ses paupières et roula le long de sa joue.

« Oh, non, pas de ça ! protesta Agatha. Sinon, nous serons deux à pleurnicher.

– Désolée, dit Toni. Je sais, nous sommes détectives et nous devons réagir en dures à cuire... Et aussi veiller l'une sur l'autre, non ? C'est à ça que servent les amies.

– Bon, je suis complètement épuisée, soupira Agatha en se levant péniblement. Il est temps de monter nous coucher. Toni, vous prenez la chambre d'amis. Demain matin, je vous prêterai une culotte propre. Et vous avez raison : c'est à ça que servent les amies.

– À prêter des culottes propres ?

– Aussi, oui. »

De bonne heure le lendemain matin, après avoir pris un rapide petit déjeuner avec Agatha, Toni partit travailler. Elle n'avait plus de fichiers audio à écouter, mais il lui fallait une sérieuse mise à jour, car l'agence s'occupait de plusieurs autres affaires qu'elle devrait superviser en attendant le retour de sa patronne. Après tout, elle travaillait pour la détective privée la plus renommée du pays. Toni se sentit fière d'être une jeune femme célibataire et indépendante. Fière de son métier d'enquêtrice. Fière, même, de porter la culotte en coton à fleurs d'Agatha Raisin. Je n'ai pas encore les épaules assez larges pour endosser son costume, pensa-t-elle, ni d'ailleurs les hanches assez larges pour porter son petit linge, mais peut-être qu'un jour, oui, un jour...

Par la fenêtre du salon, Agatha regarda Toni se hâter vers sa voiture, apparemment pleine de confiance en soi et d'énergie. Elle se sentait encore fatiguée après la soirée tumultueuse de la veille, et savait ce qui l'attendait quand le véhicule de police arriverait pour l'emmener au commissariat de Mircester : de longues heures de questions répétitives et ennuyeuses. Elle promena son regard autour d'elle, se demandant que faire en attendant. Ses

yeux s'arrêtèrent sur un cendrier posé sur le buffet. Un cendrier... C'était un cendrier qui avait tué Clarissa Dinwiddy et, par ricochet, failli provoquer sa mort à elle aussi. Quelques jours plus tôt, elle se serait assise pour patienter en fumant voluptueusement une cigarette, mais à présent elle aurait voulu ne plus jamais voir ni toucher un cendrier de sa vie, car c'étaient des objets qu'elle avait désormais en aversion. Elle fourra le détestable article au fond d'un tiroir pour le faire disparaître de sa vue. Cette haine des cendriers, se dit-elle, était la meilleure garantie qu'elle ne fumerait plus jamais.

Après un déjeuner très tardif et pris sur le pouce, Agatha se posta de nouveau à sa fenêtre pour contempler le morne ciel d'une journée d'automne grisailleuse. Comme prévu, elle avait passé des heures au commissariat, avant de demander à être reconduite à son cottage pour pouvoir se reposer et réfléchir tout à loisir à ce qu'elle porterait ce soir. Après tout, Chris Firkin l'emmenait dîner et elle tenait à être sur son trente-et-un.

Ce fut alors qu'une petite voiture de sport rose vif s'arrêta devant son portail et qu'une femme aux longs cheveux blonds en descendit. Elle arborait un beau manteau en fausse fourrure assez semblable à celui dont la détective avait fait cadeau à Wizz-Wazz, mais de couleur rose aussi comme si elle avait voulu l'assortir à sa voiture.

Aphrodite Morrison s'avança vers l'entrée du cottage en ôtant ses lunettes de soleil, probablement parce qu'il y avait si peu de lumière à l'extérieur qu'elle n'y voyait à peu près rien. Agatha se hâta d'aller lui ouvrir la porte.

« Mrs Morrison, dit-elle. Je ne m'attendais pas à vous voir.

– Dites plutôt Aphrodite, Mrs... Je peux vous appeler Agatha ? »

Toujours cette voix qui perçait les oreilles, et toujours cet accent paysan à couper au couteau.

« Bien sûr, répondit la détective. Entrez donc. »

En trois grands pas, Aphrodite traversa l'entrée jusqu'au salon.

« C'est mignon, chez vous, dit-elle en regardant autour d'elle.

– Je peux vous offrir quelque chose ? proposa Agatha. Vous prendrez bien... euh... peut-être une tasse de thé ?

– Pas la peine, j'ai pas soif. » Aphrodite prit place sur le sofa, où Agatha la rejoignit. « Je voulais vous parler de mon salopard de mari.

– Ce n'est pas vraiment quelqu'un que je porte dans mon cœur, dit la détective.

– Moi non plus. Il a mes avocats aux fesses, d'ailleurs. Parce que j'ai bien l'intention de le poursuivre jusqu'en enfer ! Et il aura pas un sou à sa sortie de cabane. Je garde tout : la baraque, l'usine, l'écurie. Tout, tout, tout.

– Et Wizz-Wazz, qu'est-ce que vous comptez en faire ?

– J'ai toujours eu un faible pour cette bête à moitié folle. Je me suis jamais beaucoup occupée d'elle, c'est vrai, mais maintenant ce sera différent, parce qu'elle va devenir une vedette ! Paraît qu'y a même une entreprise qu'aurait décidé de faire un jouet en peluche à son image, et je veux l'installer dans l'usine. Comme ça, y aura du boulot pour tous les employés qui veulent rester. L'écurie et les terres, ça deviendra la maison de retraite pour ânes Clarissa-Dinwiddy. Du coup, je vais en adopter beaucoup d'autres. Des ânes et des ânesses qu'y z'ont besoin de soins et d'affection.

– C'est très généreux de votre part de donner à cette institution le nom de Mrs Dinwiddy, dit Agatha. Je n'aurais pas cru que vous étiez bonnes amies.

– Amies ? Jamais de la vie ! La Dinwiddy et moi, on s'est jamais entendues. Elle courait après mon mari, vous comprenez ? Ce qu'elle aurait voulu, c'est qu'il me plaque pour elle. Et elle a aussi payé la pouffe de la réception pour qu'elle s'en aille et qu'elle revienne jamais. Elle s'est même arrangée avec Sayer pour que la boîte embauche plus jamais de jolies filles qu'auraient pu l'exciter. Rien que des laiderons. Moches, ou alors trop grosses.

– Comme l'ex-trapéziste ?

– La quoi ?

– Oh, peu importe.

– Bon, en tout cas, même si qu'on était pas bonnes amies, on peut quand même pas dire qu'elle ait mérité de se faire fracasser le crâne, la Clarissa, pas vrai ? Alors, je veux créer l'usine de jouets et la maison de retraite pour les ânes, et si qu'on voit que c'est ça qui m'occupe la tête, eh ben, p't-être que ça évitera que les flics viennent m'embêter ! Tout ça, c'est grâce à vous, Agatha, et chuis venue vous remercier. Tenez. »

Tout en parlant, Aphrodite avait glissé une main dans sa poche et en avait tiré une enveloppe blanche assez longue, qu'elle tendit à Agatha.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda celle-ci en la prenant.

– Un chèque. Un peu démodé de nos jours de payer par chèque, hein ? Mais voilà, c'est comme ça. Le montant, ça devrait suffire à couvrir vos honoraires. Et je l'ai un peu grossi pour vos frais et tout le dérangement, surtout les galères d'hier soir.

– Vous n'êtes pas obligée...

– Prenez-le. Vous avez des gens à payer et de toute façon, j'ai les moyens. Alors, acceptez sans faire d'histoires. »

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

« Si vous repassez dans le coin, ajouta-t-elle, faites donc un saut à l'écurie. Wizz-Wazz sera enchantée. Après tout, z'êtes la femme à l'ânesse, pas vrai ?

– Oui, dit Agatha avec un sourire, à ce qu'il paraît. »

Elle regarda Aphrodite redescendre l'allée du jardin de sa belle démarche gracieuse. Sans la voix, la jeune femme était l'incarnation de la séduction, même si cette voiture et ce manteau roses... Eh bien, ils n'étaient peut-être pas vraiment du goût d'Agatha, mais pas de doute, ils faisaient de l'effet.

« Comme tout ceci est charmant », dit une voix.

Elle se retourna pour découvrir John Sayer debout dans son salon.

« Comment êtes-vous... ? »

– Par la porte de derrière, Mrs Raisin. Pendant que vous étiez occupée avec la ravissante Aphrodite.

– Qu’est-ce que vous faites chez moi ?

– Je suis là en visiteur, mais avec certaines intentions. Vous êtes venue nous mettre d’énormes bâtons dans les roues et provoquer la ruine de toute notre opération. Ce faisant, vous m’avez fait perdre une somme d’argent colossale. Je voulais que vous le sachiez. Que vous sachiez aussi combien je vous ai prise en haine... avant d’en finir avec vous.

– Vous êtes complètement fou d’être venu ! Vous ne savez pas que... ? »

Sayer serra sa main droite autour du cou d’Agatha et la jeta violemment dans un fauteuil.

« Asseyez-vous et expliquez-moi tout ce que je ne sais pas encore, Mrs Raisin. »

Agatha massa sa gorge endolorie et répondit d’une voix rauque :

« Vous ne savez pas que toute la police du pays est à vos trousses ? Sans parler des autorités militaires, et aussi de vos copains d’Afghanistan et d’Europe de l’Est.

– Personne ne me retrouvera. Je suis un expert en techniques de survie, Mrs Raisin. Que ce soit dans le désert ou dans la métropole la plus grouillante, je sais comment me rendre invisible et disparaître. À l’armée, j’ai appris sur le bout des doigts l’art de l’évasion.

– Vous avez fait du chemin depuis le temps où vous serviez sous les drapeaux, dit Agatha. Mais pourquoi être venu dans cette région ? Et comment avez-vous impliqué Morrison ?

– Il avait monté une petite usine à Sekiliv, et elle faisait partie des entreprises légales que je trouvais intéressantes. Ce que nous voulions à l’origine, c’était seulement trouver moyen de l’infiltrer et de nous en servir

pour nos opérations sans que personne d'autre le sache. C'est à Sekiliv que j'ai rencontré Morrison : il était en voyage d'affaires et je me faisais passer pour un client mandaté par une firme espagnole. Il ne m'a pas fallu longtemps pour le convaincre qu'il y avait beaucoup plus d'argent à gagner dans nos affaires à nous, surtout quand j'ai découvert que sa boîte était au bord de la faillite. La mise au point ratée de sa batterie d'avant-garde l'avait quasiment ruiné.

– Mais Morrison est en prison, ce qui, à tout prendre, vaut mieux que de vivre en cavale. Combien de temps pensez-vous tenir si vous devez sans cesse regarder par-dessus votre épaule en vous demandant si c'est plutôt un flic ou un homme de main des caïds qui vous mettra le grappin dessus ?

– Ce n'est plus votre problème, Mrs Raisin. Tous vos problèmes sont maintenant derrière vous. »

Sayer fit un pas vers Agatha et, quand elle vit qu'il s'apprêtait à la saisir de nouveau, elle se jeta de côté pour tenter de l'éviter.

« Ne la touchez pas ! »

Elle leva les yeux pour découvrir que Chris Firkin venait de s'avancer dans le salon.

« On peut savoir qui vous êtes ? demanda Sayer.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? rétorqua Chris. Laissez-la tranquille et prenez-vous-en à quelqu'un de votre stature !

– C'est ce que je vais faire, dit Sayer, marchant sur lui.

– Je n'ai pas peur de vous, dit Chris d'un ton de défi.

– Vous devriez. »

Agatha regarda Sayer couvrir en un clin d'œil les quelques mètres qui le séparaient de Chris. La rapidité de son déplacement n'eut d'égale que celle avec laquelle il abattit ses poings sur son adversaire. Chris arrêta un coup, parvint à en éviter un autre, mais essuya un crochet à toute force dans l'œil, suivi d'un direct à la bouche. Sayer recula d'un pas, puis lui décocha un coup de pied dans les côtes qui l'envoya chanceler par-delà la porte ouverte

et s'écraser contre le mur de l'entrée. Ses genoux ployèrent et il s'accroupit avant de reprendre des forces et de se remettre debout.

« C'est tout ce dont vous êtes capable ? »

Il crachait du sang par sa lèvre inférieure entaillée.

« Loin de là », répondit Sayer.

Tandis qu'il fonçait de nouveau sur Chris, Agatha traversa la pièce au pas de charge, brandissant une table basse qu'elle lui abattit sur le dos. La table se cassa, mais Sayer resta bien planté sur ses pieds comme s'il n'avait rien senti. Puis il se retourna à demi, levant son poing serré.

« Vous n'auriez pas dû... »

À peine avait-il commencé sa phrase qu'une grande poêle à frire orange apparut dans l'encadrement de la porte et le frappa avec violence en plein visage. Agatha la reconnut aussitôt : c'était une très belle poêle des usines du Creusot, en France, partie d'un lot qu'elle avait acheté pour le suspendre dans sa cuisine, pour la déco plus que pour s'en servir compte tenu de ses lamentables talents de cuisinière. Le coup laissa Sayer étourdi et un second, encore plus fort que le premier, l'épala à moitié assommé sur le sol. Alors, sir Charles Fraith plongea sur lui :

« Prenez-le par les pieds, Chris ! » cria-t-il.

Docilement, Chris se laissa tomber en avant sur les jambes de Sayer. Ce fut alors que Charlotte Clark entra en trombe, armée d'un rouleau de film alimentaire qui, lui aussi, venait de la cuisine : Agatha l'utilisait pour recouvrir ses plats préparés avant de les enfourner au micro-ondes. Sayer avait du sang qui lui ruisselait du nez et il était trop sonné pour se débattre quand les deux hommes lui entourèrent les chevilles avec le film, puis en firent autant de son torse, lui serrant les bras contre les flancs.

« D'où sortez-vous, tous les trois ? demanda Agatha.

– J'étais venue vous reparler de mon interview exclusive, Mrs Raisin, expliqua Charlotte, mais en montant l'allée j'ai vu par la fenêtre ce type vous saisir à la gorge. J'ai couru chercher du secours.

– Et c’est nous qu’elle a trouvés, compléta Charles, tendant à Chris un de ses beaux mouchoirs en batiste pour qu’il étanche le flot de sang qui lui coulait de l’arcade sourcilière. Chris m’avait emmené faire un tour dans son joli petit bolide électrique. Nous nous dirigeons vers le Red Lion pour discuter d’une prolongation de son bail quand cette demoiselle nous a alertés.

– Pourquoi n’avez-vous pas appelé la police tout de suite ? demanda Agatha à la jeune journaliste.

– À cause de mon téléphone, répondit Charlotte. Il est toujours à plat, la batterie ne vaut rien.

– Pas comme celle de ma voiture ! dit Chris, pressant le mouchoir contre son arcade entaillée. Elle nous a emmenés en silence jusqu’à votre portail. Je me suis porté volontaire pour occuper Sayer quelques minutes pendant que sir Charles l’attendait en embuscade derrière la porte. »

L’arrivée des forces de l’ordre et d’une ambulance attira tout un attroupement devant le cottage d’Agatha. Bill Wong, qui faisait partie des premiers policiers appelés sur les lieux, envoya deux agents disperser les curieux, mais le mieux qu’ils purent obtenir d’eux fut de les obliger à reculer dans la rue pour permettre à d’autres véhicules et à un médecin de se garer. Ce dernier examina soigneusement Chris et Agatha, puis Sayer, dont l’état fut déclaré compatible avec une garde à vue.

La petite foule des badauds ne s’éloigna que lorsqu’on eut emmené Sayer dans un fourgon, dûment menotté et flanqué de deux agents de forte stature. Puis l’ambulance démarra aussi.

Dans le cottage, Agatha, Charles, Chris et Charlotte endurèrent des heures d’interrogatoires de la part de Bill – qui leur demanda même de se livrer à une reconstitution au ralenti de la bataille dans le salon – avant qu’il ne se considère comme sûr d’avoir bien compris tout ce qui s’était passé et comment Sayer avait finalement été maîtrisé. Dans l’intervalle, des policiers prenaient des mesures de la scène et la photographiaient sous tous

les angles possibles. Pour finir, Bill fit sortir ses collègues et repartit pour le commissariat, où l'attendait une longue soirée paperassière.

« Il faut que je file aussi, dit Charles en se levant. Gustav passe me prendre au pub. Ce soir, Mary veut arrêter la date.

– Tu veux dire que le mariage est maintenu ? »

Agatha était abasourdie.

« Eh bien, pour le moment... Comment dire... Oui, il est maintenu », bredouilla Charles avec un geste de la main comme pour repousser toute autre question. « Nous en reparlerons, Aggie. Ce n'est ni l'endroit ni le moment. »

Agatha secoua la tête avec incrédulité tandis que Charles se dirigeait vers la porte. Charlotte accepta qu'il la ramène en voiture, non sans avoir annoncé à Agatha qu'elle repasserait pour son interview exclusive – qui donnerait lieu à un article encore plus palpitant maintenant que sa signataire était une participante directe du dénouement de l'affaire. Enfin, Agatha et Chris restèrent seuls.

« Je suis désolé, dit celui-ci, montrant sa chemise ensanglantée. J'ai bien peur de pas être présentable pour sortir dîner. » Il regarda sa montre. « Et nous avons perdu notre table à l'heure qu'il est.

– Ça ne fait rien, le rassura Agatha. Je peux nous arranger quelque chose. »

Elle disparut dans la cuisine, où il la suivit, et fourgonna dans le freezer. Quelques minutes plus tard, après qu'elle eut fait chauffer deux portions de lasagnes au micro-ondes, ils étaient attablés l'un en face de l'autre.

« Ce n'est pas mauvais du tout, vous savez ? dit Chris, faisant descendre une bouchée avec un peu de valpolicella.

– Électriquement rapide ! » plaisanta Agatha.

Ils emportèrent au salon ce qui restait de la bouteille de vin et s'assirent côte à côte sur le sofa.

« Votre pauvre œil ! compatit Agatha, touchant l'entaille que les infirmiers avaient refermée avec des agrafes. J'ai cru qu'il ne cesserait jamais de saigner.

– C'est toujours comme ça, dit Chris, avec les blessures à l'arcade sourcilière. Elles pissent le sang, littéralement.

– Et votre lèvre ! dit Agatha. Là aussi, ce doit être douloureux. »

Elle se pencha et l'embrassa délicatement sur la bouche, puis sur le front. Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa sur la bouche à son tour.

« Vous allez vous faire mal, dit-elle quand elle reprit son souffle.

– Ce n'est pas bien d'être douillet », répliqua-t-il.

Il l'embrassa de nouveau, palpant son corps avec ses mains. Quand il toucha son sein droit, elle tressaillit.

« Ouille ! fit-elle. J'ai un bleu à cet endroit... Aaaah ! Oui, un autre plus bas aussi... »

Elle s'attaqua aux boutons de sa chemise, tâtonnant maladroitement pour les défaire.

« Aïe ! se plaignit-il. Mes côtes... Je... Je ne sais pas comment nous allons y arriver.

– Ne t'inquiète pas, dit-elle en le poussant lentement sur le sofa. Je serai très, très douce avec toi. »

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Agatha Raisin enquête

1. LA QUICHE FATALE
2. REMÈDE DE CHEVAL
3. PAS DE POT POUR LA JARDINIÈRE
4. RANDONNÉE MORTELLE
5. POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE
6. VACANCES TOUS RISQUES
7. À LA CLAIRE FONTAINE
8. COIFFEUR POUR DAMES
9. SALE TEMPS POUR LES SORCIÈRES
10. PANIQUE AU MANOIR
11. L'ENFER DE L'AMOUR
12. CRIME ET DÉLUGE
13. CHANTAGE AU PRESBYTÈRE
14. GARE AUX FANTÔMES
15. BAL FATAL
16. JAMAIS DEUX SANS TROIS
17. CACHE-CACHE À L'HÔTEL
18. UN NOËL PRESQUE PARFAIT
19. LA KERMESSE FATALE
20. VOICI VENIR LA MARIÉE
21. TROUBLE-FÊTE

22. DU LARD OU DU COCHON
23. SERPENT ET SÉDUCTION
24. GARE AUX EMPOISONNEUSES
25. AU THÉÂTRE CE SOIR
26. SECRETS SUR CANAPÉ
27. LES PISSENLITS PAR LA RACINE
28. CHASSE AUX SORCIÈRES
29. SONNENT LES CLOCHES
30. BONNET D'ÂNE !
31. AU GALOP !

Les enquêtes de Hamish Macbeth

1. QUI PREND LA MOUCHE
2. QUI VA À LA CHASSE
3. QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE
4. QUI A UNE TAILLE DE GUÊPE
5. QUI FRANCHIT LA LIGNE JAUNE
6. QUI SÈME LE VENT
7. RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER
8. LES FLÈCHES DE CUPIDON
9. PETITS CRIMES ENTRE VOISINS
10. BOURREAU DES CŒURS
11. LA PAIX DES MÉNAGES
12. BRAS DE FER

Les enquêtes de lady Rose

1. MEURTRE ET SÉDUCTION
2. SOUPÇONS ET PRÉJUGÉS
3. RAISON ET CHÂTIMENTS
4. PASSIONS ET TRAHISONS

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

OceanofPDF.com